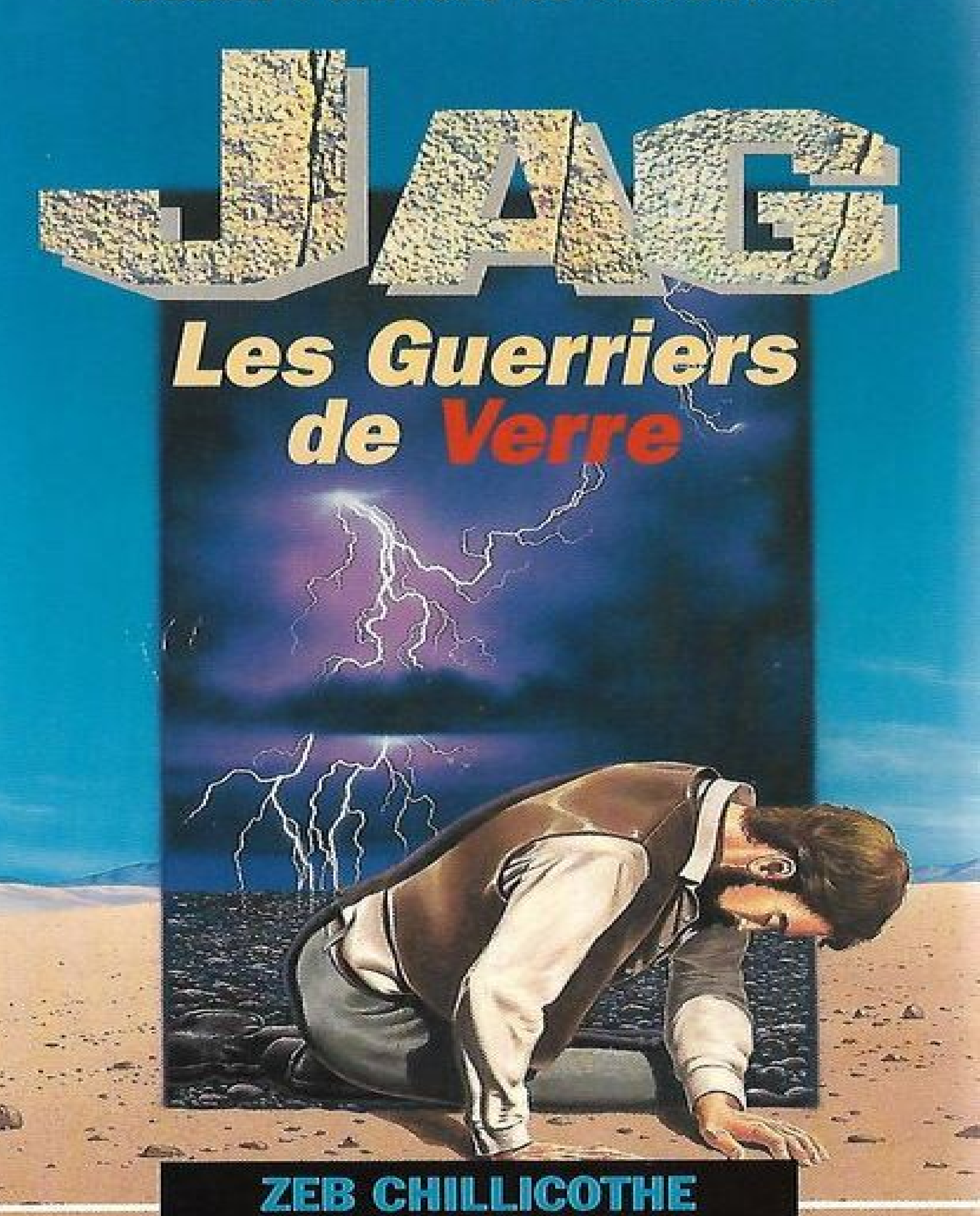

Quand l'univers se rétracte...
JAG
Les Guerriers de Verre
ZEB CHILLICOTHE

Zeb Chillicothe

Les guerriers de verre

L'univers du Barillet
Septième partie

JAG N° 34

(1994)

Illustration : Jean-François Pénichoux

VAUGIRARD

Dans cette histoire, Zeb Chillicothe
s’est entièrement reposé
sur le talent et l'imagination
de CHRISTIAN MANTEY

À l'Est de l'Est, au Nord du Nord, au Sud du Sud, à l'Ouest de l'Ouest, le spectacle était le même.

Une espèce de grande désolation.

La planète n'était plus rien qu'une vaste terre brûlée.

Des pionniers fous, l'espoir chevillé au cœur, poursuivaient une quête insensée, poussant toujours plus avant, à la recherche d'Eldorados qui débouchaient inéluctablement sur des vallées d'immondices, des montagnes arides, des forêts calcinées et des villes aux ossatures rouillées, colmatées à la hâte par des blocs de béton hérissés de fers acérés et de tessons de bouteilles destinés à repousser les hordes sauvages et les meutes de chiens enragés.

Les autoroutes ne menaient plus nulle part.

L'asphalte était bouffé par des lichens sauvages et des lierres farouches qui croisaient leurs entrelacs vers des lendemains de culs-de-sac.

C'était le temps de la régression…

La belle évolution, contrôlée et quasi parfaite de la génération scientifique et technologique d'hier avait fini par sombrer.

De mort naturelle, si l'on peut dire.

Sans véritable apocalypse de feu, sans conflit nucléaire, sans chaos spectaculaire, sans tremblement cosmique.

Sans rien de toutes ces prédictions sinistres dont on avait saturé les imaginations.

Par renoncement, simplement.

Tout cela était né d'un phénomène que les dévots, vivant quotidiennement dans la crainte du Seigneur, avaient pompeusement baptisé le Syndrome du Huitième Jour. Ce qui pouvait se traduire plus prosaïquement par : « Dieu reprend ce qu'il a donné. »

Pour les astronomes, directement concernés, on avait affaire à « l'Effet Bang Big ».

En clair, cela signifiait que l'Univers, tel que nous le connaissons, né d'une explosion cosmique vieille de vingt billions d'années, avait vu sa vitesse d'expansion stopper… et qu'il commençait à se rétracter !

D'abord assez lentement, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à reformation de l'œuf originel qui ne manquerait pas d'exploser une nouvelle fois.

Au début, le scepticisme l'emporta.

Puis, comme des tas de planètes inconnues s'inscrivaient dans l'œil des télescopes, même les moins sophistiqués, on commença à y croire.

Le doute s'installa.

Puis la panique.

Ce qui était parfaitement ridicule si l'on songe que l'espérance de vie de l'Homme – et de la Femme – ne peut en aucun cas dépasser 150 ans, dans les situations extrêmes, lorsqu'il est bien difficile d'établir un état civil convenable.

Une folie s'empara des peuples déjà irresponsables et assistés.

L'idée que leur planète était irrémédiablement condamnée leur fut intolérable.

Jugeant leur avenir derrière eux, ils avaient « démissionné » en bloc, refusant de participer plus longtemps à un système dérisoire.

Les économies s'étaient ralenties, puis arrêtées.

La démographie était tombée à rien.

Les politiciens tentèrent bien de renverser la vapeur mais ils le firent si maladroitement, en voulant employer la contrainte, que des insurrections éclatèrent et avec elles la fin de notre ère.

Alors, l'Homme qui avait toujours été un loup pour ses congénères, libéré du fragile vernis de la Civilisation, avait recouvré ses facultés engourdies, ses instincts de mort.

Commença le temps de l'Après…

Le temps de la férocité, de la violence.

On bascula en pleine Dimension Sauvage.

À Anouchka Drumare et Jean-Jacques
Abecassis, en souvenir d'un anniversaire
particulièrement explosif.
Bien amicalement,
C. M.

CHAPITRE PREMIER

— Tu en as mis un temps, j'ai cru que tu avais filé !

— J'étais juste parti prendre un bain moussant, grommela Cavendish en se débarrassant de ce qui lui encombrait les bras. Ensuite, j'ai fait pisser mes poules.

— Je me trompe, ou il y a de l'amertume dans ta voix ?

— Non, c'est de la liesse déguisée !

— Mets-toi à ma place… Enfin tu es là, c'est le principal.

L'éclaireur conserva le silence. Pouvait-il dire à son interlocuteur qu'il avait longtemps hésité avant de revenir ? Qu'il hésitait même encore…

— C'est tout ce que tu as trouvé ?

— Il n'y avait rien d'autre, répliqua le coureur de pistes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des serviettes et un peignoir. Je les ai découpés avant de les nouer comme j'ai pu. C'est ça qui m'a pris du temps.

— J'espère que ce sera assez solide, émit l'autre en éprouvant les différents segments d'étoffe. On dirait une corde à nœuds ! Mais pourquoi tu m'as tout envoyé ? Comment veux-tu que je sorte d'ici sans point d'ancrage ? Tu me prends pour un fakir ?

Cavendish demeura de nouveau muet un moment, à observer celui qui se tenait sous lui, coincé dans un cuvier géant aux parois lisses et de ce fait aussi infranchissables qu'un rempart. En se comparant à un fakir, l'autre ne croyait pas si bien dire. Plutôt gros, le ventre rond comme une barrique, une poitrine recouverte de méchants poils grisâtres – il était torse nu –, des épaules tombantes,

un cou taurin surmonté d'une tête pas bien avenante si l'on songe qu'elle ressemblait à s'y méprendre à un melon, il n'avait rien de l'Enchanteur Merlin, ou de l'idée que l'on peut s'en faire. Ni d'un Apollon, d'ailleurs. Cependant malgré son physique ingrat, l'éclaireur n'était pas loin de le considérer comme un être à part. Pas une créature diabolique au sens strict du terme, mais quelqu'un dont il convenait de se méfier. Un drôle d'énergumène malgré son air bonasse.

— Tu hésites encore à me tirer de là, hein ?

Le coureur de pistes sentit un frisson lui parcourir l'échine. L'autre l'avait percé à jour. Cela n'en faisait pas un individu satanique, démoniaque, mais un personnage qui sentait tout de même le soufre.

— Rien ne m'y oblige, finit par lâcher Cavendish.

— Sans mon aide, tu serais encore avec moi, dans ce trou, rappela l'autre, d'un ton doucereux.

— Je me suis juste engagé à enlever un des panneaux qui recouvraient le cuvier, rappela à son tour l'éclaireur. C'est fait, non ?

— Oui, concéda l'autre. Nous nous étions mis d'accord, c'est vrai ; mais je comptais sur ton sens civique…

Cavendish eut un ricanement.

— Je croyais que la peau vous pesait, que vous vouliez changer d'existence, et voilà que vous vous remettez à dégoiser comme un politicien en campagne électorale.

L'autre haussa ses épaules fuyantes.

— *Naturam expelles furca, tamen usque recurret,* cita-t-il.

— Qu'est-ce que je disais ! ça vous pose, hein, d'étaler votre culture !

— C'est du latin, la langue des anciens Romains. Ça signifie textuellement : « Chassez la nature avec une fourche, elle reviendra toujours en courant. » Ce sont des vers tirés des *Épîtres* d'Horace que Destouches dans son *Glorieux* a traduit par…

— Chassez le naturel, il revient au galop, compléta le coureur de pistes.

L’autre demeura un instant bouche bée avant de s’esclaffer un peu trop bruyamment :

— C’est vrai que tu n’as pas réellement six ans, je me laisse toujours abuser par ton physique !

Cavendish retint un soupir. Lui non plus ne s’y faisait pas. Il faut dire, à sa décharge, qu’il y avait de quoi être quelque peu troublé. Car passer de la cinquantaine avantageuse à l’état de momichet tout juste capable de faire du vélo avec roues stabilisatrices, il fallait le faire !

D’accord, certains vieillards retombent en enfance et se retrouvent eux aussi au stade du nourrisson. Mais ils le font sans changer d’apparence, ou en se voûtant, en se racornissant tout doucement.

Ce qui n’était pas le cas de Cavendish. Lui avait rajeuni physiquement. C’est-à-dire qu’il avait troqué son enveloppe de cinquantenaire ridé et chenu pour celle d’un enfantelet à la peau veloutée, claire, ferme, bien tendue, et à la chevelure blonde comme les blés.

Cet exploit, ce vieux rêve de l’Humanité, il l’avait accompli à son corps défendant, il faut bien l’avouer. Cette performance, ce prodige, lui était en effet arrivé après que des gibiers de potence, des écumeurs de prairie ayant à leur tête un ancien colonel félon de l’armée nordiste, Dave Osborne, lui aient mis la main dessus. Ces hommes de sac et de corde n’avaient rien contre lui, rien de personnel en tout cas ; ils ne désiraient qu’une chose : que l’éclaireur leur parle de Jag, qu’il leur révèle l’endroit où il se cachait ou, à tout le moins, la direction qu’il avait empruntée.

Comme l’éclaireur avait évidemment refusé de coopérer, les autres n’avaient rien trouvé de plus raffiné que de le soumettre au supplice de l’eau. Au dilate-panse comme on disait dans les milieux avertis.

Pressés, ces malfaisants lui avaient donc fait ingurgiter, par le biais d’un entonnoir métallique, la valeur d’au moins sept litres du premier liquide qui leur était tombé sous la main, après s’être assurés toutefois qu’ils n’employaient pas quelque chose de corrosif

qui ruinerait la bouche et surtout les cordes vocales de leur prisonnier.

Et voilà que sans le savoir, les Loups d'Osborne, c'est comme ça qu'on appelait ces fléaux du genre humain, lui avaient administré le tiers d'un jerrican d'Ambrame, un élixir miracle, une espèce de panacée capable de guérir toutes les blessures et d'effacer littéralement toutes les cicatrices. De l'or liquide. Une potion ambrée que Jag et lui avaient récupérée en combattant des femmes mutantes qui avaient transformé tout un territoire en zone marécageuse (1).

Une mixture extraordinaire qui avait cependant ses limites et ne permettait pas de réduire une fracture, pas plus que de recoller un bras ou une tête arrachés. Leurs réserves n'étant pas inépuisables – ils n'avaient pu s'emparer que de deux jerricans de vingt litres –, les deux hommes n'en usaient que parcimonieusement, dans les cas extrêmes, lorsque leurs blessures se révélaient graves ou contraignantes.

L'Ambrame avait également, à condition d'en absorber dix gouttes par jour, la propriété de stopper le processus de vieillissement.

Seulement, de dix gouttes à sept litres il y avait une sacrée différence, marge dont Cavendish avait fait les frais.

Après avoir ingurgité malgré lui un tiers du jerrican, son corps entier avait été le siège d'effroyables maux, de douleurs qui fulguraient jusque dans ses os, souffrances insupportables, qui avaient fini par le jeter dans un néant anesthésiant.

Reprenant conscience seul, momentanément abandonné par ses tourmenteurs, il avait alors constaté avec surprise et incrédulité qu'il était libre de ses mouvements, que ses poignets et chevilles, précédemment entravés par ses tortionnaires, glissaient facilement hors de leur collier de liens.

Alors il avait appréhendé avec effroi la terrible réalité. Ce n'était pas ses liens qui s'étaient desserrés mais lui qui avait en quelque sorte diminué de volume, fondu. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il avait effectivement rajeuni d'une quarantaine d'année ! Dix ans, il était revenu à l'âge de dix ans ! Pressé par le temps,

Cavendish n’avait vu que le côté bénéfique de la chose, qui lui permettait d’échapper à ses tourmenteurs.

Heureusement, sa « transformation » n’avait porté que sur son physique et son mental n’avait pas été affecté. Ce qui faisait qu’il avait pour l’heure l’apparence d’un enfant de six ans, car, plus tard, il avait connu une seconde « régression », alors que son intellect demeurait celui d’un homme de cinquante ans.

— On n’est pas toujours ce qu’on paraît, railla le coureur de pistes. Il y a également un dicton sur ce sujet : « L’habit ne fait pas le moine. » On l’a sûrement déjà dit autrement, dans le langage des anciens Romains, mais j’ai jamais eu le loisir de faire mes humanités.

— Eh ! tu as tout de même des connaissances, du vocabulaire. Qu’est-ce que tu faisais, avant ?

— Je m’efforçais de survivre, éluda l’éclaireur.

— Tu n’es pas indien, hein ?

Ce disant, l’autre faisait allusion à une minuscule flèche fichée dans la cloison nasale de Cavendish. Cela pouvait ressembler à un rite initiatique mais la vérité était à la fois beaucoup plus simple et tout aussi incroyable. Ce dardillon nain était en fait l’aiguille d’une boussole. L’engin avait quasiment explosé lors d’une tempête magnétique, et son aiguille aimantée était venue malencontreusement se ficher entre ses narines.

— Qu’elle importance, ce qu’on est en naissant ? Le principal, c’est ce qu’on devient, les causes qu’on épouse. Vous devez en savoir quelque chose, en tant qu’homme politique…

L’autre s’appelait, ou du moins prétendait s’appeler, Angus Sheppard et être sénateur. Cavendish n’aurait eu aucune raison d’en douter s’il n’avait rencontré, quelque temps auparavant, un autre homme se prévalant de la même identité. Angus Sheppard, profession sénateur…

En règle générale, il est assez facile de démasquer un imposteur, surtout lorsqu’on est sur ses gardes et que l’on connaît le niveau social de celui à qui l’on cherche à emprunter la fonction. Là, c’était une autre paire de manches, car les deux hommes s’exprimaient de la même façon, c’est-à-dire plutôt bien, sans vulgarité mais sans

préciosité pour autant. Ils avaient un langage de tribun, le sens des formules qui portent. Ils avaient également le même ton, le même débit. Et pour corser le tout, exactement le même physique. On aurait dit des jumeaux. À une différence près cependant. L'un était droitier, et l'autre gaucher. C'était un détail, certes, mais qui prenait toute son importance si l'on considérait que l'éclaireur avait rencontré le premier Sheppard dans un lieu tout à fait particulier. Si particulier qu'il en venait à se demander parfois s'il n'avait pas perdu le sens commun, si le phénomène qui avait suivi sa forte absorption d'Ambrame n'avait pas finalement quelque peu altéré ses perceptions.

Car, aussi extravagant que cela puisse paraître, il avait rencontré le premier Angus Sheppard dans un miroir. Certes, cela semblait complètement abracadabrant car ce que l'on peut, en règle générale, apercevoir dans un miroir, c'est surtout sa propre image. On peut aussi voir celle du voisin s'il se tient près de nous, et si la glace est assez grande, mais c'est là une situation tout à fait banale qui ne mérite pas que l'on se pose des questions sur sa propre santé mentale.

Or Cavendish avait bien rencontré son homme dans un miroir, après y être entré lui-même. C'était fou, mais c'était pourtant la stricte vérité : tandis qu'il se regardait après sa transformation, abasourdi, incrédule, curieux de sa nouvelle apparence, son reflet l'avait empoigné puis tiré vers lui et, à sa grande stupéfaction, l'avait entraîné à sa suite à travers le miroir avant de l'abandonner dans un univers singulier, insoupçonné qui n'était en fait que le reflet de celui qu'il venait de quitter. Le même décor exactement, mais inversé. Une salle de bains, en l'occurrence. Une salle d'eau située initialement dans une roulotte où il s'était caché après s'être enfui. Un des quatre véhicules qui constituaient ce qu'on appelait le Cirque de Molly, et qui n'était en réalité qu'un bordel ambulant.

Désemparé – on l'aurait été à moins –, l'éclaireur avait alors constaté qu'il était en quelque sorte entré dans une image. Dans un reflet, pour être précis. Dans un univers figé, statique. Pas un simulacre mais un monde véritable, à trois dimensions, mais inversé par rapport à l'original.

Et c'était là, dans ce territoire de verre, qu'il avait rencontré un homme curieusement déguisé en femme – c'était son aphrodisiaque à lui –, un individu qui avait connu la même mésaventure que lui et qui répondait, selon ses dires, au nom de Sheppard Angus, sénateur de profession.

De sa bouche, le coureur de pistes avait appris que d'autres hommes, victimes du même phénomène, avaient déjà partagé sa vie de reclus mais qu'ils s'étaient tous étrangement dématérialisé à un moment ou à un autre pour des raisons obscures.

Prudent de nature, Cavendish avait pris ses distances vis-à-vis du politicien, ce dernier lui paraissant bien suspect, eu égard au contexte.

Continuant cependant à deviser, les deux hommes avaient chacun avancé des hypothèses sur ce qui les avait amenés jusque-là sans pour autant comprendre comment et pourquoi ils se retrouvaient dans cet étrange réduit. Un univers délimité par le vide intégral, le néant absolu. Une geôle dont la porte était un miroir, issue par laquelle ils étaient entrés, happés par leur double, mais qui se révélait infranchissable à présent qu'ils étaient seuls. Une glace qu'ils devaient surtout éviter de briser puisqu'elle générait leur prison.

Moins fataliste que son compagnon, l'éclaireur avait alors tenté de découvrir une autre sortie, et c'était alors qu'il avait été terrassé par une seconde crise.

Manifestement, son organisme n'avait pas digéré en une seule fois l'absorption massive d'Ambrame et les effets de l'extraordinaire élixir continuaient de se faire sentir. Donc, âgé alors de dix, douze années, il avait encore rajeuni et pris l'apparence d'un enfant de six ans, celle qu'il arborait actuellement.

Bizarrement, cette nouvelle régression l'avait libéré. Comme il était le modèle initial, la matrice en quelque sorte, il ne pouvait demeurer prisonnier d'une image qui n'avait plus de support. C'était du moins ce que lui avait expliqué Sheppard encore tout ébaubi du prodige.

Affranchi de ce qu'on pouvait considérer comme une malédiction en attendant un complément d'informations sur le sujet, Cavendish,

dubitatif, avait réussi à traverser le miroir et à revenir dans la salle de bains originale après avoir promis au sénateur incrédule de tout mettre en œuvre pour revenir le tirer de là.

Une surprise l'attendait. Son ancien double, celui qui l'avait en quelque sorte enfermé, furieux et apparemment mal en point, ruisselant d'une sueur argentée qui rigolait sur son visage avant de s'écraser sur le sol en autant de perles cristallines, son reflet d'origine donc, lui avait barré le chemin, avec comme but évident de le ramener à l'intérieur du funeste miroir.

Malgré la différence d'âge, de corpulence, le combat avait tourné à l'avantage de l'authentique coureur de pistes et son curieux adversaire s'était fracassé littéralement sur la baignoire proche, tel un pare-brise, en milliers de fragments, lesquels s'étaient incontinent évaporés en grésillant sous ses yeux écarquillés.

Son calme recouvré, Cavendish avait alors tenté de faire le point de la situation. Rejoindre Jag, comme il l'avait finalement décidé, n'allait certainement pas se révéler si facile. Donc, dans le contexte, l'appui d'un homme tel que Sheppard, sénateur de son état, n'était pas à négliger. Et cette promesse, engagement de circonstance, qu'il avait faite de revenir le tirer de sa drôle de prison, méritait, tout bien pesé, d'être suivie d'effet.

Dans cette perspective, l'éclaireur avait décidé de se mettre en quête du double de Sheppard, démarche intelligente à double titre puisqu'elle permettrait peut-être d'en apprendre un peu plus sur les desseins de ces étonnants reflets.

L'affaire se déroulant dans l'une des roulottes du Cirque de Molly, le coureur de pistes en avait déduit que les dévoreuses de santé de l'endroit étaient plus ou moins complices de ces étranges manœuvres et il avait alors entrepris de passer toutes les autres voitures au peigne fin en catimini ; en veillant toutefois à se tenir à distance des miroirs. Il courait bien évidemment le risque de se faire surprendre, mais son physique de momichet lui permettait d'envisager cette éventualité sans angoisse. Il se faisait fort d'amadouer n'importe laquelle de ces femelles, même Madame Molly, la tenancière du claque, qui devait, à ce qui se colportait, convoler en justes noces incessamment.

Les deux premières roulottes se révélèrent décevantes mais la troisième lui fit découvrir deux pensionnaires quelque peu spéciales du Cirque, deux phénomènes au sens premier du terme, dont l'une, Hilda, énorme, pachydermique, vivait le corps enfermé dans une immense cuve d'où ne dépassait que sa tête.

Coincé par l'arrivée inopinée de ses tourmenteurs, lesquels le recherchaient un peu partout, il n'avait eu d'autre recours que de se réfugier dans le cuvier recevant la colossale Hilda, avec l'assentiment de cette dernière, évidemment.

Dès lors, il avait perdu pied, avait eu la sensation de couler, de sombrer dans de l'eau solide. Ballottés par des vagues de tissus graisseux, éclairé par une douce clarté bleu-mauve qui paraissait naître de son contact avec le derme de la jeune femme, il avait dérivé, croisant des seins, des vagins, des anus, autant d'attributs sexuels étonnamment disséminés çà et là sur la monstrueuse surface de Hilda, ou cachés dans des sortes de poches naturelles, de cavernes formées par des cascades de replis de chair.

Incapable de se situer, ne sachant plus s'il montait ou descendait, il avait fini par glisser dans une fente invisible, totalement dépourvue de toison qui l'avait englouti d'un seul coup jusqu'à la taille.

Pris au piège, s'agitant en vain, il s'apprêtait à disparaître définitivement lorsqu'une main l'avait rattrapé in extremis pour le tirer de ce piège mortel.

Ramené sur la berge de cette gargantuesque vulve, Cavendish était resté abasourdi en découvrant que son sauveteur n'était autre que Sheppard Angus, le sénateur. Un instant abusé, il avait tout de même compris que l'homme qui se tenait à son côté ne pouvait être le véritable sénateur et qu'il s'agissait fatalement de son double, la créature issue du miroir, celui qu'il recherchait.

À la fois heureux et décontenancé, l'éclaireur avait alors décidé d'attendre et de voir. D'abord parce qu'il était désireux d'en apprendre un peu plus sur le phénomène du miroir et les desseins du double du sénateur ; ensuite, et surtout, parce qu'il n'était pas en mesure d'imposer sa loi à son nouveau compagnon, ce dernier pesant dix fois son propre poids.

Réfugiés dans un réduit grand comme un placard, une cache datant de la Guerre de Sécession, notre homme avait pris son mal en patience. D'une discussion hachée, il n'avait rien pu tirer de réellement constructif, sinon quelques renseignements sur Hilda dont il n'avait pas grand-chose à faire. Quant à Bis, c'était ainsi qu'il avait baptisé son compagnon, il était assez difficile de le cerner, ce dernier ne se livrant guère, ou alors en employant des formules creuses ou des généralités pompeuses, des truismes, des réponses évasives qui n'aidaient guère à se faire un siège.

Pourtant, Bis tenait à son identité et affirmait sans sourciller qu'il était bien le sénateur Angus Sheppard. Cavendish aurait bien aimé pouvoir l'attaquer de front, pouvoir s'en rendre maître afin de l'interroger un peu plus sérieusement mais les circonstances ne lui permettaient pas d'employer la manière forte. Fort de l'expérience qui l'avait opposé à son propre double, il savait les créatures issues du miroir fragiles et ne tenait pas à prendre le moindre risque. En clair, et aussi dément que cela puisse paraître, il avait peur de « casser » son adversaire.

En revanche, renseignée en partie par les hommes d'Osborne, Hilda avait compris que celui qu'ils recherchaient et l'enfant qu'elle avait accepté de cacher ne faisaient qu'un. Intéressée au plus haut point par ce prodige, voyant là un moyen de changer radicalement de condition, d'échapper au sort sordide qui était le sien, de revenir radicalement en arrière, au temps d'avant, à l'époque où elle n'était encore qu'une gamine libre, insouciante, où son destin n'avait pas croisé celui des Faiseurs de Monstres, la grosse femme, le Golf, comme on la surnommait trivialement en regard des innombrables orifices qui la constellaient, la grosse femme donc avait exigé de Cavendish qu'il la soumette à l'Ambrame. Sinon, elle se faisait fort de le retenir prisonnier à vie. Coincé, le coureur de pistes avait fini par donner son accord, tout en sachant pertinemment qu'il s'agissait d'un marché de dupe, l'élixir se trouvant Dieu sait où. Bis ayant été désigné comme commissionnaire, Hilda ne pouvant pas, et pour cause, se déplacer, l'éclaireur avait en quelque sorte sous-traité avec lui, ce dernier las de sa vie politique à ce qu'il affirmait, désirant se refaire une tout autre existence loin de ceux qu'il avait connus jusque-là et dont il ne pourrait se couper qu'en changeant de

physique. Jouant sans vergogne sur tous les tableaux, Cavendish avait exigé de Bis qu'il le libère en court-circuitant Hilda et l'affaire avait été conclue.

C'était alors que tout avait basculé. Les roulottes, la leur du moins, avait tout à coup pris de la vitesse, accélération suivie d'incroyables embardées qui avaient jeté les deux hommes à terre. Outre le choc, violent, le coureur de pistes avait été décontenancé par le fait que Bis ne s'était pas cassé comme il s'y attendait, qu'il ne manifestait même aucun trouble particulier. Mais notre homme n'avait guère eu le temps d'en tirer des conclusions car leur réduit avait subitement été envahi par des flots de sang. Le sang de Hilda. La sève de son corps pachydermique. Un flux qui avait manqué les noyer. Heureusement, le niveau s'était stabilisé, avait régressé, une vidange providentielle évacuant soudain le liquide rouge.

Passant dans le cuvier, Cavendish avait alors constaté que le corps de la grosse femme, perforé en maints endroits, se ratatinait doucement comme l'enveloppe d'une montgolfière éclatée. Il avait également remarqué que les parois du cuvier étaient trouées comme une passoire, ce qui expliquait le mouvement de décrue. Le couvercle du cuvier avait aussi pas mal souffert, laissant passer des rais de lumière.

Menacés d'asphyxie par les émanations de gaz intestinaux qui fusaient, vaporeux, jaunâtres, pestilentiels, de la tripaille percée de la malheureuse Hilda, les deux hommes avaient passé un accord et Bis avait aidé l'éclaireur à s'arracher du cuvier en le montant tout d'abord sur ses épaules et en le hissant ensuite le plus haut possible en prenant ses pieds dans ses mains.

La manœuvre avait réussi et une fois hors de l'espèce de gros chaudron, Cavendish, après avoir jeté un coup d'œil alentour, s'était mis en quête d'une corde qu'il avait finalement dû fabriquer lui-même.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? s'impatienta Bis.

Et, comme son interlocuteur ne semblait manifestement pas pressé de répondre, il ajouta :

— Qu'est-ce qui te chagrine, exactement ? Si tu t'inquiètes pour ton élixir de jouvence, il ne faut pas ; rien ne t'oblige plus à m'en

faire profiter. Et je ne suis pas du genre à te contraindre, si c'est ce qui te retient…

L'éclaireur demeura muet. En fait, il ne savait plus très bien où il en était. Que voulait-il réellement en cet instant précis ? Qu'est-ce qui lui importait en cette seconde ? Ce qu'il souhaitait par-dessus tout, c'était rejoindre Jag assurément. Mais il y avait loin de la coupe aux lèvres. D'abord, où était-il, ce faux frère ? Ailleurs, à coup sûr, mais à quelle distance ? Était-il seulement encore dans le secteur, ce mauvais drôle, ce dynamiteur d'amitié ? Peut-être avait-il déjà quitté ce foutu pays de cauchemar, ce déserteur. Depuis combien de temps s'était-il défilé, cet opportuniste ? Au moins quarante-huit heures… Quelque chose d'approchant, en tout cas. Et on pouvait en faire du chemin en deux jours. Ouais, à condition encore que tout se passe bien, que le destin ne vienne pas vous coller des tas de bâtons dans les roues. Et ces derniers temps, ce n'était plus des grains de sable qui venaient bloquer les rouages de la machine, mais des pelletées de silex !

— Il faut combien de temps pour rejoindre la civilisation ? interrogea-t-il soudain.

Bis gonfla les joues.

— Trois, quatre heures à tout casser, émit-il.

— Seulement ?

— Pas plus. Et encore, je suis peut-être large. Mais peut-être qu'une fois dehors, je pourrais me repérer et être plus précis.

Cavendish secoua la tête.

— Je crois qu'on ne s'est pas bien compris, dit-il. Je ne parlais pas de sortir au plus près, mais de traverser…

L'autre eut une grimace d'incompréhension.

— Je pensais qu'il s'agissait juste de rallier Réfugio, là ou le Cirque se rendait avant cette agression, avoua-t-il.

Le coureur de pistes agita de nouveau la tête en soulignant le malentendu d'une série de clappements.

— Je parlais du temps qu'il faut pour traverser le Territoire Rouge, pour quitter l'Univers du Barillet, expliqua-t-il.

Ce disant, Cavendish ne voulait pas évoquer un monde où tous les différends se réglaient à coups de revolver, comme on aurait pu le penser de prime abord.

Non.

La réalité était tout autre, bien plus complexe, bien plus inattendue. À peine concevable.

L'Univers du Barillet était en fait une zone sans frontières fixes, sans bornes, baptisée de la sorte parce qu'elle était le siège d'une espèce de remous temporel né, à ce qui se racontait, de l'explosion d'une nouvelle génération de projectiles, un missile ultra-sophistiqué, la contrée servant jadis de terrains de tirs expérimentaux à des militaires.

Confrontés à ce surprenant phénomène, Jag, Cavendish, et un nouveau venu nommé Drago, un compagnon de rencontre, d'abord sceptiques, on l'aurait été à moins, avaient finalement dû se rendre à l'évidence : l'Univers du Barillet existait bel et bien et il se composait de six mondes différents, six espaces-temps en fait, complété d'un septième, neutre, qui correspondait au présent, à l'époque contemporaine.

C'était en tout cas ce qui se colportait, mais sur ce dernier point les avis divergeaient et il était bien difficile de se faire une idée précise. Mais c'était là un détail secondaire, eu égard au contexte.

De temps à autre, d'une manière totalement anarchique, imprévisible, sans rythme déterminé, le tourbillon temporel progressait d'un « cran », à la manière d'un barillet de revolver justement, amenant alors l'un de ses mondes, l'un de ses six espaces-temps en phase avec le temps réel extérieur, comme chaque fraction de rotation d'un barillet amène normalement un projectile devant le canon d'un revolver.

De par sa nature mystérieuse, l'Univers du Barillet était réputé infranchissable. S'engager dans l'un de ses différents mondes, c'était pénétrer dans une dimension inconnue, avec tout ce que cela comportait de périlleux, s'enfoncer dans une jungle dont on n'émergerait plus.

La sagesse commandait donc de rebrousser chemin, ou alors de contourner ce singulier obstacle impalpable. Seulement, comme il

était encadré de montagnes dont les sommets tutoyaient les cieux, il fallait, si l'on désirait poursuivre, entreprendre une folle randonnée, un interminable détour, bref perdre un maximum de temps pour l'éviter, tout en n'étant d'ailleurs pas vraiment sûr d'arriver de l'autre côté.

À la fois pressés et fatalistes, les trois hommes avaient donc décidé de traverser à tout prix, faisant fi de tout ce qui se répétait sur cet extravagant tourbillon recelant six espaces-temps.

Et c'était ainsi que le trio se retrouvait présentement dans l'une des « chambres » du Barillet appelée Territoire Rouge parce qu'il s'agissait de terres appartenant aux Indiens.

En réalité on ne pouvait plus parler de trio car les trois hommes s'étaient séparés. Suffisamment motivées, Jag et Drago avaient continué tandis que Cavendish, moins volontaire, plus prudent, avait lui refusé tout net de s'enfoncer plus profondément dans un monde qu'il considérait plus périlleux que ceux qu'il avait connus jusqu'alors.

— Attends, tu ne voudrais pas répéter ? J'ai peur d'avoir mal compris… grommela Bis, les sourcils froncés.

— Je m'inquiétais du temps qu'il faut pour franchir le Territoire Rouge, articula l'éclaireur.

— C'est bizarre comme question.

— Ah oui ?

— Quel intérêt à vouloir traverser le Territoire Rouge puisqu'on ne peut pas en sortir, argumenta Bis.

Il était en effet réputé impossible, pour ce qui concernait les autochtones, de quitter l'Univers du Barillet, chacun de ses mondes étant conçu comme un anneau de Moebius, ce qui signifiait que l'on finissait toujours par se retrouver à son point de départ, quelle que soit l'énergie que l'on brûlât à cet effet.

Il était pourtant possible de changer de monde, de passer d'un espace-temps à l'autre, mais uniquement en les parcourant dans le sens de la rotation du Barillet. Cependant il était déconseillé de se lancer seul dans cette opération car les espaces-temps n'ayant aucune structure définie, la moindre erreur de directeur pouvait vous faire émerger n'importe où, dans des immensités inquiétantes, des

univers de ténèbres où prédominait les forces du Mal, domaine des enchanteurs, sorciers et autres magiciens. Aussi, lorsqu'on voulait absolument changer de « chambre », valait-il mieux faire appel à un passeur professionnel.

— Tu veux passer dans un autre monde, c'est ça, hein ? supputa Bis, les yeux brillants. Pour échapper aux Loups d'Osborne ? Ce n'est pas une si mauvaise idée…

Cavendish se garda bien de détromper son adversaire, ou du moins celui qu'il devait considérer comme tel tant qu'il ne disposerait pas d'informations complémentaires estimant que le sénateur Bis ne devait pas savoir qu'il venait d'ailleurs, de l'extérieur, qu'il était ce qu'on appelait par ici un Outlander. L'autre le regardait avec déjà suffisamment de curiosité, de circonspection, nul n'était besoin d'en rajouter, de nourrir sa défiance. De toute manière, il n'était pas question de se livrer à un personnage dont il ne savait finalement rien, sinon qu'il ressemblait comme un jumeau à un prétendu politicien croisé dans un miroir.

Ce qu'il fallait dans un premier temps, c'était s'assurer de l'identité réelle de son compagnon, découvrir qui il était réellement. En fait, l'éclaireur évoluait en pleine mélasse. En y réfléchissant d'un peu plus près, il se rendait compte que tout était une question de rencontre, de priorité. S'il n'était jamais rentré dans ce territoire de verre, jamais il ne se serait méfié de son interlocuteur, ne l'aurait assimilé qu'à un homme normal, n'aurait pas attendu qu'il se brise en milliers de morceaux. Attente déçue, il fallait bien le reconnaître.

— C'est d'ailleurs certainement ce que je vais être obligé de faire moi-même si tu ne veux pas me faire profiter de ton élixir, ajouta Bis.

Cavendish se secoua. De toute manière, il ne pouvait demeurer dans le flou. La situation l'avait obligé à composer jusque-là mais à présent qu'il était libre de ses mouvements et en position de force, il devait en profiter, traquer la vérité. C'était vital. Sinon, il ne pourrait rien entreprendre de constructif.

— Enfin, c'est toi qui vois, poursuivit Bis sur un ton doucereux. En attendant, j'aimerais tout de même que tu me sortes d'ici…

— C'est curieux ce soudain empressement à vouloir remonter à l'air libre, s'étonna le coureur de pistes.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de sidérant à vouloir quitter cette atmosphère d'abattoir.

— Il y a peu de temps, vous ne pensiez qu'à rester à l'abri, rappela l'éclaireur.

— C'était un mauvais réflexe, reconnut Bis. Le confinement rend frileux. Tiens, attrape !

Ce disant, l'autre lança une extrémité de la corde de fortune aux pieds de Cavendish qui n'eut pas un mouvement pour s'en saisir.

— Tu ne me sembles pas encore bien décidé, soupira Bis.

— Pas vraiment, admit le coureur de pistes.

Bis inspira profondément.

— Je ne vois pas ce qui te tarabuste. Ton intérêt est de me tirer de là au plus vite.

— Ah oui ?

— C'est une évidence.

— Eh ! vous ne parlez pas à l'un des demeurés qui constituent votre électorat habituel !

— Non, je sais parfaitement que je parle à quelqu'un qui aurait tort de m'abandonner dans cette fâcheuse posture.

— Tiens donc ! Je me trompe ou vous me menacez ?

— Je défends ma vie ; c'est humain, non ?

Le coureur de pistes retint un ricanement. Tout le problème était là, justement : l'autre était-il un humain au sens premier du terme ? C'était finalement très délicat à aborder. Bis était-il réellement Bis, ou plus simplement l'authentique sénateur Angus Sheppard ? L'homme qu'il avait rencontré dans l'univers du miroir désirait que celui qu'il désignait comme son double revienne pour qu'il puisse lui-même s'arracher de ce singulier territoire de verre. Seulement voilà, fallait-il abonder dans son sens ? Et dans cette hypothèse, accéder au désir impérieux de son compagnon et l'aider à quitter le cuvier pour ensuite l'entraîner jusqu'au miroir maléfique sous prétexte de récupérer une gourde d'Ambrame cachée à proximité, comme il avait pensé le faire jusque-là ? Surtout qu'il savait à présent l'autre « normal », c'est-à-dire en quelque sorte antichoc, habilité à supporter un coup de gourdin derrière les oreilles sans se

fragmenter à la façon d'un pare-brise. Car il ne faisait nul doute qu'il devrait à un moment ou à un autre avoir recours à ce genre de médecine, Bis ne se laissant pas emmener au-delà du miroir sans regimber.

Parvenu à ce stade de ses cogitations, Cavendish retomba dans les mêmes interrogations, les mêmes doutes : Bis était-il réellement Bis ? C'était là le point crucial de l'affaire. Et si, ce faisant, il allait concourir à une autre forme de complot que celle envisagée jusque-là en libérant une créature maléfique ? Après tout, il n'avait que sa propre expérience pour se faire une idée. Lui était entré et sorti du miroir mais devait-il pour autant généraliser, tout ramener à ce qu'il avait pu observer ? D'abord, où en était-il lui-même ? Pouvait-il se débrouiller seul ? Son apparence enfantine l'aiderait certainement à passer inaperçu car on se méfie rarement d'un momichet mais cet avantage se transformait en inconvénient lorsqu'il s'agissait d'affronter des périls à la mesure des adultes. C'était pour cela que la perspective de voyager avec une personnalité politique l'avait séduit. Avec un sénateur, les difficultés de tous calibres se trouveraient ramenées au point zéro.

Mais encore fallait-il savoir qui était le véritable Angus Sheppard, de l'homme du miroir ou de celui qui se tenait pour l'heure sous lui, à patauger dans une mare de boyasse…

— En me laissant là, tu prends des risques, déclara ce dernier.

— Ah oui ?

— C'est l'évidence même, et je m'étonne que tu n'y aies pas pensé.

— Je vous écoute.

— Imagine que les Loups d'Osborne me tombent dessus…

— Et alors ?

— Alors ils discuteront sûrement avant de m'exécuter… et s'ils n'en ont pas l'intention, je m'arrangerai tout de même pour leur glisser quelques renseignements sur toi et ta nouvelle apparence ; ça les intéressera à coup sûr au plus haut point. Ce n'est pas dans mes habitudes de jouer les délateurs mais tu pourras comprendre que j'éprouve quelque ressentiment à l'égard de quelqu'un qui me condamne délibérément à mort.

Cavendish réprima un soupir. Le désagrément avec les mensonges, c'est souvent qu'une fois lancés ils vous revenaient droit dessus, comme un boomerang. Dans le cas présent, il valait mieux faire marche arrière.

— Les Loups d'Osborne se moquent de votre petite personne, dit-il.

L'autre ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— C'est toi qui m'as révélé qu'ils voulaient me tuer et faire porter le chapeau aux Indiens.

L'éclaireur décida qu'il était temps de trancher dans le vif.

— C'était une invention, avoua-t-il. Une manigance.

— Quelle manigance ? Tu ne savais même pas qui j'étais ! Je ne t'avais encore rien dit !

— J'avais déjà rencontré le sénateur Angus Sheppard, divulgua le coureur de pistes.

Une grimace chiffonna le visage lunaire de son interlocuteur.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ? Je suis le sénateur Sheppard !

— C'est évident !

— C'est la vérité !

— C'est ce que l'autre prétend aussi.

— C'est un usurpateur !

— Peut-être bien, mais j'ai tendance à le croire car il ne remet pas sa fonction en doute, lui.

— C'est un mégalomane !

— Comme tous les politiciens. Vous voyez que vous abondez dans mon sens.

— Je suis Angus Sheppard !

— Ça, c'est vrai que vous lui ressemblez.

— C'est lui qui me ressemble !

— Il n'y a qu'un détail qui vous différencie : il est droitier.

— C'est un imposteur !

Cavendish eut un haussement d'épaules.

— Il tient les mêmes propos sur vous, dit-il.

— C'est un imposteur ! répéta Bis. À moins que tout ça ne soit que pure invention de ta part…

— Je ne vois pas à quoi ça me servirait.

— À expliquer ta conduite lamentable. Quand on veut se débarrasser de son chien, on l'affuble de mille maux !

L'éclaireur eut un hoquet.

— C'est me prêter beaucoup d'imagination.

— Du machiavélisme, oui !

— C'est vrai que vous avez de la culture, du vocabulaire ; il ne vous manque que son arrivisme.

— Le pouvoir use, je te l'ai déjà expliqué.

— En fait, peu m'importe que vous soyez ou pas Sheppard, déclara le coureur de pistes. Ce que je recherche, c'est quelqu'un qui soit capable de me faire parcourir le Territoire Rouge rapidement et sans périls.

— J'aurais pu t'aider, mais il y a les Loups d'Osborne, rappela Bis. Ils me tueront dès qu'ils m'apercevront.

— C'était une invention, répéta Cavendish.

— Tu dis ça maintenant, pour me convaincre.

— Quel intérêt j'aurais à voyager en compagnie d'une cible vivante ? Je ne tiens pas à attirer l'attention sur moi.

— Tu comprendras que j'ai des doutes. Par contre, je pourrais te guider si tu me faisais boire de ton élixir.

Cavendish ne put retenir un gloussement.

— Je n'ai que faire d'un autre momichet ! gronda-t-il. Tu parles d'une équipe pour traverser ce pays de cauchemar !

— Je pourrais dans un premier temps ne rajeunir que de quelques années, juste pour ne plus me ressembler, argumenta Bis.

— La belle affaire ! Si vous n'êtes plus Sheppard, vous ne m'êtes plus d'aucune utilité. C'est de votre notoriété, de votre influence dont j'ai besoin !

— Je connais les gens qu'il faut et je sais à quoi ils fonctionnent, dit Bis, c'est amplement suffisant.

— Pas pour moi ! trancha l'éclaireur. Je vous veux tel quel ! De toute façon, il ne faut pas compter sur ma réserve de potion magique car elle est restée dans le chariot des Loups d'Osborne.

Lisant un certain désappointement sur la face ronde de son interlocuteur, il s'empressa d'ajouter :

— Si j'ai besoin de vous, c'est parce que je veux me déplacer vite et sans prendre de risques, ou le moins possible. J'ai un ami qui caracole devant et je dois absolument le rejoindre. Lui a une outre d'élixir pleine.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je gobe ça tout rond ? ricana Bis.

— Si je vous accepte comme l'authentique Sheppard, vous pouvez tout aussi bien me faire confiance.

— Mais moi je suis le véritable sénateur Sheppard !

Cavendish ressentit tout à coup une grande lassitude.

— Qui que vous soyez, vous me fatiguez, soupira-t-il. Je vais vous laisser là, finalement.

— Eh ! tu ne peux pas me faire ça ? Tu me condamnes à mort en m'abandonnant dans cette bassine !

— Les Loups d'Osborne ont d'autres chats à fouetter que de vous faire passer le goût du pain.

— Il n'y a pas que ça : je vais finir par mourir de soif, coincé ici !

— Molly et ses filles vous tireront de là.

— Si elles sont encore en mesure de le faire !

L'éclaireur fronça les sourcils. L'autre n'avait peut-être pas tort de soulever ce problème. Tout à l'heure, alerté par des hennissements, il avait couru jusqu'à la fenêtre de la roulotte et jeté un coup d'œil prudent à l'extérieur ; ce qu'il avait observé alors ne laissait rien présager de bon. Dans son horizon restreint s'était inscrit une des voitures du cirque, renversée, trouée comme une passoire, dont les chevaux bottaient et ruaient pour essayer de se dégager du timon et aussi de certains de leurs congénères couchés sur le flanc, morts ou peu s'en fallait. Leur équipage, à ce qu'il avait entraperçu, ne semblait pas en meilleur état. Depuis, les plaintes avaient cessé. Ou diminué d'intensité.

Intrigué, le coureur de pistes se dirigea de nouveau vers la petite fenêtre, provoquant immédiatement une réaction chez son compagnon.

— Eh ! Où tu vas ? Attends un peu ! On peut toujours discuter, non ?

— Je vais juste voir s'il y a du mouvement, le renseigna l'éclaireur.

Le court déplacement lui tira une grimace. Sa chemise, trois fois trop grande pour lui à présent, dont il avait noué les pans entre ses jambes pour s'en faire un vêtement de fortune, prenait soudain des allures d'armure. Non pas qu'il fût plus pesant qu'à l'ordinaire. Non. Mais imbibé du sang de la malheureuse Hilda, du sang et de toutes les humeurs de son corps qui, en séchant, prenaient une consistance d'amidon.

Parvenu à la fenêtre, il écarta les rideaux lacérés, voulut se pencher, ressentit alors une douleur vive au niveau du sternum. Comme une piqûre. Comme si on lui entrait un clou dans la couenne. Se reculant vivement, il porta la main à son torse, éprouva un soulagement en identifiant la cause de son mal. Il s'agissait d'un objet qu'il avait précisément découvert coincé dans l'ourlet des rideaux. Un objet bien singulier…

Encore incrédule, il fouilla dans sa poche de poitrine, fit voir le jour à une chose oblongue, brillante, longue comme deux travers de sa main actuelle.

Cette fois encore, il dut se rendre à l'évidence. Il avait bel et bien devant les yeux une balle. Une balle de verre. Un projectile comme il n'en avait jamais vu durant son existence pourtant bien remplie.

La vue de cette étrange balle l'électrisa. Il se rendit brutalement compte que, la tête prise par Bis et sa personnalité douteuse, il avait pratiquement occulté l'agression dont le Cirque avait été victime. Une agression parfaitement silencieuse mais ô combien dévastatrice. Une agression qui n'avait pas en tout cas l'air de surprendre son compagnon. Il faut dire que le contexte ne prêtait guère à la réflexion mais il n'était pas défendu de se poser certaines questions.

Un instant, Cavendish fut tenté d'aller exposer sa trouvaille à Bis mais il y renonça. Balle de verre, miroir, l'association n'était pas si saugrenue. Bien au contraire. Évidemment, on pouvait toujours se demander, si Bis était issu du miroir, pourquoi on mitraillait l'endroit où il se cachait ? Mais on pouvait également s'interroger sur une foule d'autres détails. Et prendre Bis de front, c'était aller au-devant d'un échec. Ce dernier aurait tôt fait de noyer le poisson.

Peu désireux de faire renaître un dialogue stérile, l'éclaireur rempocha l'inattendu projectile et s'intéressa alors à ce qui se passait à l'extérieur.

Comme il écartait à nouveau les rideaux frangés et troués par l'extravagante attaque, un spectacle s'imposa à lui qui le statufia.

Le souffle suspendu, il aperçut une silhouette qu'il identifia instantanément. Il s'agissait d'une femme. D'une des « techniciennes » de Molly. La seule qu'il lui ait été donné de rencontrer durant sa quête furtive. Encore que « rencontrer » ne fût pas le terme exact. Elle se prénommait Éloïse et faisait partie de ce qu'on baptise pudiquement les phénomènes pour ne pas dire plus crûment les monstres. Celle-là était tout le contraire de la pachydermique Hilda avec laquelle elle avait entretenu des rapports très étroits. C'était d'ailleurs durant l'une de leurs séances un peu particulières que le coureur de pistes avait fait la connaissance d'Éloïse. Du moins qu'il l'avait observée, coincé par l'arrivée inopinée de la jeune femme, caché derrière la porte de cette même pièce d'où il n'était d'ailleurs plus sorti depuis.

Prétendre que les deux pensionnaires de Madame Molly étaient différentes ne requérait pas des dons d'observation très pointus. Éloïse était plutôt mince, pour ne pas dire carrément maigre. Elle avait la poitrine plate, inexistante, une découpe de corps quasiment droite, des hanches de garçon.

Lorsque Cavendish l'avait vue, quelques heures plus tôt, elle était vêtue en tout et pour tout d'une espèce de nuisette en satin blanche. Il semblait que c'était là sa parure de prédilection car c'était encore mêmement attifée qu'elle déambulait présentement.

Bien qu'elle ne fût ni fessue ni mamelue, l'éclaireur dut convenir qu'il se dégageait d'elle une certaine sensualité. Elle avait la cheville

nerveuse, des jambes fines mais captivantes. Elle était de celles qui gagnent à être découvertes. Dans la pénombre qui régnait alors dans la roulotte, Cavendish l’avait trouvée presque belle. La lumière du jour ne modifia pas son jugement. Elle était vraiment excitante malgré son visage osseux, son nez un peu trop grand et ses cheveux noirs comme le goudron, ultra-courts qui lui faisaient comme un casque.

À première vue, rien dans son apparence ne pouvait l’assimiler à une erreur de la nature. Sa différence n’apparaissait pas à l’œil, comme par exemple la difformité de Hilda. Son anomalie à elle était plus discrète. Plus intime. Éloïse avait deux sexes. Mais elle n’avait rien d’une simple créature hermaphrodite, un bouc-et-bique comme on disait fréquemment. Outre son sexe « normal » si l’on peut dire, elle était dotée d’un incroyable membre masculin qui avait l’hallucinante propriété de se développer, de s’étirer comme une verge télescopique pour atteindre la respectable longueur de trente centimètres. Cavendish avait déjà par le passé rencontré des êtres bisexués mais jamais personne qui possède deux véritables appareils génitaux. Et surtout pas un appendice masculin qui ait la faculté de se dérouler comme la langue d’un caméléon en quête d’un insecte. L’image était à ce point proche de la réalité que la jeune femme avait baptisé ce sexe surnuméraire du nom de « mirliton ».

Pour l’heure, Éloïse semblait peu préoccupée par ses disparités physiques. Certainement choquée par ce qui venait de survenir, cette attaque soudaine et silencieuse, elle avançait d’une démarche hésitante, bras ballants, le regard vide, les mâchoires s’activant sur des mots qui lui demeuraient dans la gorge. On aurait dit un automate déréglé.

Changeant brutalement de cap, la jeune femme posa ses yeux éteints sur Cavendish, ce qui provoqua alors comme une espèce de déclic. Son regard perdit de sa fixité et un son franchit alors ses lèvres, sorte de litanie incompréhensible.

Surpris, l’éclaireur eut un geste de recul, dérobade tardive et maladroite qui provoqua la chute d’une ultime parcelle de carreau

laquelle se brisa sur le dormant, tirant définitivement Éloïse de son état catatonique.

— Hilda ! C'est moi, Éloïse ! Tu vas bien, mon flocon ? Parle-moi ! Réponds-moi, mon criquet ! J'arrive, ma sylphide !

La gorge sèche, Cavendish connut un moment de panique. La perspective d'être découvert auprès du corps transpercé et vidé de sa substance de Hilda ne le transportait pas de joie. Bien sûr, il n'était pour rien dans cette tuerie mais il préférait, et de loin, se trouver ailleurs lors de la découverte du massacre par la jeune femme.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Bis en voyant le coureur de pistes se rapprocher du cuvier, l'air désemparé.

— C'est Éloïse qui rapplique.

— Et alors ?

— Alors je me méfie de ses réactions.

— Quelles réactions ?

— Elle est capable de me mettre la mort de son amie sur le dos ou de m'y associer d'une façon ou d'une autre !

— Tout de même !

— Elle sait que vous êtes là ?

— Non, il n'y avait que Hilda.

— Alors vous avez également du mouron à vous faire !

— Pourquoi ?

— Parce que vous pataugez dans la tripaille de Hilda et que nous sommes vous et moi marqués de son sang des pieds à la tête ; voilà pourquoi !

— Mais pourquoi on aurait fait une chose pareille ?

— Quelqu'un l'a fait, c'est suffisant !

— Oui, mais pas nous. On saura bien lui expliquer… Eh ! Où tu vas ?

— Je me déguise en courant d'air.

— Attends-moi, je t'accompagne !

— Je croyais que vous vous faisiez fort de lui expliquer ! railla Cavendish.

— Sors-moi de là : je marche avec toi !

— Je me méfie des conversions trop rapides.

— Dépêche-toi ! Si je dois discuter, j'aime autant qu'elle ne me trouve pas là ! Et c'est aussi ton intérêt…

— Tiens donc !

— À deux, on aura plus de poids !

L'éclaireur n'hésita pas longtemps. Même s'il avait quelque mal à cerner la personnalité de Bis, il préférait l'avoir à ses côtés pour affronter les périls au Territoire Rouge. S'emparant de l'extrémité de la corde de fortune, il la noua rapidement à la base du montant central de l'une des rambardes qui entouraient le cuvier avant de donner le feu vert à son compagnon.

Contrairement à ce que laissait supposer son physique, l'autre savait se servir de ses muscles et il n'eut aucun mal à soulever son corps, pourtant imposant, et à se hisser en quatre tractions jusqu'au faîte de l'énorme chaudron.

Soufflant comme un phoque, il finissait de se relever lorsque la porte s'ouvrit sur Éloïse.

Ce qu'elle découvrit alors la stupéfia et elle demeura bouche bée, les yeux exorbités à contempler Cavendish et Bis teintés de rouge des orteils aux cheveux, ce dernier ruisselant encore d'un fluide à la fois pultacé et grumeleux.

En observant sa stupéfaction, le coureur de pistes comprit qu'elle ne l'avait pas vu quelques minutes plus tôt, que c'était uniquement le bris du carreau qui l'avait tirée de sa léthargie.

Simultanément, il s'aperçut aussi qu'elle n'avait encore pas appréhendé la situation. Il faut dire que la vision brutale de deux espèces de diables rouges plantés raides sous le soleil qui pénétrait par la toiture à demi déchiquetée avait de quoi perturber le sens commun.

À des riens, Cavendish vit qu'elle prenait insensiblement conscience des événements. Ce fut d'abord ses narines qui se mirent à palpiter ; puis les yeux qui se rapetissèrent jusqu'à devenir deux meurtrières dépourvues de la moindre chaleur ; ensuite, ses dents qui se refermèrent sur sa lèvre inférieure.

Pas besoin de décodeur pour traduire ses sensations.

D'abord, elle perçut l'abominable odeur qui régnait alentour, la puanteur issue de la boyasse perforée de la malheureuse Hilda, une pestilence que les deux hommes ne sentaient plus ; puis son regard dépassa les simples apparences, se fit inquisiteur et transmit à son cerveau d'autres informations que ses neurones décryptèrent pour lui livrer la vérité dans toute sa brutalité et c'est alors qu'elle se mordit la lèvre pour ne pas hurler.

— Surtout, pas de conclusions hâtives ! s'empressa Bis en avançant ses mains, doigts écartés devant lui, apaisant. Tout peut s'expliquer…

L'incrédulité et l'horreur déformèrent les traits de la jeune femme.

— Hilda ! Qu'est-ce que vous lui avez fait ? s'affola-t-elle.

— Nous n'y sommes pour rien, siffla Bis. Pour rien du tout !

— Vous dégoulinez encore de son sang !

— Oui, mais c'est un hasard… Un simple concours de circonstances.

— Vous l'avez tuée !

— Bien sûr que non ! Vous avez bien vu ce qui s'est passé, cette attaque dont nous avons tous été victimes… Et puis vous me connaissez, quel intérêt j'aurais eu à accomplir un tel forfait ? Avec un enfant, en plus !

— Vous étiez en affaire avec elle, gronda Éloïse. Je sais tout. Hilda ne me cachait rien.

— Tout quoi ? renifla Bis.

— Tout ! Je sais que celui-là n'est pas réellement un enfant, cracha la jeune femme en désignant Cavendish.

— Qu'est-ce que c'est que cette fable ?

— Hilda savait de quoi elle parlait. Elle avait oublié d'être bête. Elle était à la fois intuitive et observatrice et lorsqu'elle affirmait quelque chose, on pouvait la croire !

— Il ne faut pas se laisser aveugler par l'amitié…

Éloïse eut un hoquet.

— Quelle prétendue amitié ? C'était et c'est encore de l'amour et je n'en ai pas honte !

— Je comprends votre douleur mais il ne faut pas vous laisser égarer par la souffrance, fit Bis sur un ton qui se voulait lénifiant.

— Nous nous aimions et nous devions partir ensemble une fois à Réfugio, après la vente du Cirque…

Bis se racla la gorge.

— Vous pensiez racheter cette voiture ? interrogea-t-il.

— Sûrement pas ! Nous devions partir comme tout le monde, sur nos deux jambes ! Qu'est-ce que vous voulez me faire dire ? Je viens de vous annoncer que j'étais au courant de tout, de ce gamin qui n'en est pas un et du marché que vous aviez passé.

— Quel marché ? demanda Bis.

— Pas la peine de froncer les sourcils, vous savez bien de quoi je veux parler… D'ailleurs, c'est vous qui deviez récupérer l'élixir et le ramener.

— Quel élixir ?

— La potion qui fait rajeunir.

— C'est grotesque !

— C'est pourtant la vérité.

— Hilda délirait.

— Sûrement pas ! Elle avait au contraire toute sa tête ; c'est d'ailleurs pour ça qu'elle m'avait chargé de vous surveiller. Elle ne vous faisait pas confiance…

— Je comprends ça ! ricana Bis.

— Et elle avait raison, poursuivit la jeune femme sourde aux sarcasmes de son interlocuteur. À preuve : vous l'avez assassinée !

Ce disant, elle remonta prestement sa nuisette, découvrant à la fois son ventre nu, son entrejambes recouvert d'une toison luxuriante mais bien délimitée et aussi, et surtout un petit pistolet coincé sur le haut de sa cuisse droite par une large jarretière élastique de couleur violine, arme qu'elle dégaina avec dextérité pour la braquer incontinent sur Bis.

— Tout… Tout ça ne tient pas debout, déglutit péniblement ce dernier. Un élixir de jouvence, c’est fou !

— Pas tant que ça, puisque ça vous a mené jusqu’au meurtre !

— Mais je n’ai jamais tué Hilda ; je ne suis pas plus responsable de cette attaque et vous le savez bien ! Et cette histoire de potion magique relève de la plus haute fantaisie. D’ailleurs je ne vois pas pourquoi un homme comme moi aurait accordé un quelconque crédit à de pareilles balivernes. En admettant même que vous disiez vrai, que ce remède existe, je ne vois pas en quoi il pourrait me concerner : ma fonction de sénateur m’apporte tout. Il faudrait être fou pour y renoncer !

— Tout ne devait pas aller pour le mieux puisque vous vous cachiez !

— Je faisais une retraite spirituelle.

— Vous vous cachiez ! répéta Éloïse, les dents serrées.

— Je voulais faire le point, voir clair en moi.

— Hilda affirmait que vous étiez bizarre… Elle disait que c’était comme si vous n’étiez plus le même homme…

Bis eut un gloussement.

— Nous n’entretenions pas de relations si suivies qu’elle pût émettre un jugement sur mon comportement !

— Justement, elle ne comprenait pas ce revirement ! Vous qui nous aviez jusque-là considérées toutes deux comme infréquentables, venir vous réfugier-là, dans le plus grand secret…

Muet, Cavendish n’en était pas pour autant sourd et ce qui se disait présentement commençait à l’intéresser prodigieusement. Cette défiance de la grosse femme n’était certainement pas gratuite.

— Les pulsions sexuelles ne se commandent pas, dit Bis. Ce n’est tout de même pas de ma faute si mes goûts me poussaient vers d’autres rivages plus classiques, non ?

La jeune femme secoua négativement la tête.

— Vous n’étiez pas seulement indifférent, siffla-t-elle, il y avait du mépris dans vos propos à notre égard ! Vous ne compreniez pas que l’on puisse s’abandonner à de telles étreintes !

L’éclaireur approuva mentalement. Le Sheppard qu’il avait rencontré dans le miroir lui avait sensiblement tenu le même discours.

Bis eut un haussement d’épaules.

— Je n’ai fait qu’exprimer mes propres penchants, expliqua-t-il. Et si quelquefois j’ai pu paraître véhément, voire insultant, c’est parce que je devais hausser le ton pour me défaire de compagnons qui insistaient pour m’entraîner dans leurs fantasmes. Il faut tout replacer dans le contexte.

— Hilda prétendait que vous étiez différent, insista Éloïse.

— Évidemment puisque je m’abandonnais à la réflexion, j’aurais pu d’ailleurs tout aussi bien me retirer dans un cloître de ma convenance mais j’ai justement préféré venir ici afin de bousculer mes habitudes. Voilà pourquoi j’ai pu lui sembler étranger.

La jeune femme secoua derechef la tête.

— Il y a des détails concrets, persista-t-elle.

— Ah oui, lesquels ?

— Avant d’aller plus loin j’aimerais que vous remontiez cette corde…

Comme Bis, surpris, se retournait, imité par Cavendish, Éloïse précisa :

— Vous seul, sénateur !

Perplexe, le politicien obéit après avoir grimacé en direction de l’éclaireur. Comme il se relevait et lui faisait de nouveau face, la jeune femme eut un mauvais sourire.

— Elle avait raison siffla-t-elle.

— Comment ça ? demanda Bis, le front barré de rides.

— Elle avait vu juste.

— Sur quoi ? Sur ma façon de remonter les cordes ? ironisa Bis.

— Vous êtes gaucher !

— Et quand bien même ?

— Avant, vous étiez droitier !

— Tiens donc ! Avant quoi, d’abord ?

— Avant de venir vous réfugier ici !

— Puisque je ne venais jamais, comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ?

Toujours muet, Cavendish suivait le débat avec attention car c'était un point qu'il avait soulevé il y a peu de temps. Lui ne disposait pas des mêmes éléments pour porter un jugement mais il se trouvait que le Sheppard qu'il avait rencontré dans le miroir était également droitier.

— Vous êtes venu quelquefois ; des visites rapides mais dont on se souvient. Et je vous l'ai déjà dit : Hilda était très observatrice.

— C'est facile de faire parler les morts.

— Moi, je n'étais pas vissée ici et je vous ai souvent vu dans les autres voitures.

— Et j'étais droitier ?

— Oui.

— Vous en êtes certaine ?

— Oui.

— Quel sens de l'observation, et quelle mémoire !

— J'ai assisté à une séance spéciale, une fois, révéla la jeune femme. Un tableau vivant. Vous faisiez fort de satisfaire toutes les filles présentes.

— Quel rapport avec ce qui nous occupe ?

— Vous déambuliez, déguisé en femme, comme à l'ordinaire, votre éternel cigare à la bouche, passant d'une féminité à l'autre, le verbe haut, le regard allumé par l'alcool…

— Vous ne me faites pas de cadeaux !

— Je ne fais que rapporter des faits. Votre attitude a toujours transpiré la morgue, la suffisance.

— D'accord.

— Quoi, d'accord ? s'étonna Éloïse.

— Je reconnais les faits, convint Bis. C'est vrai que j'étais plutôt imbuvable. J'en ai d'ailleurs pris conscience et c'est pour cela que j'ai décidé de changer, ou du moins d'essayer en faisant une retraite loin de mes habitudes, du confort que m'offrait ma fonction.

Totalement désarçonnée par la réponse de son interlocuteur, la jeune femme ne sut que demeurer bouche bée, le regard vide, ayant manifestement perdu le fil de ses pensées. Un instant, Cavendish eut peur qu'elle soit définitivement déstabilisée. Frustré, il cherchait un moyen de relancer la polémique sans pour autant heurter la susceptibilité de son compagnon lorsque Éloïse revint soudain à la charge.

— On peut très bien se remettre en question sans changer fondamentalement, déclara-t-elle. Le fait d'être droitier ou gaucher relève de l'instinct, c'est un acquis de naissance. On peut se repentir sans aller contre ce qui est naturel, et n'a pas d'incidence sur le comportement.

Bis eut un sourire.

— En politique, on passe facilement d'un cap à l'autre. Et puis on est tous un peu ambidextre.

— Pour en revenir à la séance spéciale que j'évoquais tout à l'heure, il n'y avait pas d'équivoque : vous vous serviez bien de votre main droite, précisa la jeune femme.

— Pourtant, souvent, on n'a pas assez de ses deux mains en de telles circonstances, plaisanta Bis.

— Lorsque la fumée de votre cigare vous gênait, vous vous serviez de votre main gauche pour en chasser la cendre, mais c'est toujours avec votre main droite que vous teniez votre sexe, en toute occasion. Et ça, c'est un signe qui ne trompe pas.

— C'est une façon de voir les choses, renifla Bis. Mais je ne vois pas très bien ou cela nous mène. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas tué Hilda.

— Ça, ça reste à démontrer !

— Je n'ai même pas d'arme. Et puis regardez autour de vous, tout est défoncé, haché menu ; c'est bien la preuve que nous avons été victimes d'une agression extérieure. Le fait que vous-même soyez venue prendre des nouvelles de votre amie en témoigne. Hilda a été tuée durant l'attaque et nous-mêmes avons failli périr noyés.

— Vous ne vous inquiétez pas des autres, de Madame Molly et de ses filles ? demanda Éloïse.

— Bien sûr que si, comment vont-elles ?

— Vous ne vous inquiétez pas non plus de savoir qui nous a attaqués ? poursuivit la jeune femme en ignorant la question de son interlocuteur. En fait, vous ne vous inquiétez de rien en dehors de ce qui concerne votre petite personne. Pourquoi ? Parce que vous savez parfaitement de quoi il s'agit !

— Qu'est-ce que vous voulez insinuer ? se défendit Bis.

— Cette attaque, je suis certaine qu'elle était dirigée contre vous !

— C'est grotesque !

— Votre prétendue retraite n'était qu'un prétexte : vous vous cachiez bel et bien !

— Je n'étais pas le seul !

— Lui fuyait les hommes d'Osborne, dit Éloïse en désignant Cavendish.

— Et alors ?

— D'après ce que j'ai compris ils le voulaient vivant ; alors s'ils avaient su qu'il était là, ils seraient tout bonnement allés le chercher. Non, c'est vous qu'on voulait atteindre. Et c'est pour ça que Hilda est morte. Vous êtes dangereux. Je ne sais pas pourquoi mais vous êtes dangereux. Avant, personne ne s'en était jamais pris au Cirque de Molly. C'était un territoire neutre.

— Je suis le premier à le déplorer, croyez-le bien !

— Le serpent à sonnette regrette toujours d'avoir mordu lorsqu'on s'apprête à lui couper la tête.

— Merci pour la comparaison !

— Je ne sais pas qui vous êtes réellement, susurra la jeune femme, mais ce dont je suis certaine c'est que vous êtes responsable de la mort de Hilda.

— Pas du tout, c'est juste un fâcheux concours de circonstances, se récria Bis. Je n'y suis vraiment pour rien !

— Il faut que quelqu'un paye, de toute façon, déclara Éloïse avec un calme soudain.

Détachement paradoxal qui ne manqua pas d'alerter Cavendish. Il savait d'expérience qu'il vaut mieux avoir affaire à un protagoniste qui vide son sac avec véhémence plutôt qu'à un interlocuteur qui

s’exprime avec modération ou, pire, qui s’exprime en maîtrisant subitement son débit, ce qui était le cas présentement.

En l’espace d’une seconde il comprit que la jeune femme allait tirer et il sentit son corps entier se granuler. Non par peur pour sa propre vie car il n’avait jusque-là pas été directement menacé par Éloïse, et d’ailleurs l’arme, un Derringer, n’était pas braquée sur lui, mais parce qu’on ne se fait jamais vraiment à l’idée de la mort, même si elle concernait autrui. Il faut du cœur au ventre pour supporter sans broncher qu’on exécute froidement son plus proche voisin.

L’éclaireur avait assisté à pas mal de saloperies dans son existence mais jamais il ne s’était accoutumé à ce genre de pratique. Abattre un cheval blessé, condamné, qu’il soit un vieux compagnon de route ou une monture occasionnelle lui refilait le bourdon pour une semaine entière, c’était dire. Bien sûr, il lui était arrivé de tuer, de supprimer son prochain, mais toujours en situation, jamais gratuitement, ou du moins sur de simples présomptions comme cela s’annonçait actuellement.

Évidemment, à tout prendre il aimait mieux que la jeune femme tire sur le sénateur que sur lui, mais il préférait, et de loin, qu’elle n’abatte personne. D’abord par sensibilité, si l’on peut dire, et ensuite, et surtout, parce que la culpabilité de son compagnon était loin d’être établie. Il comprenait que Éloïse soit secouée par la mort de son amie mais de là à accuser directement Bis, à le rendre pleinement responsable, il y avait une marge. Et puis l’autre lui était indispensable pour circuler en Territoire Rouge ; il avait besoin de lui pour rejoindre Jag. Qu’importait après tout qu’il fût ou non le véritable Sheppard ?

Un tas d’arguments lui vinrent à l’esprit mais il sut en voyant l’index de la jeune femme se raidir sur la détente du Derringer qu’il n’aurait pas le temps de les formuler.

Coincé, il n’eut d’autre recours que de bondir sur Éloïse dans le but de se jeter contre elle afin de la déséquilibrer.

Fine mouche, cette dernière le stoppa sans mal, en levant seulement la jambe gauche et en le frappant du talon en plein front, juste à la racine du nez.

Arrêté net, il fut rejeté en arrière, s’affala violemment sur le plancher, surpris, sonné, la tête remplie de papillons blancs.

— On peut faire beaucoup de choses avec les pieds, commenta la jeune femme, sans même lui accorder un regard. C’est un blanchisseur japonais qui m’a donné quelques leçons. On peut tuer d’un simple coup de talon ; tout dépend de l’endroit où on frappe et avec quelle force… Là, normalement, là, tu devrais juste rester choqué et paralysé une petite minute. Si j’ai bien dosé, évidemment !

Allongé au sol, Cavendish était effectivement incapable de remuer, de coordonner ses mouvements. Tremblant, comme secoué par une forte fièvre, il ne pouvait solliciter ses membres. Les ordres qui partaient de son cerveau n’aboutissaient pas, étaient comme détournés.

— C’est très pratique pour immobiliser un gêneur, poursuivit Éloïse, les yeux toujours rivés sur Bis qui n’en finissait pas de déglutir. Mais c’est inadapté en la circonstance… Ce dont j’ai besoin, c’est de faire souffrir comme je souffre. Bien sûr, c’est impossible car mon mal à moi va durer longtemps, indéfiniment. Oui, je sais que les douleurs morales ne sont pas éternelles, que le baume du temps apaise les plus vives blessures, que je finirai par oublier malgré moi. Eh bien, c’est encore pire ! Cet oubli-là, insidieux, c’est la plus abjecte des trahisons.

— C’est… C’est la vie, parvint difficilement à éructer Bis. On n’y peut rien.

— Je sais bien, ricana la jeune femme. Je sais qu’on s’habitue à tout. Ainsi, je pourrais vous expédier une balle dans le genou, pour vous rendre infirme ; ou ailleurs, à un endroit plus sensible, plus intime si vous voyez ce que je veux dire, mais vous avez raison : vous finiriez par vivre avec votre handicap. Or ce que je veux avant tout, c’est que vous mourriez pour ce que vous avez fait à Hilda !

— Mais je n’y suis pour rien ! argumenta de nouveau Bis en secouant frénétiquement sa tête ronde.

— Cette attaque était dirigée contre vous, c’est vous qu’on voulait atteindre en mitraillant le Cirque, susurra Éloïse.

— C’est faux, mais même si c’était réalité, je ne vois pas comment on pourrait me rendre responsable de tout ce carnage ! Si

quelqu'un me cherchait pour me supprimer comme vous l'affirmez, il ne se livrerait pas à un massacre général ; du moins pas avant de m'avoir trouvé et occis. Ensuite seulement il risquerait d'abattre tous les témoins s'il désirait garder l'anonymat, mais c'est juste une éventualité.

Allongé sur le dos, Cavendish ne parvenait toujours pas à retrouver sa mobilité. Même les mots ne franchissaient plus ses lèvres. Il aurait voulu participer à la conversation, appuyer Bis dans ses objections mais là non plus la volonté ne suivait pas et il ne faisait qu'ouvrir démesurément la bouche sans émettre le moindre son, semblable à un poisson hors de son élément naturel.

— Je suis certaine de ce que j'avance, murmura Éloïse. Qui que vous soyez, vous êtes responsable de la mort de Hilda. Désolée !

Un sourire froid étira alors ses lèvres tandis qu'elle pressait la détente du petit pistolet. La détonation fit l'effet d'un coup de tonnerre.

Touché à l'épaule gauche, Bis toupilla, sa face lunaire plus marquée par la surprise que par la douleur.

Emporté par l'impact, il fit pratiquement deux tours sur lui-même avant d'être projeté en arrière. Alors, sur sa lancée, il escalada les trois marches de l'estrade, buta contre l'une des rambardes qui entouraient le cuvier avant de basculer par-dessus et de disparaître dans l'espèce de fosse en défonçant un des derniers panneaux qui recouvraient initialement le vaste chaudron.

Une nouvelle fois, l'éclaireur voulut hurler mais son cri demeura à l'état de projet. Jamais il ne se souvenait avoir vécu pareil cauchemar. Semblable à une tortue retournée, il tentait de s'agiter, de se relever, mais ses membres refusaient toujours de répondre à ses sollicitations. Son système nerveux ne répondait plus. Il avait déjà encaissé pas mal de chocs dans sa vie, certains appliqués par des spécialistes, des maîtres du combat scientifique, des sommités des arts martiaux, mais jamais aucun ne lui avait provoqué cet effet désastreux. En fait, il n'existait plus que par les yeux et les oreilles. Il voyait et entendait, c'était tout.

Mortifié, il vit Éloïse se rapprocher de lui en même temps que du cuvier. Arrivée près de l'estrade, elle prit le temps de casser le canon

du Derringer, d’en extraire la douille à percussion annulaire, de la remplacer par un projectile neuf tiré de sa large jarretière et de remettre l’arme en état de marche avant de lancer :

— Cette première balle, c’était une sorte de hors-d’œuvre. La prochaine, je vais vous la coller dans le ventre. Je ne suis pas une tireuse d’élite, mais je ne devrais pas avoir de problème : il y a de la surface !

Les yeux exorbités, Cavendish vit la jeune femme se fendre, c’est-à-dire avancer une jambe, la droite, de manière à poser son pied sur la deuxième marche de l’estrade pour mieux se positionner.

Ce mouvement fit remonter son espèce de nuisette, découvrant alors au regard de Cavendish un sexe béant.

En temps normal, le coureur de pistes n’aurait pas manqué d’apprécier cet affriolant spectacle, mais là, la vue de cette grotte féminine distendue le laissa complètement indifférent. Il avait d’autres préoccupations que de se rincer l’œil.

— Une balle dans les tripes, c’est ce qui fait le plus mal à ce qu’il paraît, déclara calmement Éloïse. C’est comme si on avalait une bolée de tisons. On meurt dans d’atroces souffrances.

— Vous… Vous êtes complètement folle ! haleta Bis. Je n’ai jamais voulu de mal à Hilda ni à personne, au contraire ! Vous allez tuer un parfait innocent !

Le corps parcouru de frissons, Cavendish tentait toujours d’émettre des sons mais il ne faisait qu’avaler de l’air. Encore un peu, et il allait s’envoler, virer montgolfière. Regroupant toute son énergie, sa volonté, il essaya de diriger sa main gauche vers la cheville de la jeune femme pourtant toute proche, ne parvint qu’à générer un pitoyable tremblement qui le glaça.

Et s’il ne retrouvait jamais son autonomie ? Si cette folle l’avait définitivement condamné à vivre dans un corps de plomb avec sa prétendue science de la lutte nippone ? En fait, elle avait tout bonnement dû lui fusiller l’arête centrale ! Déjà qu’il relevait d’un lumbago carabiné ! Paralysé une minute, qu’elle avait affirmé, cette pétasse ! Tu parles ! n’importe quoi, oui ! Il y avait déjà un siècle qu’il gisait là, quasi pétrifié ! Et aphasique, en plus ! Alors qu’il avait tant de choses à dire, à hurler ! Cette cinglée allait trucider le véritable

Sheppard ! Bien sûr, elle s'en moquait totalement, acharnée à assouvir sa vengeance qu'elle était ! Elle n'avait pas, ou n'avait plus besoin de quiconque, personne à retrouver, elle ! Juste un vide à combler, une haine à nourrir. Ce qui arriverait ensuite, elle s'en tamponnait le coquillard ! Tout était limpide pour ce qui la concernait. Elle n'avait aucune idée de ce qui se tramait dans l'ombre, de ces créatures qui vivaient dans les miroirs. Lui-même n'y comprenait pas grand-chose, mais à la lumière de ce qu'il avait vécu il ne faisait plus aucun doute que Bis n'était pas Bis, justement ; qu'il était l'authentique sénateur Sheppard. Ce qui venait de se passer en attestait. Cette balle qu'il venait d'encaisser levait toute ambiguïté. En admettant qu'il ait pu résister à quelques chocs, l'impact d'un projectile aurait dû le pulvériser. Ce qui était loin d'être le cas. Et s'il se cachait, c'était certainement parce qu'il avait ses raisons. Il devait craindre qu'on se serve de lui, de sa fonction. Qu'on le remplace. En fait, il y avait eu erreur sur toute la ligne. Lui, Cavendish, avait été en quelque sorte manipulé. Il avait tout pris à l'envers. Le Sheppard du miroir n'était qu'une espèce de leurre, un appât destiné à jeter le trouble dans les esprits. Dans quel but ? Cela restait à déterminer mais il fallait pour ce faire que Bis demeure vivant.

Malade d'impuissance, l'éclaireur vit Éloïse se fendre davantage, pointer son arme sur le cuvier en prenant appui sur son genou.

— Arrêtez de bouger, soupira-t-elle, vous ne faites que prolonger les choses. De toute façon, vous ne pourrez échapper à votre destin !

Manifestement, Bis ne partageait pas son opinion. Si l'on s'en remettait aux affreux sons qui montaient du cuvier, le politicien se démenait comme un diable dans un bénitier, pas vraiment décidé à se laisser tirer comme une vache dans un couloir.

Toujours ligoté, Cavendish entendait les horribles borborygmes causés par chacune des foulées du malheureux ; cela évoquait une course dans un terrain défoncé, une marche dans un lac de boue. D'insupportables bruits de succion accompagnés de halètements sifflants.

Agacée, la jeune femme se fendit encore avant de prendre son arme à deux mains afin de mieux assurer son tir. L'éclaireur ne

pouvait voir son visage mais il la sentait à cran, excédée, pressée d'en finir. Elle ne s'adressait plus à sa victime mais son attitude parlait d'elle-même. Des soupirs fusaient régulièrement de sa bouche pincée, trahissant son impatience en même temps que le mépris qu'elle ressentait pour cette cible qui ne cessait de se dérober, refusant d'assumer la responsabilité de ses actes, la juste punition.

Soudain, Cavendish prit conscience d'un changement dans son état. Il éprouvait à nouveau des sensations. Il rentrait dans son corps. Des milliers de fourmis lui couraient partout sur la peau. De sondes de chaleur déferlaient tout au long de ses membres. Stupéfait, il constata même que le spectacle de l'entrejambe de la jeune femme commençait à lui faire de l'effet. Pas de doute, il était sur la bonne voie. Encore un peu et il serait opérationnel Rassemblant sa volonté, il parvint à crisper ses doigts. Bien. Ce n'était pas le Pérou mais on s'en rapprochait. Dans quelques poignées de secondes, il serait à même d'intervenir. Il échafauda un plan histoire de s'occuper l'esprit. Plutôt que de se relever, ce qui lui prendrait du temps et une énergie qu'il n'était pas sûr de trouver pour l'heure, il n'aurait qu'à décocher un violent coup de pied dans la cheville de son adversaire ; telle qu'elle se tenait, il n'en faudrait pas plus pour la déstabiliser et l'envoyer au tapis. Ensuite, il devrait s'arranger pour la désarmer ou tout au moins l'empêcher de nuire momentanément, selon. D'ordinaire, il n'aurait eu aucun mal à s'acquitter de cette tâche, mais là, il fallait compter avec les effets pernicieux de ce qu'il venait d'encaisser, et surtout ne pas oublier sa petite taille qui ne l'avantageait guère.

Le coureur de pistes en était là de ses réflexions lorsqu'un bruit le ramena à la réalité. Un son caractéristique. Celui d'un corps qui gifle une surface liquide. Il eut peur de comprendre…

— Et voilà ! Vous êtes bien avancé, maintenant ! ricana la jeune femme. Je vous avais bien dit qu'on n'échappait pas à son destin ! Vous me facilitez la tâche, finalement. C'est peut-être involontaire mais ça m'arrange bien. Avec votre ventre qui dépasse, on dirait une baleine !

L'éclaireur eut l'impression de tomber dans un gouffre sans fond. Il avait, hélas, bien interprété ce son clapoteux. L'autre s'était répandu dans le cuvier. Il l'imagina une seconde, flottant dans les humeurs rougeâtres de Hilda, semblable à un cétacé blanc de légende.

— Dommage que je ne dispose pas d'un harpon, poursuivit Éloïse, ça aurait ajouté du piment à notre affaire ! Enfin, il faut faire avec ce qu'on a !

Le souffle court, Cavendish vit leur adversaire se remettre en position de tir. Regroupant ses forces, puisant dans ses ultimes ressources, il parvint à poser ses mains sur le plancher, à se décoller du sol, à se rapprocher silencieusement de son objectif, à ramener sa jambe droite sur son ventre, à viser le point prévu, la cheville fine et nerveuse…

Épuisé par cette somme d'efforts pourtant banale, ruisselant de sueur, le cœur battant la chamade, dents serrées à s'en faire péter les maxillaires, il lança soudain son pied en avant, sûr de son coup… fut tout surpris de ne rencontrer que le vide.

Désemparé, il releva la tête qu'il avait rejetée en arrière au moment de l'effort, constata avec effroi que la jeune femme ne s'était pas dématérialisée mais qu'elle était seulement en train de changer de place, de mieux se positionner par rapport à sa cible.

La voyant se hisser sur l'estrade, lui échapper à un millionième de seconde près, l'éclaireur se sentit submergé par un raz de marée de découragement, de dégoût, de lassitude. La déception lui provoqua une méchante nausée et il se laissa retomber, écœuré, presque indifférent, quasi absent.

On ne pouvait rien contre la fatalité. Il ne savait pas quel sort lui réservait la jeune femme, mais il s'en foutait. Au fond peu lui importait son devenir. Il en avait assez d'être le jouet des événements, des autres, de perdre toujours et encore. Il ne lui était rien arrivé de positif depuis qu'il avait mis les pieds dans cet univers maudit. Rien. Tout ce qu'il avait entrepris avait tourné en eau de boudin. Tout. Alors il renonçait. Il mettait les pouces.

Allongé sur le plancher, il décida de faire le vide dans son esprit, de s'isoler de ce monde extérieur. Pour ce faire, il braqua ses yeux

sur les rais de soleil qui tombaient du plafond déchiqueté. Fixer la splendeur, s’en pénétrer pour échapper à la grisaille. Ne plus rien voir de ce qui l’entourait, ne plus rien entendre non plus. Rester sourd aux réflexions plates de son entourage, aux bruits mouillés qui montaient du cuvier, à la prochaine détonation, aux cris qui s’ensuivraient, aux gémissements, aux râles d’agonie.

Une espèce de staccato retentit alors qui l’empêcha de se concentrer plus avant, de s’ensevelir dans ses méditations. Un son familier. Le crépitement qui avait précédé la mort de Hilda…

Immédiatement aux aguets, les yeux agrandis par l’angoisse, Cavendish parvint à se redresser sur ses coudes, essayant de définir sinon l’origine de ce son singulier, du moins de prévoir d’où allait surgir la grêle de ces étranges projectiles de verre car il ne faisait aucun doute qu’on tirait à nouveau sur le Cirque.

Le crépitement devint martèlement, gelant tous les comportements.

Le danger rapproche, c’est bien connu. Partager son inquiétude, chercher dans les yeux de l’autre, sinon une réponse à ses interrogations, du moins un écho à sa propre peur, c’est le propre de l’homme et de la femme.

Mêmement alarmés, Cavendish et Éloïse se fixèrent un instant, la jeune femme ne pouvant chercher un réconfort quelconque chez l’homme qu’elle s’apprêtait à abattre.

Quasi simultanément, la cloison avant de la roulotte vola en éclats, faisant cesser l’attente. Puis ce fut au tour du toit, ou de ce qu’il en demeurait, de s’ouvrir comme éperonné par la proue d’un navire invisible, cisaillé par les singuliers projectiles de verre dont certains passaient comme des traits de vif-argent dans les rais de lumière solaire avant de s’enfoncer dans le plancher ou bien de s’écraser sur celui-ci, générant des nuages de poussière, brillante.

Un trou en guise d’estomac, Cavendish vit Éloïse encaisser de plein fouet une rafale de ces curieuses balles. Secouée par les impacts, elle fut rejetée en arrière et jetée sur le sol à l’autre bout de la pièce comme une poupée de chiffons.

Hébété, il ne put que demeurer là, recroquevillé, replié sur lui-même, les genoux sous le menton, ayant, sans en avoir conscience,

repris la position fœtale, à observer la jeune femme qui gisait comme assise contre la cloison déchiquetée, la tête sur l'épaule, les jambes légèrement décollées du sol, écartées, laissant entrevoir une toison pubienne qui n'avait plus rien d'érotique et que l'éclaireur assimila à une énorme araignée noire.

Puis une quinte de toux le secoua tandis que ses yeux se mettaient brusquement à le démanger. Il eut tout à coup l'impression d'être atteint d'une conjonctivite carabinée. Des milliers de grains de sable roulaient sous ses paupières, envahissaient en même temps sa gorge, ses narines, ses poumons.

Comprenant qu'il était victime de la poussière de verre des projectiles pulvérisés en suspension dans l'air, il retint sa respiration et rejoignit la fenêtre les bras tendus, mains en avant, yeux mi-clos.

Se penchant à l'extérieur, il reprit peu à peu son souffle, le visage ruisselant de larmes qui laissaient sur ses joues des traînées chargées d'éclats scintillants.

Le crépitement reprit brusquement, le tétanisant, lui faisant oublier immédiatement tous ses tracas respiratoires et oculaires.

Tendu, le regard exorbité, il redécouvrit une des roulottes du Cirque. Couchée sur le flanc, renversée avec son équipage moribond, trouée comme une véritable passoire, elle ressemblait à un improbable animal antédiluvien foudroyé par la camarde.

La voiture ne devait pas être suffisamment ruinée car on s'acharnait encore dessus. C'était de là que provenait le fameux crépitement. Ce qui demeurait d'intact se pointillait ou volait en éclats, selon. Le placage de bois sautait par endroits révélant des plaques de tôle assez minces qui retentissaient sous la grêle de balles, lesquelles pénétraient la ferraille ou ricochaient contre avant de se pulvériser, la frappant de sillons profonds, la raturant de nervures qui semblaient tracées par des pointes invisibles.

La gorge en feu, Cavendish suivait l'étrange travail de destruction, fasciné, sans plus penser à rien, sans même chercher à savoir d'où venait cette pluie de projectiles.

Un détail attira soudain son attention.

Une ombre. Une vaste portion d'obscurité qui glissait lentement sur le sol.

Levant instinctivement les yeux vers le ciel, il découvrit alors ce qui générait cette zone de grisaille.

La surprise le statufia.

Il s’agissait d’une curieuse forme allongée, éblouissante.

On aurait dit un oiseau de cristal.

CHAPITRE II

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'inquiéta Drago du haut de son cheval en découvrant le corps inanimé qui reposait dans les bras de Jag.

— Un enfant.

— Je vois bien, mais d'où il sort ? Et tout ce sang, qu'est-ce que tu lui as fait ?

Jag eut un haussement d'épaules.

— Comme si j'avais l'habitude de tirer sur les enfants !

— Je n'ai jamais dit ça. Qu'est-ce qu'il fait là, ce gosse ? Et qui est-ce qui lui a tiré dessus ?

— Un oiseau de cristal.

— Quoi ?

— Un oiseau de cristal, répéta Jag.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— C'est lui qui me l'a dit, révéla Jag en désignant l'enfant allongé en travers de ses bras.

Drago leva les yeux au ciel.

— Évidemment, si c'est lui qui l'a dit, siffla-t-il. Bon, plus sérieusement, d'où il sort et qu'est-ce qu'il fait là ? Attends un peu, tu ne vas tout de même pas me dire que…

— Si !

— C'est derrière lui que nous courions ?

— Oui. Les traces de sang, c'étaient les siennes.

Un silence s'ensuivit qui marqua la surprise de Drago.

— C'est lui qui nous a tiré dessus ? demanda-t-il après un temps de réflexion.

Comme Jag acquiesçait des paupières, il ajouta :

— Eh bien ! il est loin d'être maladroit pour son âge ! Il a blessé Petite-Mésange, stoppé Josip en tuant son cheval. Tu as eu de la chance !

— Il s'en est fallu d'un rien, reconnut Jag. Il était caché sous le trottoir. Je me suis quasiment jeté sur son arme…

— Et tu es encore vivant ? Il n'avait plus de munitions, c'est ça ?

— Non.

— Et pourquoi il ne t'a pas expédié en enfer ?

— Parce qu'il m'a reconnu.

Drago fronça ses sourcils broussailleux.

— Attends un peu, je ne suis pas bien sûr d'avoir tout compris.

— On s'était déjà rencontrés, expliqua Jag. Lorsque je me suis perdu en pleine tempête et que je me suis retrouvé dans un « territoire-refuge »…

— Ah oui, tu nous a raconté.

— Les Loups d'Osborne venaient d'assassiner ses grands-parents et de violer sa sœur. Lui, ils pensaient le vendre comme esclave. Je l'ai aidé à leur échapper. Il s'appelle Tamanoir-Rampant (2).

— Drôle de nom, fit Drago en considérant l'enfant d'un regard un peu moins froid.

— C'est parce que, plus jeune, il se nourrissait volontiers d'insectes et surtout de fourmis.

— Tous les goûts sont dans la nature. Il y a une chose qui me chiffonne…

— Quoi encore ?

— Il est bien indien, je ne me trompe pas ?

— Cheyenne, exactement. Ça se voit, non ? Pourquoi ?

— Ce qui me surprend, c'est qu'il ait tiré sur Petite-Mésange. On ne peut tout de même pas la confondre avec une femme blanche…

Jag inspira profondément.

— Il a pu la confondre avec un éclaireur indien passé à l’ennemi, avança-t-il. Les renégats sont légion. Et puis avec tout ce qu’il a subi ces derniers temps, on peut comprendre qu’il soit amené à tirer sur tout ce qui bouge.

— Oui, convint Drago. Après tout, ce n’est qu’un enfant. Tu es sûr qu’il respire encore ? Je ne vois pas sa poitrine de poulet se soulever ?

— Il est toujours vivant, assura Jag. Mais il est plutôt faible.

— C’est vrai qu’il a perdu pas mal de sang ; c’est presque un miracle qu’il soit encore en vie. On a parcouru pas mal de chemin sur ses traces !

Ce disant, Drago se rapportait au passé récent, à ce qui les avait amenés dans cet endroit abandonné appelé Prospect Gulch, ancien village minier de l’époque de la ruée vers l’or, aujourd’hui seulement hanté par les coyotes et le vent.

C’était effectivement en suivant des traces de sang qu’ils étaient arrivés jusque-là.

Bien évidemment, tout cela n’était pas le fait du seul hasard. Ces marques sanglantes, ils ne les avaient pas suivies comme ça, pour le plaisir, le nez au vent, car elles auraient pu appartenir à une bête blessée ou une quelconque femelle en rut.

Pour mieux comprendre, il fallait remonter un peu plus loin dans le temps, quelques heures auparavant.

Alors qu’ils cherchaient, en compagnie de Petite-Mésange et Josip, à rejoindre Réfugio, une cité où chacun avait à faire, Jag et Drago avaient découvert sur leur chemin une véritable boucherie. Un incroyable charnier. Un parterre de corps cassés, brisés, déchiquetés, d’où émergeaient, çà et là, des membres statufiés par le trépas, bras levés au poing fermé qui évoquaient la rage, le désir d’une improbable revanche, et aussi des jambes humaines ou chevalines, hommes et bêtes étant étroitement mêlés, imbriqués dans la tuerie, pattes animales raidies sur une ultime ruade et pattes de bipèdes grotesquement figées dans des poses fatalement dérisoires.

Tous des Indiens. Pour la plupart des adolescents tout juste sortis de l’enfance, ce qui avait révolté et mortifié Josip, le vieil homme les

connaissant tous de longue date, les assimilant encore à des gosses turbulents alors qu'ils avaient pourtant tenté de le tuer en l'abandonnant enterré vif ne laissant émerger que sa tête.

Le choc affectif encaissé, une évidence s'était imposée au quatuor. Nulle part alentour on ne relevait d'empreintes des agresseurs. Rien. Alors qu'un tel massacre ne pouvait être le fait d'un seul homme. Et quand bien même c'eût été le cas, en admettant l'impossible, il serait fatalement resté des indices traditionnels tels qu'une ou plusieurs douilles, un mégot, une chique.

Intrigués, Petite-Mésange et Drago s'étaient acharnés à passer les alentours au peigne fin et la jeune femme avait fini par découvrir des traces de sang, piste que le quatuor s'était empressé de suivre malgré les réticences de Josip, ce dernier ne tenant pas à se dérouter, à s'éloigner même de Réfugio où l'appelait un rendez-vous de la plus haute importance.

Après pas mal de déconvenues, de pertes de références, d'allées et venues déconcertantes, les traqueurs avaient fini par comprendre que celui qu'ils poursuivaient avait réussi à se trouver une monture.

Les traces de sang, dès lors plus espacées – le survivant ou présumé tel se déplaçant plus rapidement, les traces de sang donc avaient amené le quatuor jusqu'à l'orée d'un village construit entre les rives d'un canyon.

Là, après une brève discussion, il avait été décidé que Petite-Mésange serait la première à s'engager dans la descente caillouteuse qui menait à Prospect Gulch, son appartenance à la race indienne la mettant normalement à l'abri d'une agression intempestive.

Malgré les réserves de Jag, qui éprouvait un fort sentiment pour la jeune femme, celle-ci s'était mise en route, avait parcouru un bon bout de chemin sans encombre avant que la situation ne se détériore.

Tout était né d'un bruit. D'un cri. Un son animalier caractéristique. Le braiment d'une mule.

Un braiment inattendu qui avait bloqué Petite-Mésange et mis Josip dans tous ses états, ce dernier ayant reconnu la façon de s'exprimer de Charlotte, sa mule, compagne des bons et mauvais

jours, laquelle lui avait été dérobée lors de sa mise en terre par des « amis » indiens et qu'il avait d'ailleurs été étonné de ne pas retrouver lors de la découverte du charnier.

Comprenant en un éclair que sa monture avait servi à celui qu'ils pistaient, le vieil homme, fou de joie, s'était élancé vers le village à bride abattue, faisant fi des consignes de sécurité, des mesures de précautions jusqu'alors mises en pratique.

— En fait, si on réfléchit bien, on peut en déduire que sans l'intervention intempestive de Josip, jamais ce gosse n'aurait tiré et blessé Petite-Mésange, avança soudain Jag.

— C'est ce que je pense, approuva Drago. Il a dû être surpris et paniqué par l'entrée en lice du vieux et il aura tiré, touchant d'abord ta fiancée et foudroyant net ensuite la monture du vieux.

Remarquant une grimace chez son interlocuteur, il ajouta :

— Avoue qu'elle ne t'est pas indifférente…

— Elle me plaît, c'est vrai, admit Jag.

— Heureux que tu le reconnaisses… quand tu la regardes, on croirait que les yeux vont te sortir de la tête !

— Tout de même !

— Tu ne te vois pas !

Jag eut un haussement d'épaules.

— Ce sont des choses qui nous dépassent. Je sais que ce n'est ni le lieu ni le moment, mais c'est comme ça.

— J'aime mieux pour toi que pour moi, soupira Drago.

— Ça ne t'est jamais arrivé ?

— Jamais. Mais je sais ce que ça peut provoquer. J'ai connu des hommes d'acier, des types que rien ne pouvait entamer que la passion a transformé en serpillière. L'amour, le sentiment, il vaut mieux passer à côté, ou laisser ça aux autres, à ceux qui ont des existences normales, qui vivent de manière routinière. Enfin, je parle pour moi car toi tu es encore jeune, tu peux te ranger. Quelquefois, ça vient avec l'âge ce besoin de poser ses fontes. C'est sournois, on ne s'en rend pas bien compte ; ça prend des détours. On se sent du vague à l'âme, on est moins tranchant dans ses jugements, on a de plus en plus de mal à bouger, à repartir ; on s'interroge, on se

demande ce qu’on est venu faire dans cette Vallée de Larmes ; on s’inquiète de l’avenir, de l’après, une fois qu’on sera six pieds sous terre ; on se découvre des envies de ne pas disparaître tout à fait, de laisser des traces, de perdurer à travers une portée de drôles. Alors là, on est bien près de franchir la ligne. Et si le sort vous met en présence d’une femelle qui vous tourne les sangs, c’est cuit dur. Inéluctable. On plonge.

— Tu en parles sacrement bien… pour un simple observateur.

Drago se secoua.

— Il suffit juste de ne pas avoir les yeux dans sa poche et de posséder ce qu’il faut de sensibilité, grogna-t-il. Ce n’est pas bien sorcier de reconnaître un amoureux transi quand on en voit un !

— Il n’y a pas si longtemps, tu disais : « Céladon », rappela Jag.

— Il ne faut pas y voir de méchants desseins. Un Céladon est un amoureux platonique et sentimental ; c’est un personnage tiré d’un roman des temps anciens… Bien que je me demande s’il a déjà été écrit à l’époque que nous vivons actuellement. Mais de toute manière, il ne faut pas y voir d’offense. Tu es amoureux, il faut faire avec. Simplement, tu n’as pas choisi le meilleur moment ! Mais ça ne sert à rien d’épiloguer à perte de vue sur le sujet, les choses se décanteront bien d’elles-mêmes !

— Où est-elle ? s’inquiéta soudain Jag.

— Petite-Mésange ? Elle a tenu à s’assurer de l’état de Josip.

— Il n’a rien. Juste quelques ecchymoses !

— Eh ! doucement ! Tu ne vas pas être jaloux d’un vieux crocodile chauve ! De son oncle Josip, comme elle l’appelle.

— Il ne s’agit pas de ça, fit Jag, mais elle est blessée et j’aimerais bien qu’elle pense d’abord à elle.

— Elle n’a rien de grave, juste une éraflure au flanc gauche. Eh ! Ne me regarde pas comme ça, c’est elle qui me l’a dit, je n’ai pas été voir ! Si tu veux mon avis, tu ferais mieux de te préoccuper de celui-là avant qu’il ne fasse plus de vent avec ses narines, estima Drago en désignant l’enfant inanimé. Ce n’est pas qu’il soit plus important que ta fiancée mais il me semble plus mal en point ; et puis je suis curieux d’entendre ce qu’il a à nous raconter. Un oiseau de cristal,

ce n’est pas si courant ! Attends, je vais déplier une ou deux couvertures et on l’étendra dessus, à l’ombre, avant de s’occuper de sa blessure, ajouta-t-il en descendant de cheval et en s’exécutant.

CHAPITRE III

Abasourdi, Cavendish ne sut que rester immobile, quasi statufié, à observer le singulier engin qui glissait lentement dans le ciel.

Lentement et silencieusement, surtout. Sans bruit de moteur et sans fracas de détonations malgré la grêle de balles qui continuaient de se déverser à présent sur le sol soulevant des gerbes d'une terre sableuse.

Puis il ne vit plus rien qu'un océan de ciel bleu et il se demanda un instant s'il ne venait pas tout bonnement de rêver.

Interdit, il s'accrocha à l'appui de la fenêtre, se hissa, se pencha à l'extérieur. Sans résultat. Plus rien ne s'encadrait dans son horizon qu'un décor banal, si toutefois le spectacle de roulottes mitraillées et de chevaux morts, agonisants ou encore étouffant sous le poids de leurs congénères pouvait être assimilé à quelque chose d'ordinaire.

Perplexe, il se laissa retomber, s'interrogeant derechef sur ses facultés mentales : avait-il été victime de visions cornues ou bien demeurait-il encore ébranlé par le coup de talon d'Éloïse ?

Son regard accrocha alors la silhouette cassée de la jeune femme, le ramenant à la réalité. Il n'avait rien d'un halluciné. Il avait bien vu quelque chose, un curieux engin volant brillant, resplendissant de mille feux. Un peu comme ces boules que l'on trouvait dans certains lieux de plaisir, sphères composées de milliers de facettes-miroirs qui balançaient partout alentour des taches de lumière destinées à donner le goût de la fête.

Là, on ne donnait pas précisément dans le même registre. L'engin était bien lumineux mais il n'était manifestement pas destiné à apporter de la félicité. Rien de ludique dans la démarche. Cette

foutue chose ne distribuait que mort et désolation. Dans le plus grand silence. En tirant des balles de verre.

L'éclaireur eut une grimace. Vrai, rien n'était simple ces derniers temps et ça n'allait pas en s'arrangeant. Il ne suffisait pas qu'il se soit égaré dans un univers de cauchemar, qu'il soit retombé nourrisson amélioré, qu'il se soit colleté avec son double, il fallait encore qu'il se trouve confronté à un nouveau péril et pas des plus communs.

Un oiseau de cristal… Qu'est-ce que c'était encore que cette diablerie ? Jamais au cours de son existence pourtant bien remplie en péripéties glandilleuses il n'avait été confronté à pareil phénomène. Parce que, bien évidemment, ce qu'il avait entraperçu n'avait rien d'un véritable oiseau. Cela ressemblait à un volatile, c'est-à-dire que cela évoquait un volatile par la façon silencieuse dont cela progressait mais en réalité, de par la forme, ça ressemblait plus à un cétacé. Une baleine. En gros. Un corps sans ailes, de toute façon. Une machine à n'en pas douter car il voyait mal un bloc de cette importance voler sans le secours de la technique. Déjà, le fait n'était pas banal, mais rapporté au contexte il devenait carrément extravagant. Comment un engin de cette sorte pouvait-il évoluer ici, c'est-à-dire au-dessus du Territoire Rouge, dans un repli du Temps ?

Le coureur de pistes en était là de ses pensées lorsque le fameux crépitement retenti à nouveau, lui glaçant les sangs.

CHAPITRE IV

— Alors, d'après toi ? interrogea Jag en déposant le jerrycan d'Ambrame qu'il venait de récupérer sur un des chevaux de bât tandis que Drago examinait à son tour l'épaule gauche de l'enfant.

— À première vue, on dirait que le projectile a juste tutoyé la tête de l'humérus, répondit ce dernier. L'ennui, c'est que je ne vois nulle part de trace de sortie de cette foutue balle, et ça, c'est plutôt ennuyeux car il n'est pas question d'essayer de refermer tout ça sans l'extraire…

— Quel est le risque ?

— Les risques, tu veux dire, car ils sont multiples. En fait tout dépend de la nature du projectile. Avec un morceau de plomb ou d'acier, on pourrait espérer l'enkystement mais c'est une solution de dernière extrémité car dans ce genre d'affaire, on n'est jamais sûr de rien ; des fois, l'organisme enrobe le corps étranger et le fixe définitivement, mais il arrive plus souvent qu'il le rejette.

— Et alors ?

— Alors le bout de ferraille se met à voyager un peu partout et il peut tout aussi bien te bloquer une articulation que te comprimer un faisceau de nerfs et te rendre la vie impossible ; on en a même vu s'introduire dans une artère et bloquer la circulation sanguine. Mais ce que je te raconte là, ce sont des cas extrêmes. Des types ont vécu criblé de fer sans que ça les dérange plus que ça. Seulement ils avaient de la surface, ils étaient pas hauts comme deux pommes à genoux, et leur croissance était terminée. Nous, on n'a pas le droit de tabler sur un hypothétique enkystement, d'autant moins qu'il y a

de fortes chances pour que nous n'ayons pas affaire à un projectile traditionnel…

Attentif, Jag secoua la tête tout en glissant deux doigts dans la poche de poitrine de sa chemise.

— Tu penses à ça, j'imagine, dit-il en faisant voir le jour à un objet oblong, long d'un travers de main.

— Je pense effectivement à une balle de verre, entérina Drago. Apparemment, tout le massacre a été perpétré avec des munitions de cette nature, il n'y a pas de raison que le gosse fasse exception à la règle.

— Ce serait bien étonnant, dit Jag. À l'écouter, il aurait été le premier touché. Il campait sur le point haut de la cuvette, en sentinelle. Selon lui, tout est arrivé d'un seul coup. L'instant d'avant, il avait fait un tour d'horizon complet et le paysage était désert. Puis il a senti comme un fer rouge lui pénétrer l'épaule gauche et il est tombé en criant, pour prévenir les autres. Mais il était déjà trop tard, la mort fauchait hommes et bêtes et cela dans le plus profond silence. Avant de s'évanouir, il a eu le temps d'entrapercevoir ce qui venait de les attaquer. Il s'agissait d'un oiseau énorme, scintillant, éblouissant… Un oiseau de cristal… Là, je ne fais que reprendre ses propres paroles.

Drago inspira profondément.

— C'est plutôt inattendue mais ça rejoint ce que nous avait confié Dent-d'Ours, non ? Il avait parlé d'un oiseau.

En parcourant le charnier, à la recherche d'un survivant, Josip avait fini par en trouver un. Agonisant, la poitrine défoncée, celui que le vieux Josip avait reconnu comme s'appelant Dent-d'Ours leur avait dit, par gestes, car il était dans l'impossibilité de s'exprimer normalement, son torse et son cou déchiquetés ne le lui permettant pas, ce moribond donc, répondant à leurs interrogations, leur avait effectivement confié que le massacre n'était nullement dû à ses cavaliers, à aucun homme qu'il soit mexicain ou Visage-Pâle, mais à un oiseau.

Comme ses explications ne rencontraient bien évidemment qu'une incrédulité générale, le malheureux avait tenté d'affiner ses propos mais ses efforts dans ce sens avaient précipité sa fin et il

était mort dans un ultime sursaut, recrachant une sanie pâteuse mêlée de sang, bouchon qui lui obstruait d'autant plus la trachée-artère qu'il enrobait un objet curieux, effilé, dans lequel le quatuor avait fini par reconnaître une étrange balle de verre, ce même projectile que Jag venait de ressortir précédemment.

— C'est vrai que tout se recoupe, fit Jag, même si cela semble pour le moins extravagant.

— Il faut dire que depuis que nous sommes entrés dans cet univers mouvant, rien n'est simple, soupira Drago. Finalement, j'en viens à me demander si ton ami n'a pas eu raison de renoncer à s'avancer plus avant…

— Qui n'avance pas recule, cita Jag d'une voix faussement assurée que démentait son regard soudain assombri.

— Il y a des fois où il vaut peut-être mieux marquer le pas.

— C'est toi qui dis ça ?

— Pourquoi pas ?

— Je croyais que tu allais toujours jusqu'au bout des choses.

— Pour accomplir une tâche quelle qu'elle soit, il faut demeurer en vie, non ?

— C'est une évidence. Tu ne vas tout de même pas m'annoncer que nous sommes morts !

Drago eut une moue qui releva ses sourcils luxuriants.

— Non, mais avoue qu'il est difficile d'affirmer que nous ne le serons pas demain ou dans les heures qui suivent !

Jag gonfla les joues.

— C'est le lot de chaque être humain.

— Peut-être bien mais il y a des endroits où l'on risque moins ; j'ai déjà parcouru pas mal de contrées glandilleuses mais aucune qui recèle autant de périls à la fois, et autant de dangers inédits, surtout !

— Tu peux toujours faire demi-tour ; avec un peu de chance tu retrouveras Cavendish.

— Qui a jamais parlé de ça ?

— J'avais cru comprendre que tu avais soupé de ce coin.

— Je ne le quitterai qu'en tout dernier ressort, du moins si c'est possible, si j'en ai encore le temps. Pour l'heure, tout va encore bien, les deux soleils sont toujours là…

Ce disant, Drago évoquait une autre particularité de l'Univers du Barillet. Lorsque l'un de ses mondes se trouvait en phase, deux astres occupaient alors son ciel. Deux soleils ou deux lunes, selon l'heure du jour. Les contempler, c'était en quelque sorte avoir l'assurance que le Barillet était « gelé », que l'on pouvait se déplacer sans craindre d'être supporté par ce singulier « manège ». Tant que les astres demeuraient séparés, bien visibles, tout était pour le mieux. Mais lorsqu'ils commençaient à se rapprocher, il fallait faire vite et s'arranger pour quitter l'endroit avant qu'ils se superposent complètement. Alors, il était trop tard et on était embarqué pour une rotation. L'ennui, c'est que le déclenchement du processus était totalement imprévisible et qu'il valait mieux avoir toujours un œil fixé sur le ciel en priant Dieu ou ses confrères pour que le temps reste serein et qu'un méchant tapis de nuages ne vienne remplacer le grand bleu.

Là, les cieux étaient cléments, donc il était simple de consulter ce curieux « baromètre ». Bien que son interlocuteur venait d'affirmer que tout allait pour le mieux, Jag ne put s'empêcher de vérifier avant de revenir à des préoccupations plus terre à terre.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta-t-il en désignant la blessure de l'enfant toujours évanoui. Il faut bien prendre une décision.

Drago se mordilla l'intérieur des joues.

— À mon avis, la balle a dû éclater au contact de l'os, émit-il. Elle doit être réduite à rien ou à quelques escarbilles…

— Et alors ?

— Alors je n'en sais rien. Ce qu'on peut faire, c'est poser un drain qui évacuera tout ce qui doit être rejeté.

Comme Jag le fixait, un peu perdu, il précisa :

— C'est quelque chose que l'on glisse dans les blessures pour éviter qu'elles pourrissent au lieu de guérir. C'est pour évacuer les humeurs, pour que les plaies s'assèchent. En général, on pose un tube de caoutchouc mais on peut également se servir d'une mèche confectionnée avec une compresse ou une étoffe du même genre.

Jag se racla la gorge.

— Nous n'avons pas affaire à un remède ordinaire, dit-il. L'Ambrame cicatrice instantanément.

— Je ne mets pas ta parole en doute, mais j'ai du mal à le croire, grogna Drago.

— C'est pourtant l'entière vérité, insista Jag. Cette potion a des vertus quasi miraculeuses. En un rien de temps, il ne restera plus aucune trace de cette blessure. Pas même la moindre cicatrice.

— Si tu le dis. Personnellement, j'attends de voir pour me prononcer.

— Si la balle est restée, elle va demeurer prisonnière, non ?

— C'est probable et comme je viens de te le dire, ça peut provoquer des dégâts. Une hémorragie interne, par exemple.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Sonder la blessure.

— Ça doit être douloureux…

— Ce n'est sûrement pas très jouissif mais c'est le seul moyen à ma connaissance. Et on ferait mieux d'en profiter pendant qu'il est évanoui.

— Il faut du matériel.

— J'ai ce qu'il faut dans ma valise.

Joignant le geste à la parole, Drago alla détacher d'une ces montures de bât un singulier bagage en carton bouilli, valise qui n'était manifestement plus de la première jeunesse et dont le rabat, bombé, était maintenu en place par plusieurs tours de ficelle terminée par une rosette aux boucles disproportionnées.

L'ouvrant à l'écart, loin des yeux indiscrets, il commença à en inventorier le contenu sous le regard intrigué de Jag, lequel se demandait par quel prodige l'autre disposait toujours de ce qu'il fallait au moment où il le fallait. Cette valise avait tout du sac à malices pour Jag et il ne pouvait s'empêcher d'assimiler Drago à une espèce de magicien, d'enchanteur de contes et légendes constamment en phase avec la situation quelle qu'elle soit. Outre les objets les plus hétéroclites, le bagage contenait des vêtements de rechange qui auraient dû ressembler à des chiffons et autres

serpillières et qui tombaient cependant sur leur propriétaire comme s'ils sortaient en ligne droite de chez la repasseuse.

Ayant trouvé ce qu'il cherchait, Drago s'en revint bientôt avec un objet long et brillant que Jag identifia aussitôt comme une antenne télescopique de radio portative.

— C'est raide mais c'est ce qu'il y a de mieux, expliqua-t-il. L'élément terminal est fin et sensible ; il coulissera à la plus petite résistance…

Ce disant, il rejoignit l'enfant allongé sur le trottoir, entouré d'une couverture, se pencha sur lui, s'agenouilla.

— La balle est peut-être ressortie, grogna Jag.

— C'est une balle en verre, rappela Drago. On ne peut pas prendre le risque. Même si elle s'enkystait, il suffirait d'un choc pour la briser et elle pourrait alors entailler une veine ou une artère. On ne peut pas le laisser vivre avec une pareille menace. Je comprends que ça te chagrine mais c'est un mal pour un bien. Tu n'as qu'à te tenir à l'écart, je vais m'en charger… Bon, eh bien, je vais y aller…

— Doucement, surtout !

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas un boucher.

— Bien sûr que non, mais toi aussi tu pourrais bien provoquer quelques lésions.

— Si tu veux prendre ma place…

— Non, non, je dis juste ça parce que je ne voudrais pas que ça se passe mal.

— Je t'ai déjà dit que je n'étais pas un boucher.

— Je sais bien mais…

— Mais quoi ?

— Rien… Fais attention, c'est tout.

— Je vais faire comme si c'était pour moi, je ne peux pas mieux dire.

— Tu es plus résistant.

— Oh ! ça y est ? C'est fini tes recommandations ? C'est ton fils, ou quoi ?

— C'est un enfant, c'est tout.

— Je m’étais rendu compte, merci !

— J’aimerais qu’il s’en sorte, simplement.

— C’est fou ce que tu me fais confiance.

— J’ai juste peur que tu aies la main un peu lourde.

— Si tu te sens des doigts de fée…

— Non, non ; vas-y !

— À une condition : je ne veux plus entendre un mot.

— D’accord. Mais, toi, tu peux me tenir au courant, commenter…

— Bon, j’y vais cette fois… Ça y est, c’est rentré !

— Doucement, hein ?

— Je croyais que tu devais te taire ?

— C’est juste pour t’accompagner. Ça va ? Tu sens quelque chose ?

— C’est moi qui fais les commentaires.

— C’est seulement pour t’éviter de te disperser. Ça va toujours ? Et s’il y a une complication ? Je croyais que tu devais commenter ; qu’est-ce qui se passe ?

— Il y a que tu me brailles dans les oreilles et que ça me rend nerveux. Pourquoi tu n’approches pas ?

— Question de sensibilité. Je n’aime pas voir charcuter mon prochain.

— Il faut bien que quelqu’un fasse le sale travail. C’est vrai que c’est plus facile de donner des conseils… Il faut aussi bien savoir tremper ses mains dans le sang que dans la merde, accoucher un nouveau-né ou faire une toilette mortuaire. Il faut des toubibs et des bourreaux… Et ne crois pas que je prêche pour ma chapelle…

Ce disant, Drago faisait allusion à sa profession. Il appartenait à la caste des Exécuteurs et son métier consistait à donner la mort.

— Ça ne m’est même pas venu à l’esprit, dit Jag. Où tu en es ?

— Je progresse doucement… C’est plus profond que je le croyais… Bon sang !

— Quoi ? Qu’est-ce qui se passe ? Parle ! s’exclama Jag d’une voix enrouée par l’inquiétude. Alors ? insista-t-il comme l’autre conservait le silence. Qu’est-ce que tu as découvert ?

— Que j’avais du mal à m’exprimer avec un couteau maintenu en travers de la gorge, chevrota Drago. Ça coince ma pomme d’Adam et ça rend mes gestes imprécis. Si tu pouvais demander à ton jeune ami de ranger son canif, ça m’arrangerait…

Éberlué, Jag déposa le jerrycan d’Ambrame avant de se porter à hauteur de l’Exécuteur.

— Tamanoir-Rampant ! s’exclama-t-il alors en apercevant l’enfant de nouveau conscient. Je te croyais évanoui !

— Tu me croyais plutôt mort, oui, pour me laisser aux mains de ce charognard !

— Ce n’est pas ce que tu penses…

— Non, c’est encore pire ! Qu’est-ce qu’il est en train de me faire, ce croque-mort ? Dis-lui d’arrêter tout de suite ou bien je lui mets les amygdales à l’air libre !

— Drago n’est pas un croque-mort.

— Eh ! je sais reconnaître un vendeur de cercueils lorsque j’en vois un !

Jag demeura un moment sans voix, pris de court, ne sachant quel argument mettre en avant. Car la réaction de l’enfant collait parfaitement à la situation. Cela tenait à l’apparence de Drago. À la façon dont il était vêtu. Il ressemblait effectivement trait pour trait à l’idée qu’on peut se faire d’un entrepreneur de pompes funèbres.

Entièrement paré de noir, il était plutôt bien habillé si l’on songe qu’il portait un costume trois pièces traditionnel, gilet, pantalon et redingote, le tout incroyablement net et rehaussé par une chemise toujours parfaitement blanche à col cassé orné d’un tie également noir, en velours. Raffinement suprême, il portait aussi un chapeau haut-de-forme dont le dessus commençait à bâiller, coiffure qui servait occasionnellement de nid à Monsieur Seamus, un corbeau albinos aux yeux rouges, volatile que Drago avait recueilli alors qu’il était gros comme un œuf de caille et qu’il courait partout pour échapper aux rats, aux belettes, aux chiens de prairie qui en auraient bien fait leur ordinaire.

Pour le reste, l’Exécuteur était un homme de taille moyenne, avec un corps rond surmonté d’une tête aux joues bien pleines, doté d’un visage avenant et d’un regard gris, plutôt neutre mais franc,

surmonté pour ce qui était des sourcils de deux véritables buissons de crins poivre et sel, taillis qui auraient été le fleuron d'un méchant parcours de steeple-chase, bosquets du même ton que la couronne de cheveux qui dépassait de son tube.

À la lueur de ce portrait, on pouvait aisément comprendre l'attitude de l'enfant.

— En général, les charognards de son espèce se contentent de prendre les mesures des cadavres, siffla ce dernier. Qu'est-ce qui lui prend de m'enfoncer une tige de fer dans le corps ?

— Tu as parlé de croque-mort, tout à l'heure, dit Drago. Tu sais seulement d'où ça vient, cette dénomination ?

— Non, souffla l'enfant, décontenancé.

— C'est une pratique ancienne, expliqua l'Exécuteur. Pour éviter d'enterrer des gens encore vivants, on leur mordait le gros orteil. Tu n'aurais tout de même pas voulu que je croque le gros orteil d'un guerrier de ta trempe, non ?

Toujours désorienté, Tamanoir-Rampant hésita avant de répondre.

— Certainement pas ! finit-il par décréter.

— Tu vois bien ! Alors j'ai fait comme on pratique pour les braves, ceux qui ne meurent pas dans leur lit : je me suis attaqué aux blessures reçues au combat. Et la douleur t'a ramené à la vie !

— Quelle douleur ? J'ai même pas mal ! Et puis j'étais pas mort !

— Bien sûr que non, c'est moi qui m'exprime mal. Tu n'avais pas encore rejoint les Personnes-d'En-Haut, tu n'avais pas encore foulé le monde des Sans-Feux.

Le regard de l'enfant se rétrécit tandis qu'il laissait sa main armée d'un couteau retomber.

— Tu parles comme un Crow, comment ça se fait ? Tu as pourtant bien l'air d'un Visage-Pâle !

De son côté, Jag regardait l'Exécuteur comme s'il le voyait pour la première fois ; l'autre ne cessait de le surprendre par sa manière d'appréhender l'existence aussi bien que par ses interventions, ses reparties. Il avait réponse à tout et son savoir touchait toutes les disciplines ; on ne pouvait aborder un sujet sans qu'il soit capable,

comme c'était le cas présentement, sans vouloir briller ou faire étalage de sa culture, de participer activement à la conversation. Et avec toujours beaucoup de cohérence et d'à-propos.

Lorsqu'on disait qu'il ne fallait jamais juger les gens sur leur aspect, sur la façade qu'ils offraient au regard, on ne pouvait trouver meilleur exemple que Drago. Car bien qu'il fût correctement mis, toujours tiré à quatre épingles, il faisait plus penser à un aimable commerçant, un colporteur ou un représentant qu'à un puits de science.

Et s'il faisait souvent penser à un croque-mort, son apparente bonhomie en tout cas le mettait à des années-lumière de ce qu'il était réellement, c'est-à-dire un Exécuteur.

Pour le commun des mortels, un exécuteur est avant tout un bourreau, qu'il serve à décapiter, à pendre ou à guillotiner. À tuer, en fait. À rendre définitive une sentence décidée par une cour de justice.

Là, la fonction était différente. Dans le monde déglingué de l'Après-Civilisation, il n'existait pratiquement plus d'ordre établi et donc aucune structure officielle. C'était le règne du chacun pour soi. La jungle. Un univers où l'on ne pouvait plus se fier à quiconque, où on en venait même à se méfier de son ombre. C'était alors qu'était née la Caste des Exécuteurs.

Il se colportait des tas de rumeurs, des flopées de contes et légendes sur ces personnages dont le « métier » consistait à supprimer leur prochain. S'il demeurait difficile de s'y retrouver, de démêler l'authentique du romanesque, il était notoire toutefois que les membres de cette confrérie agissaient sans passion, sans pulsion morbide même s'ils étaient animés par une détermination farouche, une volonté immuable.

Les Exécuteurs ne pouvaient en aucun cas être assimilés à des malfaiteurs ordinaires, des hommes de sac ou de corde ou des voleurs de poules recyclés dans l'assassinat. Ils n'avaient rien de commun avec ces malfrats qui auraient massacré père et mère pour satisfaire leurs penchants vénaux, fripouilles qui n'hésitaient pas à se vendre au plus offrant et qu'une simple surenchère retournait.

Les Exécuteurs, eux, ne dérogeaient jamais. Ils n'avaient qu'une parole. Être l'objet d'un contrat, c'était déjà avoir un suaire sur le dos. On ne pouvait leur échapper. Une fois engagés, ils parcouraient inlassablement les contrées et territoires à la recherche de leur cible et n'avaient de cesse avant d'en avoir terminé. Rien ne pouvait stopper un Exécuteur, et surtout pas la perspective d'un gain supérieur à celui reçu lors de l'ouverture d'un contrat.

Jag s'interrogea soudain sur le jugement qu'il portait sur son compagnon. Plusieurs fois au cours de ces dernières heures, la question lui avait effleuré l'esprit sans qu'il cherche à l'approfondir. Qu'en était-il réellement ? Peut-être l'instant était-il mal choisi mais il fallait bien à un moment ou à un autre prendre position, du moins se déterminer, ne pas toujours remettre à plus tard, se dérober en définitive.

Que Drago ait pour profession de supprimer son prochain, c'était difficilement contestable. Seulement, cela en faisait-il pour autant un tueur au sens strict du terme ? Toute la question était là.

Jusqu'alors, Jag n'avait jamais vraiment pioché le problème. Il savait qu'il existait une Caste des Exécuteurs mais cela ne lui avait jamais provoqué d'angoisses métaphysiques. Ce n'était toujours pas le cas d'ailleurs mais le contexte l'amenait simplement à se déterminer.

Drago, son compagnon de galère, était-il un tueur ? Et dans cette optique, pouvait-il continuer à cheminer à son côté ? Lui qui avait toujours eu de la rigueur morale, trop aux dires de Cavendish, pouvait-il s'accommoder d'un tel équipier ? Fermait-il les yeux par commodité, parce que l'autre était un partenaire plutôt performant ou bien acceptait-il sa présence parce qu'il acceptait l'homme et sa qualité ? Il était certainement un peu tard pour s'interroger mais il faut bien se gratter lorsque soudain la peau se met à vous démanger.

En fait, ce qui gênait le plus Jag, c'était qu'à plusieurs reprises Cavendish comme Josip avaient traité Drago de tueur, c'était évidemment le premier trait venimeux qui venait à l'esprit, et que lui s'était chaque fois muré dans un silence prudent quand il n'avait pas tout simplement débité des phrases toutes faites du genre : « Les

Exécuteurs appartiennent à une Caste et ils obéissent à des règles, une espèce de Code d'Honneur… »

Mettre en avant la déontologie dans ce genre de discussion, c'était pitoyable. D'ailleurs la piètre argumentation ne résistait jamais à un débat un peu poussé. Effectivement, que l'on soit un assassin haut de gamme ou la dernière des fripouilles ne changeait finalement rien au spectre de l'affaire : on demeurait un tueur de toute manière et la différence importait peu, surtout pour ce qui concernait les victimes. Évidemment, il existait quelques nuances. Un Exécuteur s'arrangeait toujours pour que sa cible soit prévenue mais est-ce que cela modifiait grandement le problème ? Pas vraiment. D'ailleurs, le fait d'apprendre qu'elle était en quelque sorte condamnée à mort ne pouvait en aucun cas consoler la future victime. Il ne lui restait qu'à essayer de mettre le plus de kilomètres possibles entre elle et son bourreau si elle n'avait pas une âme de battante, ou bien tenter de faire face car les Exécuteurs ne tiraient jamais dans le dos. Du moins à ce qui se disait, mais était-ce l'entière vérité ?

Pour se faire une opinion, il aurait fallu interroger Drago mais Jag n'en avait jusque-là pas vraiment ressenti la nécessité. Le pouvait-il maintenant ? Le moment était plutôt mal choisi et puis en éprouvait-il réellement l'envie ? Avait-il le droit de s'ériger en juge ? Dans le monde de l'Après-Civilisation, vivre, et durer surtout, n'était pas chose facile. Chacun devait trouver sa voie, sa place dans cet univers en déliquescence. C'était une question de sensibilité, d'opportunité. Qu'aurait-il fait lui-même s'il n'avait été recueilli et éduqué par Patch, un vieux coureur de pistes, vieux par rapport à lui qui n'était à l'époque qu'un enfançon, un gosse sans famille vivant avec une bande de coupe-jarrets sans foi ni loi qui lui donnaient chichement de quoi manger en échange de travaux divers qui l'occupaient de l'aube au crépuscule ? Que serait-il devenu à leur contact ? Un des leurs, certainement. Un homme de sac et de corde, une canaille consommée. Un tueur, l'exemple aidant. Et un tueur de la pire espèce, de ceux qui serrent la main tandis qu'ils assassinent de l'autre.

Heureusement, le destin était survenu sous la forme de Patch. Le vieux était tombé sur la bande pendant que ses compagnons d'alors

tourmentaient une malheureuse femelle que les gueux avaient entraînée dans une méchante partie de bilboquet. Pendue par le cou, ils la balançaient au-dessus d'eux puis, véritable boule humaine, ils la descendaient dans le but de la pénétrer de leur cheville pointée vers le ciel, leurs hauts-de-chausses posés sur leurs bottes.

Patch n'était pas contre une partie de rape-chatte mais il avait des principes. D'abord il fallait que la partenaire soit consentante, et ensuite il préférait les ébats feutrés. Les amours de groupe ne l'avaient jamais tenté.

Cependant, habitué à se mêler de ses affaires, le vieux ne serait pas intervenu si les queutards, excités, avinés, forts de leur nombre – ils étaient six –, n'avaient soudain considéré son cheval, ses fontes et tout son fourniment avec convoitise.

L'affrontement avait été inévitable et, bousculant la logique, il avait tourné à l'avantage du nouveau venu, ce dernier s'en tirant sans autres dommages qu'une brûlure en travers de la joue droite.

C'était ensuite que l'affaire s'était corsée et que, pensant avoir terminé d'en découdre, il avait pris une flèche dans le dos, au-dessus de la clavicule gauche. Pestant contre sa trop grande confiance, il s'était alors préparé à exterminer ce dernier vaurien manieur d'arbalète. L'ayant logé, il avait eu la surprise de découvrir un momichet tout juste sevré, un gosse sale comme une écurie, un gamin qu'il avait fini par emmener avec lui après l'avoir pompeusement baptisé Jag car il était selon lui hargneux, farouche, souple et tout aussi véloce qu'un jaguar.

Dès lors, le vieux avait pris l'enfant en main, l'avait débourré comme on le fait d'un jeune cheval, en espérant en tirer un crack. Le temps passant, il lui avait tout appris de ce qu'il savait, lui donnant des conseils avisés, l'entraînant à toutes les formes de combat, arme blanche, tir, ou plus simplement la lutte à main nue, bref tout ce qui se révélait indispensable pour survivre dans cette nouvelle Dimension Sauvage.

À ces souvenirs, la peau de Jag s'émerisa. Sans le secours, l'assistance et l'amour du vieux, jamais il ne serait devenu celui qu'il était présentement. C'était sûr. Son futur était tout tracé. Il aurait

obligatoirement viré gibier de potence. Un tueur de la pire espèce. À moins qu'il n'ait déjà disparu à la faveur d'une fusillade ou d'une indélicatesse de l'un de ses complices.

Jag se secoua. Il était vivant. Grâce à Patch. Alors ce n'était pas le moment de s'amollir. D'autant moins que l'Univers du Barillet s'annonçait encore plus périlleux que ce qu'il avait connu jusqu'alors.

La voix de Drago le tira de ses pensées.

— La couleur des hommes n'a pas d'importance, disait-il. Ce qui compte, c'est ce qu'on ne voit pas : ce qu'ils ont dans la tête et dans le cœur. Évidemment que je ne suis rien qu'un Visage-Pâle mais ça ne m'empêche pas de m'intéresser aux autres, de les observer… Et pas pour les combattre mais pour mieux les comprendre.

Interloqué pour le coup, Tamanoir-Rampant jeta un regard nouveau sur son interlocuteur ; ses yeux plissés témoignaient cependant toujours d'une certaine défiance.

— N'empêche que vous ressemblez fichtrement à un vendeur de cercueils, insista-t-il.

— Parce que toi, tu t'habillerais comment à ma place ?

L'enfant gonfla les joues.

— J'en sais rien, avoua-t-il. En tout cas sûrement pas comme vous !

— Tu as déjà vu un bison, forcément ?

— Forcément !

— Et ça t'inspire quoi ?

— De quoi vous parlez, là ? Où vous voulez en venir, exactement ? Vous essayez de m'endormir, hein, c'est ça ? Et pendant ce temps-là, vous continuez à me charcuter !

— Je ne te charcute pas comme tu dis si bien, je te soigne au contraire.

— En m'enfilant une tige de ferraille dans l'épaule ?

— Ce n'est pas n'importe quel morceau de fer, c'est une sonde, intervint Jag.

L'enfant lui jeta un regard au vitriol.

— Si tu te ranges de son côté ! siffla-t-il. C’est quoi, une sonde ? ajouta-t-il après un reniflement.

— C’est un instrument qui sert à mesurer la profondeur d’une plaie et à s’assurer qu’elle ne renferme plus aucun corps étranger, répondit Drago.

— Avant de te soigner on veut savoir si la balle qui t’a atteint est toujours là, précisa Jag.

— Les Hommes-Médecine de nos tribus possèdent des poudres sacrées qui expulsent le mal des blessures, ils sauront me soigner !

— Ils sauraient sûrement s’ils étaient là, dit l’Exécuteur, mais ce n’est pas le cas.

— Je ne mettrai pas longtemps à les rejoindre avec un bon cheval !

— On peut te donner un cheval, et un bon, mais j’ai peur que ça ne suffise pas, estima Jag. Tu n’es pas en état de chevaucher des heures durant sous le soleil. Tu as perdu trop de sang.

— À vous écouter, je ne suis pas prêt de bouger d’ici !

— Il faut d’abord que l’on te soigne, que ta blessure se referme, dit Jag.

— Qu’est-ce que je disais ! Vous voulez me retenir prisonnier, hein, c’est ça ? Qu’est-ce que vous cherchez, exactement ? D’abord qu’est-ce que c’était que cette histoire de bison ?

— Une espèce de parabole, répondit Drago.

Comme l’enfant le fixait, décontenancé, il précisa :

— Une comparaison, si tu préfères.

— Je préfère rien du tout ! Et je ne comprends rien, non plus : vous vous comparez à un bison ?

— Bien sûr que non.

— Alors ? Eh ! Doucement !

— Je te fais mal ?

— Heu… pas vraiment mais c’est sensible.

— Je ne sens rien.

— Très drôle !

— Non, je veux dire que ta blessure ne renferme rien, aucun corps étranger.

— Sauf cette ferraille que vous persistez à m'agiter dans le corps !

— C'est presque fini.

— Alors, cette histoire de bison, c'était juste pour m'occuper l'esprit ?

— Non, c'était vraiment une image. Quand tu regardes un bison, tu penses à quoi ?

— À la chasse ! À la masse de viande que ça représente, à la fourrure, à la peau pour les tentes…

— D'accord mais autrement.

— Autrement quoi ?

— Ton impression ! intervint Jag. Ce que tu ressens profondément. Tu n'as jamais voulu être un bison ?

— Si, reconnut Tamanoir-Rampant. J'ai quelquefois été tenté par la force, la puissance qui se dégageait d'un troupeau. C'est vrai que j'aurais aimé faire partie d'une horde…

— Tu vois bien ! triompha Drago.

— Quoi ?

— Tu as été sensible à l'apparence du bison.

— Et alors ?

— Alors, si moi je veux impressionner les autres, je suis obligé de m'habiller d'une manière quelque peu spéciale.

— Et pour ça vous vous déguisez en vendeur de cercueils ?

— Je m'habille simplement différemment des autres ; il n'en faut souvent pas plus pour dérouter.

L'enfant eut un gloussement.

— En tout cas, j'aimerais pas vous ressembler ! Il y a d'autres accoutrements pour en imposer, non ?

— C'est une question de sensibilité, dit l'Exécuteur.

— Vous devez être du genre qui rit quand il se brûle, non, pour vous attifer de la sorte ?

— C'est surtout que je n'aimerais pas être pris au dépourvu…

— Comment ça ?

— Par les temps qui courent, à l'intérieur comme à l'extérieur du Barillet, la mort peut vous foudroyer à chaque seconde…

— Et alors ?

— Alors je serai prêt à me présenter devant le Seigneur tel quel ; on n'aura pas à me préparer, à m'affubler de nippes de secours trop petites ou trop vastes pour moi.

— Et le sang ? Il y a de fortes chances pour que vous soyez plein de sang !

Drago eut un haussement d'épaules.

— Le sang fait partie du cycle de la vie ; on naît dans un bain de sang, il est normal qu'on finisse de la même façon.

— Vous êtes bizarre, finalement, lâcha l'enfant après un moment de réflexion.

— On l'est tous un peu… Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Eh ! arrête tout de suite ou je vous ouvre la gorge d'une oreille à l'autre ! siffla Tamanoir-Rampant en levant haut son couteau. Regardez ce que vous avez fait : vous m'avez transpercé le corps, je pisse le sang !

Comme Jag s'approchait, blafard, les traits crispés, Drago expliqua :

— Calmez-vous, tous les deux ; ce n'est rien ! C'était déjà ouvert mais camouflé par une croûte de sang séché.

— Tu es sûr ? s'inquiéta Jag.

— Certain ! C'est d'ailleurs par là que la balle est ressortie.

— C'est pas une raison pour agrandir le trou, se récria l'enfant. Eh ! vous arrêtez ou je vous égorge comme un poulet !

— C'est toi qui t'agites comme un ver au bout d'un hameçon, fit remarquer l'Exécuteur.

— Je voudrais bien vous y voir ! Qu'est-ce que vous faites à présent ?

— Il faut bien que je récupère ma sonde… Si tu pouvais éloigner ta lame, je me sentirais moins nerveux… Très bien, je te remercie… Maintenant, serre les dents car je vais encore te faire mal…

— Je suis de taille à tout encaisser ; ce que je ne supporte pas c’est qu’on me traite comme une bouse de bison ; c’est tout de même de moi qu’il s’agit, non ? Vous pouvez y aller, je suis prêt !

— Ça y est ! Eh bien, tu n’est pas obligé de me croire, mais j’ai rarement vu quelqu’un d’aussi courageux, d’aussi dur à la douleur que toi !

— Je suis un Cheyenne, déclara l’enfant avec grandiloquence. Les Cheyennes sont durs comme le roc !

— Pas les autres ? demanda Drago en essuyant soigneusement l’antenne télescopique. Les Crows, les Arapahos, les Kiowas, les Navajos, les Sioux et les Apaches seraient-ils des vieilles femmes geignardes ?

— Aucune femme du Peuple-Rouge n’est geignarde ! Nos squaws valent le plus vaillant des Visages-Pâles ! Quant aux autres guerriers rouges, on ne saurait remettre leur bravoure en question mais les Cheyennes sont certainement les plus audacieux !

— Tu sais sûrement de quoi tu parles, émit l’Exécuteur ; et si on prend en compte le fait que tu n’es encore qu’un enfant, tu as…

— Les Cheyennes naissent déjà guerriers ! Et de toute façon on n’a pas le temps d’être un enfant par ici, ajouta Tamanoir-Rampant. Dans aucune tribu ! Bon, je me sens bien, à présent ; aussi si votre proposition de me donner un bon cheval tient toujours…

— Il faut d’abord soigner ta blessure, dit Jag. On verra après.

— Après quoi ?

— Quand tu seras complètement guéri.

— Vous ne pensez tout de même pas me retenir prisonnier ?

— Qui a parlé de ça ? demanda Jag.

— Toi ! Vouloir me garder jusqu’à ce que ma blessure soit refermée, comment tu appelles ça ?

— Il n’a jamais été question d’une chose pareille, c’est juste l’affaire de quelques minutes.

Le doute s’inscrivit sur les traits juvéniles de l’enfant. Les yeux plissés, il considéra longuement son interlocuteur avant de se tourner vers Drago toujours agenouillé près de lui.

— Aucune médecine n'est capable d'agir aussi rapidement, émit-il. Qu'est-ce que vous voulez me faire croire, tous les deux ?

L'Exécuteur eut une grimace.

— Doucement, murmura-t-il, ne me mets pas dans le coup s'il te plaît. Les élixirs et autres philtres magiques, je n'ai jamais été client ! Mais je ne demande qu'à voir et à être convaincu !

Troublé, Tamanoir-Rampant demeura un moment les yeux dans le vague avant de s'intéresser à nouveau à Jag, lequel s'affairait à ouvrir le jerrycan qu'il venait de récupérer.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? s'inquiéta l'enfant en le voyant précautionneusement transvaser une infime partie du contenu de la curieuse outre moulée dans une flasque chapeautée d'un bouchon compte-gouttes.

— Te soigner, quoi d'autre ? répondit Jag en s'approchant.

Tamanoir-Rampant secoua la tête, faisant voler ses cheveux mi-longs.

— Il n'est pas question que j'avale n'importe quoi ! prévint-il.

— L'Ambrame ne se boit pas ; du moins pas pour ce qui nous concerne, le rassura Jag. Il paraît que c'est également un élixir de jeunesse mais ça reste à démontrer…

— Tout reste à démontrer, fit l'enfant en se redressant et en jetant un regard entendu à Drago.

Jag eut un haussement d'épaules.

— Je t'ai aidé à échapper aux Loups d'Osborne, rappela-t-il, pourquoi irais-je à présent m'en prendre à toi ?

Comme il lisait un doute dans les yeux de l'enfant, il ordonna :

— Passe-moi ton couteau !

Toujours sceptique, Tamanoir-Rampant finit cependant par obéir subjugué par le ton péremptoire de son interlocuteur et le rappel d'un passé proche.

Le poignard en main, Jag posa la pointe de la lame sur son avant-bras gauche, juste après le coude, l'enfonça jusqu'à faire naître une perle de sang, puis, d'un geste rapide, remonta jusqu'au poignet, sans soulager la pression, générant un sillon d'abord blafard qui ne tarda pas à rosir avant de virer carrément écarlate.

— Qu’est-ce qui te prend ? marmonna l’Exécuteur, le regard exorbité. Tu deviens fou ou quoi ?

Près de lui, bouche béante, les yeux pareillement agrandis par l’inattendu spectacle, l’enfant exprimait la même stupéfaction.

— Un bon exemple vaut toujours mieux que le plus élaboré des discours, commenta Jag.

Ce disant, il balada le compte-gouttes au-dessus de l’entaille qu’il venait de pratiquer, lâchant au hasard de ses allées et venues des coulées d’Ambrame qui touchaient la blessure en provoquant un étrange bouillonnement blanchâtre, effervescence qui s’estompa lentement pour laisser la peau aussi lisse, aussi nette qu’elle l’était quelques minutes auparavant.

Abasourdis par le phénomène, Drago et l’enfant mirent un moment à manifester leur trouble.

— Ça alors ! siffla l’Exécuteur. Je l’ai vu mais j’ai du mal à en croire mes yeux ! Fais voir !

S’emparant de l’avant-bras de Jag, il l’inspecta sur toutes les coutures, allant même jusqu’à le retourner, imité en cela par Tamanoir-Rampant, lequel n’en finissait pas de passer et repasser l’extrémité de ses doigts sur le derme intact en proférant des onomatopées incompréhensibles, jurons de sa langue tribale.

— Rien ! Il n’y a rien ! Pas la plus petite cicatrice ! s’exclama-t-il quand il eut digéré le fait.

— Ça, c’est fort ! dit Drago qui n’en revenait visiblement pas. Si je ne te connaissais pas, je croirais à un tour de passe-passe comme en sont coutumiers les sempiternels vendeurs de potions magiques !

Mêmement estomaqué, l’enfant récupéra son couteau et passa le bout de l’index sur la pointe de la lame avant de considérer gravement le sang qui le maculait.

— Même la poudre des pierres-médecine de nos chamans ne donne pas de tels résultats, s’extasia-t-il en jetant sur Jag un regard nouveau. Tu détiens de grands pouvoirs !

— Pas moi, l’Ambrame.

— La flèche n’est rien sans l’œil qui la guide au but. Tu es l’égal de nos plus grands hommes-médecine.

Peu désireux d'engager une polémique sur l'action des remèdes, Jag laissa courir. D'autant que dans le contexte, passer pour une espèce de sorcier ne pouvait le desservir. Ne serait-ce que pour s'imposer à son jeune interlocuteur.

— Alors, tu es prêt ? demanda-t-il. Je n'ai pas l'intention de te soigner si tu n'es pas d'accord ; à toi de décider !

Pour toute réponse, l'enfant serra les lèvres en avançant son épaule endommagée.

À l'aide du compte-gouttes, Jag s'affaira alors à « gommer » le bas de la blessure, là où le projectile de verre était ressorti. Puis, lorsque ce fut fait, qu'il ne demeura plus aucune trace du passage de la balle, que la peau fut lisse et parfaitement reconstituée, il s'attaqua au gros de l'affaire, c'est-à-dire à l'espèce de cratère creusé au sommet de l'épaule, cuvette écarlate dont les bords commençaient à prendre une vilaine teinte violacée.

Procédant par étapes, il lâcha d'abord une giclée d'Ambrame au-dessus de la plaie, opération qui fit sursauter l'enfant.

— Ça te fait mal ? s'inquiéta Jag, surpris.

— Non… c'est la surprise… Ça fait un drôle d'effet… C'est froid ; on dirait de l'eau d'un torrent… Et voilà que ça chauffe, à présent !

— C'est dans l'ordre des choses, dit Jag. C'est toujours comme ça que ça se passe.

— Ça me démange, maintenant ! s'exclama l'enfant. C'est normal ?

— Tout à fait ; c'est la phase de cicatrisation, répondit Jag en arrosant la plaie d'une nouvelle giclée d'Ambrame.

Bien qu'il eût déjà été confronté au phénomène, Tamanoir-Rampant ne put cette fois encore réprimer un sursaut mais aucun son, aucun gémissement ne franchit ses lèvres serrées. Il demeura alors raide, tendu tétanisé, le regard fixe, rivé sur des horizons qui n'appartenaient qu'à lui.

Puis il se mit tout à coup à trembler, à frissonner, à claquer des dents en rentrant la tête dans les épaules comme si la température ambiante avait subitement baissé loin en dessous de zéro.

Surpris, Jag, qui s'apprêtait à noyer la blessure sous une troisième coulée d'élixir, suspendit son action.

— Qu'est-ce qui se passe ? souffla Drago, impressionné. C'est habituel, cette réaction ?

— Ça secoue un peu, commenta Jag, mais je n'ai jamais rien ressenti de pareil.

— Tu es d'une autre constitution, nota l'Exécuteur. Ça doit jouer. Lui n'est qu'un enfant, il n'a pas ta résistance.

— Sa blessure était profonde, plaida Jag, mais c'est vrai que nous n'avons pas la même corpulence. J'espère que je n'ai pas été trop fort…

Devant eux, Tamanoir-Rampant s'arrêta soudain de frissonner sans pour autant perdre son regard halluciné. Puis des perles de sueur envahirent son front avant de rouler partout sur son visage, de rigoler le long de ses tempes, de ses joues, des ailes de son nez, de s'écouler jusque sur son torse.

Les yeux brûlés par le sel, il battit des paupières, à plusieurs reprises, s'ébroua comme s'il se réveillait, sortait d'un profond sommeil.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il en considérant son entourage avec hébétude. J'ai dormi ? Je me suis évanoui ?

— Rien de tout ça ; tu as juste perdu le fil une poignée de secondes, le renseigna Jag. Ça va, tu te sens bien ?

— Un peu engourdi, c'est tout. Je me sens tout léger…

— C'est dans l'ordre des choses, assura de nouveau Jag. Et ton épaule ?

L'enfant mit un moment à réaliser ; il avait visiblement perdu le sens des réalités.

— Ma blessure ! Elle a disparu ! s'écria-t-il, incrédule en se tordant le cou pour loucher sur son épaule.

Mais il n'était pas le plus stupéfait. Drago n'en revenait pas lui non plus. Tout affairé à surveiller Tamanoir-Rampant, il avait complètement perdu de vue la plaie de l'enfant et se retrouvait pour le présent aussi ébahi que lui. En effet, il ne restait plus aucune trace, aucun stigmate de l'espèce de cratère violacé.

— Ça alors ! s’étrangla l’Exécuteur. C’est proprement incroyable ! Je n’ai jamais vu une chose pareille !

De son côté, le principal intéressé ne finissait pas de s’émerveiller du prodige. Les yeux exorbités, il fixait son épaule avec un ahurissement mêlé de crainte. Abasourdi, il avança la main dans le but de se rassurer tout à fait, de mettre en accord vision et toucher, de peur d’être victime d’une hallucination.

Une sourde angoisse fit avorter son geste et il chercha alors une confirmation chez des deux compagnons, quêtant dans leur regard un renfort qui balaierait ses doutes.

Sidéré, Drago ne pouvait en aucun cas constituer un appui. Jag, en revanche, affichait un calme lénifiant.

— Rassure-toi, tu ne rêves pas, dit-il. Tu peux toucher, tu es définitivement guéri.

Avalant péniblement sa salive, Tamanoir-Rampant hésita encore un moment avant de reprendre son mouvement.

— Vas-y, l’encouragea Jag. Tu ne risques rien !

Pas réellement convaincu, l’enfant atermoya durant quelques secondes avant de se décider et de poser ses doigts sur ce qui était encore quelques instants auparavant une plaie pas très engageante.

D’abord circonspect, il éprouva la consistance de ce derme neuf avec une certaine retenue, comme s’il allait se brûler ; puis, insensiblement, il s’enhardit et commença à se palper avec moins de précaution avant de faire jouer son bras timidement puis sans plus de crainte, allant même jusqu’à le faire tourner comme une hélice, son visage se transformant au fur et à mesure, ses traits juvéniles se décrispant pour laisser place à un franc sourire découvrant des dents d’une blancheur de neige.

— C’est formidable, s’exclama-t-il, c’est comme si je n’avais jamais rien eu, comme si je n’avais pas été blessé ! Tu es un grand homme-médecine ! ajouta-t-il en s’adressant à Jag.

— Je n’y suis pour rien, c’est l’Ambrame.

L’enfant fronça les sourcils en fixant le jerrycan.

— Am-brame, répéta-t-il alors. Am-brame… D’où ça vient, ce produit ?

— De l’extérieur du Barillet.

Une ombre traversa les yeux de Tamanoir-Rampant.

— Et on en trouve beaucoup de ce liquide ?

— Non, hélas.

— C’est fait avec quoi ? On peut en fabriquer ?

Jag secoua doucement la tête.

— Je crains bien que non.

Sentant peser sur lui le regard perplexe de Drago, il ajouta :

— C’est un produit naturel dont on ignore les différents composants.

— Et ça venait d’où ? insista l’enfant. D’une source ?

— En quelque sorte, mentit Jag peu désireux de se lancer dans des explications interminables et finalement peu crédibles.

— Alors on peut encore s’en procurer ?

— Non car le territoire où se trouvait cette source a été ravagé par un tremblement de terre.

S’installa alors une plage de silence, chacun s’ensevelissant dans ses méditations. Celles de Tamanoir-Rampant n’étaient pas difficiles à deviner. Les yeux fixés sur le jerrycan d’Ambrame, il considérait l’élixir comme un véritable trésor.

Jag tenta de mettre un frein à son imagination.

— Cette potion est juste capable de soigner des blessures superficielles, rappela-t-il, elle ne rend pas invulnérable.

— Elle n’empêche pas de mourir, compléta Drago.

— Peut-être pas, mais elle peut réduire des différences, argumenta l’enfant. Avec ce remède, le Peuple Rouge serait moins démuni ; ça égaliserait les chances…

— Comment ça ? demanda l’Exécuteur.

— En compensant la supériorité des Visages-Pâles ; avec leurs armes qui crachent le tonnerre, ils peuvent blesser ou tuer de loin. Cette médecine liquide permettrait de remettre les guerriers rouges blessés sur pied plus vite…

Il y eut une nouvelle pause. Le raisonnement de l’enfant, pour superficiel qu’il fût, ne manquait finalement pas de justesse.

— Avec cette médecine miracle, les guerriers du Peuple Rouge se montreraient encore plus téméraires et nous serions sûrs de vaincre, dit Tamanoir-Rampant.

— À courir au-devant des balles, on fait rarement de vieux os, avança Drago.

— La victoire sourit rarement aux couards, énonça l'enfant.

— Peut-être mais il n'y a pas que les armes qui crachent le tonnerre, il faut aussi compter avec l'oiseau de cristal, rappela l'Exécuteur.

À cette évocation, le visage farouche de l'enfant se chiffonna tandis que ses yeux s'assombrissaient. Manifestement, il avait pour l'heure occulté ce pénible souvenir.

— Contre lui, vous ne pèserez pas bien lourd, même avec l'Ambrame, insista Drago. Tu as vu comme il a massacré tous tes compagnons ?

— Il nous a eus par surprise, c'est pour ça, se renfrogna Tamanoir-Rampant.

— Tu veillais, pourtant.

— Oui, mais comment j'aurais pu deviner que l'attaque viendrait du ciel ?

— Et quand bien même tu l'aurais su ?

L'enfant eut un haussement d'épaules.

— Ça aurait tout changé ! Jamais on ne se serait arrêtés dans cette cuvette ; on aurait trouvé un abri.

— Il faut bien que vous vous déplaciez, non ?

— On le fera de nuit.

— En admettant, comment vous pourrez lutter contre lui ? Tu crois que vos flèches suffiront ?

— Nous prendrons des armes aux Visages-Pâles : l'acier viendra à bout du cristal !

— Cet… oiseau, tu l'avais déjà vu ?

— Jamais, sinon je me serais méfié.

— Tu en avais déjà entendu parler ?

— Bien sûr que non, sinon nous aurions pris des précautions !

— Évidemment, souffla Drago. Dis-moi, ton oiseau, il ressemblait à quoi ?

— À un oiseau.

— D'accord, mais à quel oiseau ? À un aigle ?

Les lèvres de l'enfant prirent la forme d'un accent circonflexe.

— C'est difficile à dire, émit-il.

— Tu l'as vu, oui ou non ?

— Bien sûr que je l'ai vu ! Et lui aussi ! Qu'est-ce que vous cherchez à me faire dire avec toutes vos questions ? Ah ! j'ai compris : vous ne me croyez pas, c'est ça, hein ?

— Bien sûr que si, simplement, je te demande des précisions.

— Donc, vous mettez ma parole en doute !

— Pas du tout. Je pourrais, remarque bien : un oiseau de cristal, ce n'est pas si courant…

— C'est pourtant comme ça !

— Si tu le dis…

— Je n'aime pas votre ton soupçonneux !

— Il y a seulement quelques minutes tu mettais également ma parole en doute…

— Comment ça ?

— En refusant de croire que je n'étais pas un croque-mort.

— C'est de votre faute ! Vous n'avez qu'à vous habiller comme tout le monde !

— Tu te fiais à tes impressions, pourquoi ferais-je autrement ?

— Là, nous parlions tous les deux de la même chose mais l'oiseau de cristal, je suis le seul à l'avoir vu !

— Personne ne t'accuse de mentir, intervint Jag. Nous voulons simplement en savoir plus.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Comment ça se présentait, dit Drago.

Comme l'enfant hésitait, il poursuivit :

— Je t'ai parlé d'un aigle, tout à l'heure…

— Tout s’est passé très vite, plaida l’enfant, et de plus j’étais blessé…

— Qu’est-ce que tu as vu exactement ?

— Quelque chose d’éblouissant… C’était un peu comme une boule de feu, ça scintillait sous le soleil…

— C’était rond ?

— Non, plutôt allongé, comme un oiseau.

— C’était gros ?

— Énorme !

— Quelle taille ?

L’enfant eut une nouvelle hésitation.

— C’est difficile à évaluer, finit-il par lâcher au bout d’un moment.

— C’était haut dans le ciel ?

— Pas vraiment.

— Quelle distance, à peu près ?

— Une portée de flèche.

— Alors c’était plus gros qu’un aigle.

— Oui… Mais que j’y pense, ça avait la taille d’un cheval… Enfin, il me semble.

— Et ça allait vite ?

— Oui et non…

— Comment ça ?

— Pour peu que j’ai pu me rendre compte car j’ai rapidement perdu connaissance, ça pouvait aller vite et aussi tourner très court et rester quasiment sur place comme le font les oiseaux quand ils vont contre le vent.

— Tu as vu des ailes ?

— Non…

— Quelque chose qui ressemblait à des ailes ?

— Non.

— Tu es bien sûr ?

L’enfant eut une grimace qui abaissa la commissure de ses lèvres.

— Je n’ai pas bien eu le temps de tout détailler, se défendit-il.

— Il n’y avait rien au-dessus ? Pas comme une espèce de roue qui tournait à toute vitesse ?

— Pas que je me souvienne.

— Et ça ne créait rien en avançant ? s’inquiéta Jag. Pas de remous, pas de vent ? Les herbes ne s’agitaient pas, il n’y avait pas de tourbillons de poussière ou de sable ?

— Rien de tout ça, répondit Tamanoir-Rampant. Il est passé juste au-dessus de moi et je n’ai rien senti. D’accord, j’étais blessé mais s’il avait soulevé quoi que ce soit, je l’aurais vu de loin.

— Et le bruit, ça ne t’a pas alerté ? demanda Drago.

— Le bruit ? Quel bruit ?

Surpris, l’Exécuteur jeta un bref regard en direction de Jag, lequel afficha le même effarement.

— Il n’y avait rien, pas le moindre son, affirma l’enfant devant le scepticisme des deux hommes. Sinon, on ne se serait pas laissé surprendre !

Cette dernière information ajouta au trouble ambiant. Il s’écoula un bon moment avant que Drago ne livre le fond de ses pensées.

— Tout laissait croire à un hélicoptère, grogna-t-il à l’adresse de Jag, mais il y a une foule de détails qui ne collent pas.

— Un… quoi ? demanda Tamanoir-Rampant, sourcils froncés.

— Un hélicoptère, répéta l’Exécuteur. C’est une sorte d’avion mais avec des voilures tournantes en guise d’ailes.

— Une espèce d’oiseau de fer, dit Jag en voyant l’air effaré de l’enfant.

— Mais un oiseau qui progresse en faisant beaucoup de bruit et pas mal de vent, compléta Drago.

— Le mien était en cristal et il glissait dans l’air sans faire plus de bruit qu’une plume qui tombe sur l’eau, rappela l’enfant.

— Tu es bien sûr ?

— Certain !

— Tu t’es peut-être endormi et ensuite tu n’as pas bien réalisé…

— J’étais tout ce qu’il y a de vigilant !

— Il faut se méfier de ses perceptions, murmura l'Exécuteur. Les soleils devaient cogner, tu te seras assoupi.

— J'étais debout !

— On peut très bien dormir debout. J'ai même vu dormir en marchant.

— Un Cheyenne ne dort jamais lorsqu'il monte la garde ! J'étais attentif et quoi que vous en disiez, il n'y a eu aucun bruit !

— Tu peux l'avoir oublié intentionnellement, émit Drago.

— Comment ça ?

— L'homme a la faculté de se débarrasser de ce qui le gêne. Il occulte. Il ne le fait pas délibérément mais le résultat est le même…

— Dites tout de suite que j'ai perdu la tête !

— Non. C'est un phénomène qui se produit à l'insu de la victime. Des portes se ferment, se verrouillent automatiquement dans son cerveau. C'est une forme d'autoprotection…

Dépassé, l'enfant chercha un appui quelconque du côté de Jag, lequel semblait tout aussi imperméable au discours de l'Exécuteur.

Surprenant leur trouble, ce dernier alla droit au but.

— Ce que je veux dire, poursuivit-il, c'est que l'esprit a la faculté de faire table rase de ce qui pourrait l'encombrer. En clair, c'est une manière de fuir ses responsabilités sans mentir.

— Tu ne crois pas que tu vas un peu loin ? dit Jag.

— J'essaie simplement de ne rien laisser au hasard, se défendit Drago. Il vaut mieux tout envisager.

— Puisqu'il affirme qu'il n'a rien entendu, grommela Jag.

— Rien entendu, et rien vu ! appuya Tamanoir-Rampant. Et je ne dormais pas !

— C'est peut-être vrai, dit l'Exécuteur. Mais tu pourrais tout aussi bien être engourdi et ne rien distinguer…

— Les autres auraient forcément entendu !

— Oui, mais trop tard. Et il faut aussi compter avec l'effet de surprise : habitués à se battre d'égal à égal, à leur niveau, ils n'auront pas réagi à une attaque venant du ciel…

— Tout s'est passé en silence ! s'entêta l'enfant.

— C’est ce que tu crois sincèrement, commenta Drago. Mais il n’empêche que tout s’est peut-être passé comme je viens de l’imaginer…

Tamanoir-Rampant secoua farouchement la tête.

— J’ai dit la vérité !

— Tu as dit « ta » vérité ; celle que t’a soufflée ton inconscient pour t’aider à vivre sans regrets, sans culpabiliser…

— Qu’est ce que vous racontez ?

— Si tu t’étais laissé surprendre et que, par ta faute, tous tes compagnons se soient fait massacrer, comment tu te sentirais, à présent ?

— Plutôt mal, pas très fier de moi, avoua l’enfant. Je crois que je me serais arrangé pour me faire tuer à la première occasion.

— C’est ce qu’on pense comme ça, à froid, dit l’Exécuteur. C’est ce qui nous vient à l’idée lorsqu’on analyse la situation avec du recul, comme une simple possibilité ; mais ça change du tout au tout quand on est en prise directe avec l’action. On a tous en nous une espèce d’instinct de survie bien chevillé au corps et à l’âme. Et c’est cet instinct qui te protège malgré toi, qui t’anesthésie et te débarrasse à ton insu de tout ce qui « dépasse », de tout ce qui pourrait t’empêcher de vivre en parfaite harmonie avec toi-même.

— Vous voulez dire que j’aurais pour ainsi dire tout oublié comme ça, sans le faire exprès, pour éviter de me sentir responsable ?

Drago opina du chef.

— Exactement. Tu as mis le doigt dessus.

L’enfant demeura un moment interdit, les yeux dans le vague, à s’interroger avant de secouer longuement la tête.

— C’est non, déclara-t-il.

— Évidemment.

— Vous ne me croyez pas ?

L’Exécuteur eut un soupir.

— C’est là toute la question. Comment savoir si tu n’as pas tout occulté ?

— Un Cheyenne n’a qu’une parole !

— Les processus d’inhibition ne font pas de distinction de race. De plus, tu n’es encore qu’un enfant et tu as plus que tout le monde besoin de te sentir innocent.

— Vous même, vous avez entendu quelque chose ? demanda soudain Tamanoir-Rampant.

Ses épais sourcils froncés, Drago demeura un instant décontenancé.

— Non ; pourquoi ? grogna-t-il au bout d’un moment.

— Parce que dans ces régions, les bruits portent, sourit-il, et comme vous n’étiez pas si loin…

— Bingo ! fit Jag.

— Touché, reconnut l’Exécuteur. C’est vrai que la distance qui nous séparait n’a jamais été bien importante…

— Et vous n’avez rien entendu, rien, à aucun moment, n’a attiré votre attention ?

— D’accord, soupira Drago.

— À moins que vous n’ayez également occulté la réalité pour vous sentir mieux dans votre peau, ironisa l’enfant.

— Toi, quand tu te mets à enfoncer un clou…

— Vous me croyez, maintenant ?

— Oui, et ça ne rend pas autrement jovial !

— Pourquoi ?

— Parce que ton oiseau de cristal me paraît être sacrément dangereux et que nous n’avions pas besoin de ça.

Tamanoir-Rampant s’imprégna de la réponse de l’Exécuteur avant de déclarer :

— Si j’ai bien compris, vous venez de l’extérieur ; vous êtes des Outlanders…

C’était plus une affirmation qu’une interrogation et, à ce titre, aucun des deux hommes concernés ne se donna la peine de confirmer.

— Alors je ne vois pas pourquoi vous vous en faites !

— Parce que pour l’heure, on est en plein dedans ! grogna Drago. Et ça n’a rien de folichon d’avoir à redouter un engin volant qui

crache la mort sans produire le moindre son. Cela signifie qu'il faut toujours demeurez sur le qui-vive, la tête en l'air à scruter les cieux, et comme on ne peut pas regarder partout à la fois…

— Vous n'êtes pas obligés de demeurer sur le Territoire Rouge, fit l'enfant. D'ailleurs, en continuant, en remontant droit au nord, vous en sortirez en moins de trois heures de cheval. Mais vous devez le savoir…

— On ne veut pas rebrousser chemin, on veut traverser, divulgua Jag.

Un masque d'incompréhension se plaqua sur le visage de Tamanoir-Rampant.

— Pourquoi vous allez dans le mauvais sens, alors ? s'étonna-t-il.

— Parce qu'on a décidé d'aller à Réfugio, répondit Drago.

— Mais ce n'est pas du tout le chemin.

— Non mais nous avons à faire là-bas. On cherche un guide, quelqu'un qui soit capable de nous emmener de l'autre côté du Territoire Rouge sans prendre une volée de flèches et en conservant nos chevelures. Quelqu'un qui connaisse à la fois chaque pouce de terrain et qui soit familier des pratiques du Peuple Rouge. On en avait un mais tu nous l'as mis hors service…

Remarquant la mine contrite de son jeune interlocuteur, il ajouta aussitôt :

— Rassure-toi, tu lui as juste fait mordre la poussière en abattant son cheval. Je ne pense pas qu'il soit gravement atteint. Et de toute façon, il n'était plus vraiment d'accord pour nous accompagner.

— Je suis désolé.

— Tu ne pouvais pas savoir, fit l'Exécuteur. Par contre, il y a un fait qui nous a étonné, Jag et moi : pourquoi as-tu tiré sur quelqu'un de ta race ?

L'enfant gonfla les joues, visiblement surpris.

— Quelqu'un du Peuple Rouge ?

— Oui. Tu l'auras peut-être pris pour un renégat, un éclaireur au service des Visages-Pâles, un « Indien Blanc » ? Encore que là, il s'agissait d'une femme…

— J’étais tellement mal, tellement faible et tellement épouvanté que j’aurais tiré sur mon propre père, confia Tamanoir-Rampant. Je crois que jamais durant le trajet qui m’a amené jusqu’ici, je n’ai eu si peur de ma vie. À tout moment je m’attendais à revoir surgir l’oiseau de cristal. Comme je ne pouvais pas sans arrêt relever la tête, je ne cessais de fixer le sol, attendant avec effroi le moment où son ombre m’envelopperait avant de me clouer à terre. Une fois arrivé ici, je me croyais tranquille et voilà que la sacrée mule qui m’avait transporté jusque-là s’est mise à brailler comme si elle avait aperçu un serpent à sonnette…

— Elle avait senti son maître, commenta Jag.

— C’est alors que j’ai entendu un bruit de chevauchée et que j’ai commencé à tirer. J’avais la fièvre, les yeux noyés de sueur, j’ai agi comme en état second, par réflexe, persuadé qu’on en voulait à ma vie.

— Tu es plutôt bon tireur, siffla Drago. Heureusement que tu n’étais pas en pleine possession de tes moyens, sinon…

— Tous les Cheyennes tirent juste et avec n’importe quoi, assura l’enfant. Mais la femme dont vous parliez, qu’est-elle devenue ?

— Tu l’as seulement blessée ; pour l’heure, elle s’occupe de notre autre compagnon, celui dont tu as abattu le cheval, expliqua Jag. Sa chute l’a sonné.

— De quelle tribu est-elle ?

— C’est une sang-mêlée, répondit Jag. Sa mère était Mescalero et son père un soldat blanc. Elle s’appelle Petite-Mésange, comme sa mère, et se sent plus Indienne que Visage-Pâle.

L’enfant réfléchit un moment avant de demander :

— Ses parents sont morts ?

Les deux hommes s’entre-regardèrent brièvement.

— La mère, oui, dit Jag. Elle a été assassinée par un homme de sa tribu qui ne supportait pas qu’elle ait choisi de vivre avec un Blanc.

Tamanoir-Rampant eut un hoquet.

— Il a bien fait ! cracha-t-il.

— C’est vraiment ce que tu penses ? interrogea Jag.

— C'était une trahison !

— Ce n'est pas un peu hâtif comme jugement ?

— Elle avait renié sa race !

— Les Cheyennes ne prennent pas de femme dans d'autres clans ? demanda l'Exécuteur.

— Si, mais cela n'a rien à voir : nous demeurons entre nous !

— Pourtant, il arrive qu'il y ait des guerres entre les différentes tribus…

— Des rivalités, rien de grave. Et puis à présent, nous sommes tous unis !

— Tous contre les Visages-Pâles, soupira Drago. Nous aurons au moins eu un rôle fédérateur.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien, éluda l'Exécuteur, je parlais pour moi. Dis-moi, tu ne pourrais pas aimer une fille blanche ?

— Certainement pas !

— Pourquoi ?

— Parce que tous les Visages-Pâles sont fourbes, ils ont tous la langue fourchue !

— Ce n'est pas très gentil pour nous…

— Vous, ce n'est pas pareil !

— Ah oui ?

— Non, vous êtes bons.

— Toutes les races comptent de bons et de mauvais sujets. Vous ne devez pas échapper à la règle. Il n'y a pas des hommes que tu détestes parmi les tiens ?

— Si, reconnut l'enfant avec mauvaise grâce.

— Alors, tu vois bien !

— Oui mais ils n'ont pas l'âme aussi noire que les Blancs.

L'Exécuteur poussa un profond soupir.

— Il faut souvent peu de chose pour basculer dans la malveillance. Il y a l'appât du gain et aussi la peur de l'autre. En dehors de nous, tu as déjà eu des contacts avec des Visages-Pâles ?

— Je n'ai pas eu l'occasion ! ricana Tamanoir-Rampant. Ou bien on nous extermine à partir d'un oiseau de cristal, ou alors on massacre mes grands-parents, on viole ma sœur et on s'intéresse à moi pour me vendre comme esclave (3) !

— Osborne et sa clique sont des tueurs sanguinaires, intervint Jag. On ne peut pas généraliser à partir d'une poignée de bouchers. Ces gens-là ne respectent rien. Ils n'obéissent qu'à leurs bas instincts. Quant à ton oiseau de cristal, c'est une autre paire de manches…

— Tu ne me crois pas, hein ?

— Si mais je me demande d'où il sort car c'est la première fois que j'entends, que nous entendons parler d'un engin pareil. Un oiseau qui crache des balles de verre, ce n'est pas courant, même à l'extérieur du Barillet.

— En parlant de verre, tu n'as jamais rien remarqué de bizarre ces derniers temps ? demanda Drago.

L'enfant gonfla les joues, visiblement désorienté par la question.

— Tu n'aurais pas entendu parler d'hommes qui se casseraient comme une bouteille ou une vitre ? poursuivit l'Exécuteur.

Incrédule, Tamanoir-Rampant jeta un bref regard en direction de Jag avant de répondre à son interlocuteur.

— Vous vous payez ma tête, hein ? siffla-t-il. C'est mon oiseau de cristal qui vous reste en travers de la gorge ?

— Non, non, intervint Jag, il ne s'agit pas d'une farce, même si cela peut sembler extravagant.

— Des hommes qui se casseraient comme une bouteille… répéta l'enfant en plissant des yeux. Vous ne croyez tout de même pas à de telles sornettes ?

— Tu crois bien au Grand Esprit, au Père Sacré, à Wakan-Tanka, dit Drago.

— Ça n'a rien à voir !

— Les as-tu seulement vus ?

— Et vous, vos hommes qui se casseraient comme des bouteilles, vous les avez vus ?

— Comme je te vois. Et au lieu de sang, c'était des milliers de billes rouges et blanches qui s'échappaient de leurs blessures, précisa l'Exécuteur.

Une nouvelle fois, l'enfant chercha confirmation du côté de chez Jag, plantant son regard dans le sien.

— C'est la vérité, confirma ce dernier. Ce qu'on vient de te raconter est vrai. On a vu un homme mourir de cette façon. Il s'agit du père de Petite-Mésange. Enfin de quelqu'un qui lui ressemblait trait pour trait en dehors du fait qu'il était devenu gaucher alors qu'il s'était toujours jusque-là servi de sa main droite (4).

— Vous vous payez ma tête, répéta Tamanoir-Rampant.

— Pas le moins du monde, c'est réellement ce qui s'est passé, dit Jag. Quel intérêt nous aurions à te mentir ?

— J'en sais rien.

— Alors, tu vois bien.

— Des hommes qui se cassent, remplis de billes de couleurs, c'est pas vraiment courant ! ricana l'enfant.

— Et Sonora, la Déesse de Tempêtes, celle qui guide les égarés dans les déserts ?

— C'est un esprit du Peuple Rouge, elle n'apparaît qu'aux Élus, ceux qui seront de grands guerriers !

— Crois-tu qu'elle apparaîtrait à un menteur ?

— Certainement pas !

— Eh bien, je l'ai vue, révéla Jag.

— C'est impossible, tu n'es pas de notre sang.

— Je l'ai pourtant rencontrée à deux reprises. Et heureusement, sinon je ne serais pas là pour en parler !

— Comment ça ?

— Elle m'a permis de me repérer dans la tempête, m'a remis sur le chemin des chariots de mes compagnons. En fait, c'est elle qui les a amenés jusqu'à moi. C'était juste après que nous ayons quitté le Territoire-Refuge poursuivis par les hommes d'Osborne. Mais je l'avais déjà vue avant…

— Je me souviens, reconnut l'enfant, tu m'avais questionné à son sujet.

— Tu me crois, alors ?

— Je ne sais pas trop, tu as pu seulement en entendre parler…

— Je l'ai vue comme je te vois, insista Jag. Et tant que je vivrai je me souviendrai d'elle dans les moindres détails.

— Qu'est-ce qu'elle avait de particulier ?

— Tu ne l'as pas vue, je pourrais te raconter n'importe quelle fable.

Tamanoir-Rampant hocha la tête d'un air entendu.

— Les Anciens, ceux qui ont eu affaire à elle en ont si souvent parlé que j'en sais autant que si j'avais croisé son chemin. Je t'écoute…

Jag se racla la gorge, visiblement ému.

— Je ne sais pas trop bien par où commencer… En premier lieu, c'est une très belle femme, au visage triangulaire, aux yeux étirés, fendus, d'un noir de jais…

— C'est tout ?

— Non, mais la suite est moins engageante, plus dure à raconter et à croire. Cela concerne le corps de la jeune femme… Je ne suis pas sûr que les Anciens en aient parlé devant des enfants…

— Je t'ai déjà dit que les Cheyennes et tous les autres naissaient avec une âme de guerrier !

Jag gonfla les joues.

— Après tout… Eh bien, cela concerne le torse de Sonora… Elle avait un trou dans la poitrine, une béance de l'ampleur de deux poings réunis, une effroyable cavité qui laissait entrevoir ses côtes tronquées et la masse rosâtre de ses poumons… Je sais que ça peut sembler invraisemblable, mais c'est pourtant ce que j'ai vu.

— Sonora a eu le cœur arraché par une bande de soldats ivres, expliqua l'enfant. Ils étaient sept. Ils l'ont tous violée avant de lui défoncer la poitrine. Elle est restée plus de deux jours à leur merci. C'est long, deux jours, dans de pareilles conditions. Ensuite, ils l'ont charcutée avec une cisaille à découper la volaille alors qu'elle était encore vivante…

Drago inspira profondément.

— Tu es sûr que tu n’en rajoutes pas ? intervint-il. Un tel luxe de détails, c’est plutôt troublant, non ? On croirait que tu y étais !

L’enfant sursauta, comme secoué par une décharge électrique.

— Ce sont ses bourreaux eux-mêmes qui s’en sont vantés ! cracha-t-il. Ces porcs se sont promenés longtemps avec le cœur de Sonora fiché au bout d’un bâton, comme un étendard !

— Et ils n’ont pas eu d’ennuis avec leurs supérieurs ?

Tamanoir-Rampant eut un ricanement.

— Certainement pas ! D’ailleurs un de vos généraux a écrit que, contre nous, tous les moyens étaient bons, qu’il vienne de Dieu ou de l’homme. Selon lui, toutes les félonies étaient permises. L’important, c’était d’obtenir notre reddition, ensuite de nous fusiller !

— Les Blancs ne sont pas tous comme lui, plaida Drago.

— Non, bien sûr, mais c’est à Osborne et à des massacreurs de son genre que nous avons affaire. Les bons Visages-Pâles, on ne les voit guère sur le terrain. Mais on nous aimera certainement tous quand nous serons exterminés.

Gênés, Jag et l’Exécuteur se jetèrent un bref coup d’œil. L’enfant avait parfaitement raison, ils devaient en convenir. Sa façon d’envisager la situation et ses prolongements collait tout à fait à la réalité. Avec le temps, on se pencherait sur les faits, on constaterait le génocide et on crierait au scandale. Mais le mal serait fait, le forfait irrémédiablement accompli.

Tamanoir-Rampant les tira de leur trouble.

— Vas-y, continue à me parler de Sonora, exigea-t-il.

— Heu… Eh bien, elle guidait les chevaux par sa seule présence, bredouilla Jag.

— Comment ça ?

— Je veux dire qu’elle se contentait de marcher près des animaux de tête sans les toucher. Ils la suivaient comme ça, d’instinct malgré le vent de sable et l’obscurité.

— C’est tout ?

Jag marqua son embarras par une grimace qui abaissa la commissure de ses lèvres.

— Je ne sais pas moi, fit-il. Ah oui : j'oubliais ses cheveux ! Elle avait une longue chevelure blanche qui lui tombait droit sur les épaules malgré les fortes rafales de la tempête.

Une lueur fulgura dans les yeux de l'enfant. Cette dernière précision semblait le satisfaire, répondre à son attente. En partie, du moins, car il demeura toujours le visage fermé, l'air interrogateur, quasi inquisiteur.

Attitude qui renforça le trouble de Jag.

— Ça ne te suffit pas ? souffla-t-il.

— Ce n'est pas mal mais…

— Mais quoi ? Comment je pourrais avoir connaissance de tous ces détails si je n'avais pas vu Sonora de mes propres yeux ?

— Tu as pu en entendre parler… D'ailleurs, tu m'avais dit, lorsque tu m'as parlé d'elle quand nous avions les hommes d'Osborne aux trousses, l'avoir vue sur une fresque.

— Le temps nous était compté, je n'allais pas m'étendre sur le sujet… et j'ai eu raison si j'en juge par ton questionnaire à rallonge !

— J'ai besoin de savoir si je peux entièrement te faire confiance ou non.

— Je t'ai sauvé la vie, ça ne te suffit pas ?

— J'aurais pu te tuer, je ne l'ai pas fait, nous sommes quittes.

— J'aurais pu te laisser mourir et te voilà sur pied !

— Tu avais besoin d'un guide, non ?

Estomaqué par l'aplomb de son jeune interlocuteur, Jag resta un moment, bouche bée, à se demander s'il avait bien entendu.

— Car moi je peux vous faire traverser, poursuivit-il, mais avant, je veux savoir à qui j'ai affaire.

— Il a fait ses preuves, non ? intervint Drago.

L'enfant secoua la tête, faisant voler sa longue chevelure couleur goudron.

— J'ai appris à me méfier des Visages-Pâles, dit-il. Vous prétendez être des Outlanders, mais vous pourriez bien être tout autre chose…

— Je me suis mis Osborne à dos, rappela Jag.

— Ce pourrait être une ruse suprême, sourit Tamanoir-Rampant. Un moyen de pénétrer nos cœurs, de gagner notre confiance…

Jag eut un hoquet.

— Je ne vois vraiment pas ce qui pourrait te convaincre !

— Sonora, justement. Si tu l'as vraiment vue, tu fais partie des Élus.

— Mais je l'ai rencontrée ! Et à deux reprises ! Mais je ne vois pas ce que je pourrais te dire de plus…

— Tu lui as parlé ?

— Oui, mais elle ne m'a pas répondu. J'avais même l'impression qu'elle ne me voyait pas. C'était comme si j'étais transparent à ses yeux…

— Tu l'as touchée ?

Jag eut un nouveau hoquet.

— Pourquoi j'aurais fait une chose pareille ? s'étonna-t-il. Je n'ai pas l'habitude de porter la main sur des inconnues ; et en la circonstance, j'étais tellement surpris que je suis resté quasi pétrifié… Tiens, à tel point que je n'ai pu me sortir de la trajectoire de Sonora !

— Tu l'as touchée, alors ?

Jag secoua la tête avec véhémence.

— Non ! J'aurais dû mais il ne s'est rien passé.

— Comment ça ?

— Elle est arrivée sur moi sans dévier d'un pouce, comme si je n'existais pas, et elle est littéralement passée à travers moi… à moins que ce ne soit moi qui soit passé à travers elle, je ne sais pas trop. En tout cas à aucun moment il n'y a eu contact, et je n'ai rien ressenti si ce n'est une brutale sensation de froid. C'était comme si on m'avait plongé dans un bac d'eau glacé.

Un franc sourire décrispa soudain les traits de l'enfant.

— D'accord, laissa-t-il tomber. C'est ce que je voulais entendre.

Comme Jag le fixait, incrédule, il précisa :

— Tu as vraiment rencontré Sonora, je te crois. Ce que tu viens de raconter, tu n'aurais pas pu l'inventer ni le lire sur aucune

gravure. Peu d'hommes ont ressenti ce phénomène. Tu es vraiment un Élu et je serai ton guide.

— Et moi, je sens la bouse de bison ? grogna Drago.

— Si Jag t'a donné sa confiance, j'aurais mauvaise grâce à refuser ta présence, dit l'enfant. Je serai également ton guide.

— Il faut combien de temps pour traverser ? interrogea l'Exécuteur, pratique.

Tamanoir-Rampant gonfla les joues.

— Ça dépend, répondit-il.

— C'est curieux ce flou chaque fois qu'on pose la question, ricana Drago.

— Ce n'est pas parce que j'accepte de vous mener à travers le Territoire Rouge que je dois vous livrer tous nos secrets, renifla l'enfant.

— Je veux juste savoir combien de temps ça va prendre, répliqua l'Exécuteur. On n'a pas l'éternité devant nous, au cas où tu l'aurais oublié ! Ces foutus soleils ne resteront pas toujours gravés dans le ciel. Mais peut-être que tu n'en sais rien toi-même…

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu es peut-être un peu jeune pour tout savoir.

Tamanoir-Rampant eut un haussement d'épaules.

— Parce que toi, tu sais tout ? C'est pour ça que tu t'inquiètes au sujet d'hommes qui se casseraient comme des bouteilles ?

Drago hocha la tête.

— D'accord, dit-il, là, tu marques un point. Cependant, pour le reste, tu pourrais tout de même être plus précis. Tu es chez toi, ici.

Les yeux de Tamanoir-Rampant se voilèrent.

— De moins en moins, souffla-t-il.

Sentant un certain désarroi chez son jeune interlocuteur, l'Exécuteur relança la discussion.

— Où sommes-nous, ici ? demanda-t-il.

— Sur le Territoire Rouge.

— J'entends bien, mais il y a certainement d'autres dénominations… D'autres noms employés par les Visages-Pales…

Comme l’enfant demeurait interdit, il ajouta :

— Ce serait bien de pouvoir se situer… À mon avis, on ne doit pas être loin de la frontière mexicaine… Texas, ça te dit quelque chose ? Non ? À part Réfugio, qu’est-ce que tu connais comme villes dans le coin ?

— Aucune. Les cités des Visages-Pâles ne sont pas les nôtres.

— Ouais… Et en dehors de Schenectady, quels sont les autres chefs ?

Tamanoir-Rampant eut une grimace.

— Schenectady n’est pas un chef ! cracha-t-il.

— Tiens donc !

— En tout cas, il n’est pas le chef des Cheyennes, ni celui des hommes rouges qui ont décidé de rejeter les Visages-Pâles hors de notre territoire ! C’est un traître !

— Ah bon ?

— Parfaitement !

— Pourquoi ça ? interrogea Jag.

— Parce qu’il choisi de composer avec nos ennemis, voilà pourquoi !

— Ah oui, fit Drago. Et si tu nous en disais un peu plus long ?

— Schenectady a accepté de participer à une réunion avec une éminence des Blancs et Chavez, le révolutionnaire mexicain.

— Et alors ? C’est plutôt positif comme comportement, non ?

— Les Visages-Pâles ont la langue fourchue ! tonna Tamanoir-Rampant. Jusqu’à lors, ils n’ont respecté aucun des traités dont ils avaient eux-mêmes fixé les modalités !

— C’est que ce n’est pas facile à gérer, ce genre d’arrangement, émit Jag, apaisant.

— Il suffit simplement de s’en tenir à ce qui est signé !

— Il y a fatalement des débordements, des bavures…

— Oui, mais l’ennui c’est que c’est toujours dans le même sens !

— C’est dans la nature humaine que d’enfreindre les lois, les interdits…

— Ou alors il faudrait mettre un soldat derrière chaque cavalier et c’est évidemment impossible, dit Drago.

— Les Tuniques Bleues sont déjà bien assez nombreuses ! décréta l’enfant.

— Est-ce qu’il y a eu de grands affrontements dont tu as entendu parler ? s’enquit l’Exécuteur. De grandes batailles ?

— Schenectady ne fait que palabrer, maugréa Tamanoir-Rampant avec aigreur. Heureusement, tout le monde ne pense pas comme lui…

— Ah bon ? Il y en a pour penser à en découdre ?

— Parfaitement ! Et j’en suis ! Nous ne nous laisserons pas déposséder de nos terres !

— Nous ? Qui ça, nous ? s’inquiéta Drago.

— Les jeunes ! Nous ne composerons pas ! Traiter avec les Blancs, c’est accepter la défaite !

— C’est peut-être, aussi un moyen de demeurer vivant, plaida Jag.

— Nous sommes nés pour chevaucher de l’aube au couchant, pour traverser les plaines, pour escalader les collines, pour chasser le bison, pas pour être parqués dans des réserves ! Personne n’admettrait de se voir ainsi reléguer dans des portions de terre où rien ne pousse ! Traiter, c’est se résigner ! Traiter, ce n’est plus vivre mais se résoudre à courber l’échine jusqu’à la fin des temps !

Jag et l’Exécuteur se jetèrent un rapide coup d’œil. L’enfant avait beau être précoce, il n’avait pu inventer un tel discours. Il ne faisait que répéter ce qu’il avait entendu. Le message ne lui était certainement pas destiné mais il l’avait fait sien.

— Tu me sembles bien véhément, dit Jag, bien plus que lorsque nous nous sommes rencontrés.

— C’est qu’il s’est passé pas mal de choses depuis ! siffla Tamanoir-Rampant.

— On venait d’assassiner tes grands-parents et de violer ta sœur, rappela Jag. Je ne vois pas ce qui a pu se produire de pire…

Drago se racla la gorge.

— Il suffit parfois d'une rencontre, émit-il. Et c'est souvent le dernier à parler qui a raison…

— Je me suis juré d'avoir la peau de Dave Osborne ! gronda l'enfant. Et ce n'est pas en mettant mes pas dans ceux de Schenectady que j'y parviendrai !

— Ce n'est pas non plus en suivant une bande de jeunes guerriers excités que tu y arriveras : la preuve !

Tamanoir-Rampant eut un haussement d'épaules.

— Comment aurions-nous pu prévoir que la mort viendrait du ciel, d'un oiseau de cristal, ne t'en déplaise !

— On ne va pas revenir là-dessus, fit Jag, apaisant. Vous avez été attaqués par un curieux engin aussi lumineux que silencieux et nous, nous avons vu un homme se casser en morceaux, comme une bouteille. Il est évident qu'il se passe de drôles de choses par ici et qu'elles ont peut-être un lien ; à nous de le trouver. D'accord ?

Manifestement peu enthousiaste, l'enfant eut un nouveau haussement d'épaules.

— C'est vous qui voyez mais, à votre place, je ne perdrais pas mon temps à chercher la petite bête, renifla-t-il. Aller à Réfugio ne vous servira à rien.

— Je ne suis pas loin d'être de cet avis, dit l'Exécuteur.

— Il faut tout de même qu'on s'équipe, argumenta Jag. Ne serait-ce qu'au niveau des vivres.

— On se débrouillera toujours, fit Tamanoir-Rampant.

— Ah oui, et comment ?

— On peut se nourrir de ce qui pousse autour de nous…

— Tout dépend de la durée de la traversée, jugea Drago. Mais en tout cas ne compte pas sur moi pour manger des fourmis, des bousiers ou des sauterelles !

— Lorsqu'on a vraiment faim, on se nourrit de n'importe quoi ! décréta l'enfant. Des insectes, des racines, des charognes, même !

— En admettant, dit Jag, il nous faut des armes, des munitions…

— Avec moi comme guide, vous n'aurez pas besoin de ça.

— Je comprends que tu ne veuilles pas qu'on tire sur tes frères rouges mais il faut aussi compter avec l'oiseau de cristal, rappela Jag.

— Ça, c'est mon problème, décréta Tamanoir-Rampant.

— Ça risque aussi d'être le nôtre, non ? grinça l'Exécuteur.

L'enfant secoua la tête.

— Non car nous ne nous déplacerons que de nuit, révéla-t-il.

— Qu'est-ce qui nous prouve que ton foutu volatile de verre ne vole pas après la tombée du jour ? regimba Drago. On ne sait rien de lui !

— C'est vrai mais il aura la partie moins facile.

— Peut-être mais ce sera tout aussi compliqué pour nous, dit Jag.

— Pas avec moi comme guide, assura l'enfant.

L'Exécuteur eut un ricanement.

— Tu parles ! Tu n'es même pas fichu de nous éclairer sur la durée de la traversée !

— Tout dépend du chemin emprunté.

— De toute façon, cela doublera le temps du voyage, dit Jag et nous n'avons pas la vie devant nous !

— Ce ne sera pas plus long que d'aller jusqu'à Réfugio, riposta l'enfant.

— C'est possible, mais je préfère tout de même aller jusqu'à Réfugio, insista Jag.

Bloqué, Tamanoir-Rampant demeura un instant silencieux, la bouche ouverte, visiblement à bout d'arguments. Ne trouvant plus rien à objecter, à mettre en avant, il chercha un appui du côté de chez Drago, ayant senti une divergence chez l'Exécuteur.

Surprenant le manège de l'enfant, Jag enfonça le clou.

— J'aime avant tout comprendre, dit-il. Bien sûr qu'on pourrait aller de l'avant mais ce n'est pas en suivant son nez que l'on fait de vieux os. Il se passe de drôles de choses par ici et il vaut mieux sinon les résoudre, du moins les mettre bien à plat avant de s'embarquer dans une traversée déjà assez périlleuse.

— Avec moi, vous ne risquez rien.

— Tout dépend sur qui on tombe…

— Comment ça ?

— Les « jeunes » ne veulent pas traiter avec les Blancs, rappela insidieusement Jag.

— Je saurai les convaincre !

— S'ils t'en laissent le temps.

— Nous prendrons les chemins réputés infranchissables, là où personne ne s'aventure… En passant par les Marais du Feu et la Vallée des Potences de Fer, nous ne rencontrerons âme qui vive.

— Et pour cause ! tonna Drago. Qui voudrait se risquer dans des contrées affublées de noms pareils ? Tu les as déjà fréquentés, ces endroits ?

— Non, reconnut l'enfant. Mais d'autres l'ont fait et en sont revenus.

— Aucun territoire ne nous mettra à l'abri de l'oiseau de cristal, estima Jag. Nous devons absolument en apprendre plus à son sujet avant de traverser le Territoire Rouge.

— Même à Réfugio, vous ne serez pas à l'abri, allégua Tamanoir-Rampant.

— Peut-être, mais si on veut avoir une chance de découvrir la vérité, c'est là-bas qu'il faut aller la chercher, décréta Jag.

Comme l'enfant restait interdit, l'Exécuteur expliqua :

— C'est de Réfugio que le père de Petite-Mésange revenait lorsqu'il s'est brisé en morceaux… Tiens, quand on parle de la louve, ajouta-t-il, se détournant légèrement.

Suivant son regard, Jag et l'enfant virent arriver la jeune femme. Elle n'était pas seule. Un homme la flanquait. Un personnage grand, mince, bien avancé en âge, au visage maigre, hâlé, recuit par les éléments, parcouru de rides profondes, le nez droit, les joues et le menton recouverts d'une fine barbe blanche ; un personnage que Tamanoir-Rampant identifia immédiatement comme le cavalier auquel il avait fait mordre la poussière en premier en foudroyant sa monture. D'ailleurs l'autre portait çà et là sur son faciès buriné des entailles mauves ou bordées de sang séché, stigmates liés à sa lourde chute.

Curieusement, l’enfant ne ressentit aucun sentiment de malaise, pas le moindre remords devant ce presque vieillard à la silhouette dégingandée, au crâne chauve, luisant comme une boule de billard et aux oreilles grandes et aussi poilues sur le dessus que celles d’un serval.

En revanche, la vue du flanc gauche de la femme, maculé de sang, sa tunique de peau percée par ses soins le glaça d’effroi et de honte. Instantanément, il fut amoureux de Petite-Mésange. Jamais il n’avait vu une si belle femme. Aucune des squaws qu’il avait croisées jusque-là ne lui avait produit semblable effet. Elle n’était que grâce et séduction des pieds à la tête. Il aimait tout chez elle.

Penaud, piteux à l’idée que, à quelques centimètres près, il la tuait, il voulut s’excuser mais rien ne lui vint à l’esprit ; c’était comme s’il avait un cactus dans la gorge. Il aurait de toute façon été incapable de proférer le moindre son. Déjà, il se sentait de trop, aurait aimé se volatiliser. Il se ratatina d’ailleurs inconsciemment, désolé de ne pas s’enfoncer dans le sol.

Jag, sans le vouloir, vint renforcer son trouble.

— Ça va ? s’enquit-il en s’adressant plus particulièrement à la jeune femme. Ta blessure ?

Cette dernière eut un sourire.

— Ça me tire juste un petit peu, confia-t-elle, mais c’est supportable… Par contre, c’est plus grave pour oncle Josip.

Tous les regards se braquèrent alors sur son compagnon, cherchant à établir un diagnostic, à découvrir ce qui pouvait motiver la réflexion alarmiste de Petite-Mésange. En dehors des plaies lie-de-vin qui lui constellaient le visage, Josip ne semblait pas autrement mal en point. Aucun de ses longs membres ne paraissait cassé et d’ailleurs ses traits, détendus, presque trop par rapport à la situation, ne reflétaient pas la moindre trace de souffrance.

— Qu’est-ce qu’il a ? finit par demander Jag, tout aussi intrigué que son entourage.

— C’est le choc, révéla la jeune femme. Il ne me reconnaît plus. Il a perdu la mémoire.

CHAPITRE IV

Il fallut quelques secondes à Cavendish pour réaliser que le bruit de l'étrange mitraille ne le concernait pas. Pas encore, du moins. Les drôles de projectiles de verre continuaient de traverser l'air surchauffé, de pénétrer le bois, de s'enfoncer dans les chairs encore palpitantes, de labourer le sol, ou bien de se pulvériser sur la ferraille trop épaisse ou attaquée sous un mauvais angle, mais à distance.

Bien que la meurtrière grêlée fût en train de tout ravager alentour, l'éclaireur demeura collé au plancher, le souffle court, les genoux sous le menton, quasi résigné, à attendre l'inéluctable, cette mort dispensée par un engin diabolique, une espèce de baleine étincelante crachant des dards transparents.

Et il serait resté ainsi statufié si la voix de son compagnon d'infortune ne l'avait tiré de sa torpeur.

— Vite ! Il faut sortir d'ici ! s'exclama le sénateur. Tu m'entends ?

— Faudrait être sourd ! renvoya l'éclaireur. Qu'est-ce que vous voulez encore ?

— Sortir d'ici !

— Eh bien, sortez ! Et foutez-moi la paix !

— Bon sang, tu as perdu la tête, ou quoi ?

— Laissez-moi tranquille !

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien ; il y a simplement que j'ai plus envie de bouger.

— Mais si on reste là, on va se faire massacrer !

Cavendish eut un ricanement.

— Parce qu’en sortant, ça va aller mieux, peut-être ? Eh ! c’est le désert autour de nous, au cas où vous l’auriez oublié ! On fera des cibles de toute beauté ! Vous comptez quoi faire ? Vous parer de votre immunité sénatoriale ? Courir en zigzag ? Ou vous enfuir à cheval ? Alors là, laissez tomber ! Il n’en reste pas un debout ! Pire, il n’y a pratiquement plus rien qui tienne debout… Je me demande pourquoi ce déluge ne s’arrête pas, d’ailleurs ; pourquoi ça continue à canarder de la sorte… Vous le savez, vous ?

— Pourquoi je le saurais ?

— Éloïse avait l’air de dire que…

— La douleur l’égarait ! Mais assez discuté, il faut qu’on file de cette souricière !

— C’est ça : file, mon bon ; filez, murmura Cavendish toujours recroquevillé sur lui-même. Et bon vent ! Et paille au cul, le feu dedans !

— Qu’est-ce que tu marmonnes ? Parle plus fort, je ne comprends rien !

— Je vous souhaitais bonne chance.

— Quoi, « bonne chance » ? Qu’est-ce que tu racontes ?

— C’est fini pour moi : j’arrête. On ne peut rien contre son destin. J’abandonne. Je renonce. Tout est écrit dans le Grand Livre. À quoi bon s’agiter, gesticuler ? Vanité, tout n’est que vanité. On ne peut pas lutter contre le fatum.

— Sornettes ! Rien n’est gravé nulle part ! Ta vie, tu dois la prendre en main, te forger ton devenir ! La résignation est le pire des maux ! Il y a toujours une porte de sortie !

— Ouais… Il y en a même une qui donne sur le néant et je crois qu’on va pas tarder à l’emprunter.

— Reprends-toi, ne cède pas aux chants des sirènes de la soumission…

— Je ne suis pas soumis, juste fatigué. Il faut bien que tout ait une fin, non ? Alors voilà, j’ai atteint mes limites.

— On peut toujours se dépasser, se transcender.

— Pour quoi faire ?

— Comment pour quoi faire ? Mais pour continuer à exister, pour aller au-delà de soi-même. Du ressort, que diable ! Ce n’est pas le moment de se coucher !

— Oh ! ça va ! Je connais le refrain : « Réussir, c’est se relever une fois de plus qu’on est tombé… » « Qui n’avance pas recule… » Ces phrases toutes faites, j’en ai la tête farcie ! C’était le catéchisme de Jag ! Il les débitait à tout bout de champ cet empêcheur de tourner en rond !

— Pourquoi parler de lui à l’imparfait ? Rien ne prouve qu’il ne soit plus de ce monde.

— C’est un quasi-trépassé qui vous parle.

— Secoue-toi, bon sang, qu’est-ce qui t’arrives ? Il y a seulement une poignée de minutes, tu n’avais en tête que de le rejoindre, cet ami dont tu parlais comme un frère.

— C’était avant.

— Avant quoi ?

— Avant, c’est tout ! À présent, j’ai les os froids comme le marbre d’une tombe. Je me sens glacé de l’intérieur. Je plie bagage. Je passe la ligne. Je quitte mes grègues. Je rends mon âme. Je retourne en poussière.

— Tu es blessé ?

— Heu… non. Enfin, je ne crois pas.

— Alors ?

— Alors, c’est pire : c’est mon esprit qui est atteint, ma nature suprasensible qui se révolte, se révulse à l’idée de devoir poursuivre. Non, je me vide de ma substance, je me dessèche, j’agonise calmement, placidement, lucidement. Je pars sur la pointe du cœur, pas à bout de souffle, mais privé d’aspirations.

— Ce n’est pas possible un pareil langage ! Un tel renoncement chez quelqu’un comme toi, qui a en quelque sorte voyagé dans le temps. Tu te rends compte de la chance que tu as toute cette expérience et la vie devant toi !

— Justement, je dois être arrivé à saturation !

— Non, c’est ce coup de talon sur la tête qui a dû te perturber…

— Au contraire, ça m'a remis les idées en place ! Mon esprit battait la campagne, ce qui me rendait optimiste à tout crin… Ce coup de pied m'a redonné mon sens commun et mon corps et ma conscience en ont pris bonne note… Tiens, c'est comme la lumière des étoiles : on la voit encore alors qu'elles sont éteintes depuis belle lurette. Là, c'est queussi-queumi : j'ai encore belle apparence, mais je suis blette de l'intérieure. J'ai comme implosé.

— Foutaises ! Rien n'est jamais perdu !

— Je sais : « Aide-toi, le ciel t'aidera », c'est ça ?

— En quelque sorte. Tu es croyant ?

— Comme tout le monde, quand tout fout le camp, qu'on ne sait plus à quoi se raccrocher…

— C'est bien. Il faut avoir la foi.

— Eh ! vous prétendez tout de même pas me convertir, non ?

— Je veux juste que tu te reprennes.

— Et moi je veux juste que vous me foutiez la paix !

— On a tous des moments d'abattement. Ainsi, moi qui te parle…

— Je ne vous demande rien !

— Je sais mais tu as besoin d'un appui…

— J'ai surtout besoin de silence, et pas des boniments d'un politicard !

— Je te parle comme un ami.

— Je n'ai plus d'ami !

— Et ce … Jacques, que tu voulais rejoindre…

— Jag, pas Jacques !

— Heu… oui. Enfin peu importe…

— Alors fermez-là !

— Non, je veux te sauver malgré toi. Secoue-toi, ton ami t'attend.

— Certainement pas ! J'aurais l'air de me raccrocher, comme ces amants délaissés qui reviennent sans cesse à la charge. Je ne veux pas m'imposer. Il a préféré partir avec un tueur professionnel, eh bien, grand bien lui fasse !

— C'est un malentendu, une querelle sans lendemain. Il doit te regretter comme tu le regrettes… On peut se consoler de la perte

d’une femme, pas de celle d’un frère.

— De toute façon, il doit être loin, à présent. À l’heure qu’il est, il est peut-être déjà de l’autre côté du Territoire Rouge…

— Tu sais bien que non ; c’est trop court. Si ça se trouve, il est tout près, à une portée de fusil.

— Dans ce cas, il aura sûrement croisé le chemin de cet engin cracheur de balles de verre et son sort est scellé. Tout comme le nôtre…

— Rien n’est moins certain. Et en le rejoignant, tu pourras le mettre en garde…

— Lui ! Il ferait exprès de ne pas me croire, rien que pour se colleter avec cette baleine volante ! Et puis déjà, il faudrait que j’arrive à le convaincre de ce qui m’est arrivé, lui faire accepter ma nouvelle physionomie !

— Ce ne devrait pas être un problème insurmontable, vous devez avoir des tas de souvenirs communs…

— Mmmouais…

— Et puis, pense qu’il a peut-être besoin de toi, qu’il a peut-être effectivement été attaqué et qu’il gît à présent blessé…

— Il a un plein jerrycan d’Ambrame à sa disposition !

— Il est peut-être sans connaissance, ou même immobilisé, à la merci du soleil et des bêtes sauvages…

— Je ne sais même pas quelle direction prendre pour le retrouver.

— Il aura fatalement besoin d’un guide et il n’y a guère qu’à Réfugio qu’il risque de s’en procurer un.

— Comment il pourrait se rendre dans une ville qu’il ne connaît pas ?

— En se renseignant, simplement. On fait des rencontres partout… Regarde, toi !

— Ouais…

— Tu n’as pas l’air bien enthousiaste…

— C’est que j’ai pas eu que des contacts tout à fait constructifs. Faut dire que rien n’est comme ailleurs dans ce foutu Barillet !

— Raison de plus pour s’efforcer d’en sortir…

Cavendish sentit la boule d’angoisse qui lui bloquait la gorge se dissoudre. Sa maigre poitrine d’enfantelet se gonfla d’air et d’espoir. L’autre avait raison de le tisonner, rien n’était perdu. Il avait jeté l’éponge bien trop tôt.

De nouveau confiant en l’avenir, il se souleva sur un coude, prêt à repartir.

C’est alors que la singulière mitraille fondit à nouveau sur la roulotte.

CHAPITRE V

— Josip ! C'est nous : Jag et Drago ! Tu n'as pas pu nous oublier tout de même !

Le contraire semblait pourtant vraisemblable si l'on s'en remettait au comportement du principal intéressé, lequel paraissait totalement absent.

— On va à Réfugio, tu as rendez-vous avec Molly, reprit Jag.

— Un rendez-vous vieux de cinq ans, poursuivit Drago. Vous devez vous retrouver aujourd'hui. C'est la femme de ta vie, vous devez vous marier…

Hélas, les efforts des deux hommes n'avaient pas l'air de provoquer quoi que ce soit chez leur compagnon. D'ailleurs, c'était tout juste s'il semblait les entendre. Il n'était pas sourd cependant mais tout ce qui se tramait alentour le laissait d'évidence parfaitement froid. Rien ne l'intéressait, rien ne le touchait. Ses yeux regardaient sans voir, sans s'arrêter sur son entourage. C'était comme si tout autour de lui était devenu transparent.

— Ça ne sert à rien, intervint Petite-Mésange. J'ai déjà tout essayé. Non seulement il ne se souvient de rien, mais il ne m'a même pas reconnue.

— C'est consécutif au choc, à sa chute, diagnostiqua l'Exécuteur. Amnésie générale.

— Ce n'est pas tout, continua la jeune femme. On dirait qu'il ne peut pas parler…

— Aphasie motrice, déclara Drago. Enfin c'est sûrement plus compliqué que ça, on affinera à l'usage.

Habitué à considérer Jag comme une véritable bête curieuse, un homme complètement imprévisible, Jag n’en eut pas moins une fois encore le souffle coupé. Décidément, l’autre le surprendrait toujours à tout savoir en n’importe quelle circonstance.

— Tel quel, il lui est impossible d’exprimer la pensée par la parole, commenta Drago sans se soucier des regards étonnés de la maigre assistance. C’est ce qu’on appelle une aphasie. Mais on peut se demander s’il est encore en mesure de penser…

— Il n’a pas pourtant l’air trop sonné, fit Jag.

— Non mais il a tout de la potiche. Regarde-le : il ne bouge pas. Aucune initiative. Il reste là où on le pose, comme une potiche.

— Vous ne devriez pas parler de lui comme ça, protesta Petite-Mésange. Ce n’est pas bien.

— Ce qui n’est pas bien, c’est de se cacher la vérité, grommela l’Exécuteur. Pour nous comme pour lui. Qu’on le veuille ou non, il ressemble à s’y méprendre à un échalas. Et si on lui écarte les bras, il aura l’allure d’un épouvantail.

— Comment peut-on se moquer d’un malade ? s’indigna la jeune femme.

— Ce n’est pas de la méchanceté mais juste un constat. Il faut voir les choses telles qu’elles sont : nous avons affaire à une espèce de légume. Et minimiser la gravité de son état peut se révéler catastrophique. Il vaut mieux savoir où on met les pieds. On a une potiche sur les bras. Un poids mort.

— Vous ne voulez tout de même pas l’abandonner ?

— Je n’ai jamais dit ça ; simplement, il va falloir garder l’œil sur lui sans arrêt si on veut tous rester vivants.

— Il n’a pas l’air de nous entendre, dit Jag.

— Je ne pense pas qu’il soit sourd au sens strict du terme, jugea Drago. Mais il se pourrait bien qu’il soit dans l’impossibilité de comprendre les sons émis ; ça peut même se compliquer et se rapporter également aux signes écrits et au comportement gestuel aussi bien dans la compréhension que dans l’exécution.

— Tu ne crois pas que tu en rajoutes un peu ? siffla Jag. Qui tu veux impressionner, là ?

— Personne. J’essaie juste de vous faire comprendre que nous avons affaire à quelqu’un de totalement nouveau. Le Josip que nous connaissions est mort. L’homme que nous avons devant nous est incapable d’initiative, moins autonome qu’un bébé. Quand je prenais une potiche pour exemple, je n’exagérais pas.

— Quand ça m’est arrivé, j’étais comme ça ? demanda Jag, faisant allusion à un épisode récent de son existence (5).

— Dans les grands traits oui, mais c’est difficile à affirmer car chaque cas est particulier. Ton amnésie, à toi, relevait de la psychosomatique alors que celle de Josip est directement liée à sa chute.

— Il va tout de même s’en sortir, non ?

Drago eut un haussement d’épaules.

— Pour toi, il a suffi d’un choc psychologique ; pour lui, ça risque d’être plus compliqué. S’il y a eu lésion, il faudra attendre que tout rentre dans l’ordre… si toutefois ça peut s’arranger.

— Parce qu’il pourrait demeurer dans cet état ?

— Ce n’est pas exclu. Pas plus qu’une aggravation…

Un silence s’installa sur ces bien peu encourageante considérations, chacun prenant la mesure de la situation.

— Il doit bien y avoir un moyen, soupira Jag au bout d’un moment.

L’Exécuteur se mordit l’intérieur des joues quelques poignées de secondes avant de donner son avis.

— Dans l’état actuel des choses, on ne peut guère compter que sur un choc visuel, estima-t-il.

Comme tout le monde le considérait avec curiosité, il ajouta :

— Il a pour ainsi dire la mémoire gelée, alors il faut quelque chose qui l’émeuve, qui l’ébranle, qui lui secoue le cœur et les tripes, quelque chose qui l’électrise, lui fasse toucher la nuque avec les talons… mais qui s’impose à lui de manière visuelle car j’ai bien peur que les stimuli auditifs ne soient pas suffisants et…

Un insupportable vacarme s’éleva alors qui lui coupa la parole. Un abominable concert qui fit sursauter la petite assistance, à l’exception de Josip, lequel demeura parfaitement insensible,

illustrant de manière éclatante les réserves formulées par l'Exécuteur.

— Voyez, il ne réagit même pas alors qu'il y a peu, il a failli se faire tuer pour les mêmes braiments ! commenta-t-il.

Cette cacophonie était en effet due à la mule de Josip. Une bête qui au fil du temps était devenue une espèce de compagne, de confidente. Une présence qui lui avait été ravie quelque temps plus tôt par un groupe de guerriers rouges indélicats, les mêmes qui avaient été massacrés par le soi-disant oiseau de cristal de Tamanoir-Rampant. C'était sur son dos que l'enfant, blessé, était parvenu jusque-là. Et c'était en l'entendant braire que Josip, faisant fi de toute prudence, avait lancé son cheval dans l'unique artère de Prospect Gulch et qu'il avait essuyé le tir de Tamanoir-Rampant. Son cheval foudroyé, il s'était écrasé sur un lit de pierres grosses comme le poing, chute qui avait généré son état actuel.

Effectivement, pour l'heure, les mêmes causes étaient loin de produire les mêmes effets si l'on songe que Josip restait complètement étranger aux débordements de l'animai, tumulte qui faisait grimacer tout le groupe.

Un sourire éclaira bientôt la face de Jag.

— Charlotte ! s'exclama-t-il. Il parlait d'elle comme de sa fille ! Sa présence devrait le remuer en profondeur ! Je vais la chercher !

Tamanoir-Rampant sur ses talons, il s'élança vers la galerie où était attachée la mule.

CHAPITRE VII

L'Apocalypse.

Cavendish avait beau se creuser la cervelle, il ne trouvait pas d'autres mots pour qualifier ce qui venait de survenir.

La fin du monde. Le Jugement Dernier.

Jamais durant son existence pourtant riche en affrontements de toutes natures il n'avait eu a essayer pareil coup de tabac. Car on pouvait très bien assimiler cette agression à une tempête. Un cyclone. Un ouragan doublé d'un tremblement de terre et agrémenté d'une pluie de météorites.

Le plus éprouvant, c'était le mélange de silence et de bruit lié à cette étrange attaque. Cette grêle de projectiles qui s'abattaient partout alentour, comme ça, sans musique d'accompagnement. D'ordinaire, la mitraille se doublait d'un concert de détonations. Bien sûr, cela ne changeait rien à l'essentiel, le danger demeurait le même, mais c'était normal. Habituel. Dans l'ordre des choses. On pouvait anticiper, ou du moins avoir l'impression de le faire, puis respirer lorsque le staccato se faisait moins présent, s'estompait quelque peu. Là, c'était impossible. La folle averse restait omniprésente et empêchait par là même tout relâchement. Tétanisé, le souffle court, on ne pouvait qu'attendre en se recroquevillant davantage à chaque impact, étonné de n'être pas encore atteint, souhaitant que cela vienne vite afin de mettre fin à cet interminable cauchemar.

En fait, ce qui aggravait tout, c'était le manque de références. La perte des marques traditionnelles. Ce pseudo-silence. La nature des projectiles. L'absence des senteurs d'embuscade. Plus d'odeur de

poudre ou de cordite mais une atmosphère faite de poussière et de poudre abrasive qui pénétrait partout, donnant la fâcheuse impression d'évoluer dans un univers de laine de verre, provoquant de fâcheuses démangeaisons, crissant sous la dent, irritant les muqueuses nasales, piquant les yeux.

Des tonnes de sable sous les paupières, le nez, la gorge et les poumons transformés en toile émeri, Cavendish ne savait plus très bien où il en était. Sonné, il était incapable de dire si le vacarme qui lui emplissait la tête était réel ou bien s'il était victime d'hallucinations.

Insensiblement, le tapage s'apaisa et il n'eut plus dans les oreilles qu'un sévère bourdonnement.

À demi rasséréné, il voulut soupirer mais ne fit qu'émettre un sifflement qui dégénéra bientôt en toux sèche.

— Ça va, tu peux encore parler ? demanda la voix teintée d'inquiétude de Sheppard.

L'éclaireur fut encore secoué par quelques quintes avant de retrouver son souffle.

— Ça ira beaucoup mieux lorsque j'aurai réussi à me débarrasser de la saloperie de hérisson qui s'est glissé dans ma gorge !

— En dehors de ça, tu te sens bien, tu n'es pas blessé ?

— J'en sais rien, grogna Cavendish. Je ne sais plus rien. Je me demande même si je suis encore vivant ! Et vous, pas trop de dégâts ?

— Non ; on dirait qu'on a encore réussi à passer à travers cette fois-ci. Si tu veux mon avis, ça tient du miracle !

— C'est vrai, reconnut l'éclaireur. On a eu de la chance. Quel déluge !

— Mais les miracles ont rarement lieu deux fois, poursuivit Sheppard.

— Je me trompe, ou bien vous essayez de me délivrer un message ?

— C'est juste une question de bon sens…

— Si vous vouliez aller droit du but en parlant un peu plus fort.

— Tu as été touché aux oreilles ?

— Non mais ce tintamarre m’a mis les tympans à vif ! Alors, vous disiez ?

— Qu’on ferait bien de ne pas moisir ici. Il ne faut jamais abuser de la providence…

— On a bien mérité de souffler un peu, non ?

— Si on s’attarde, c’est l’éternité qu’on aura pour récupérer.

— Eh ! avec tout ce qu’ils viennent de nous balancer, de là-haut, on dispose à coup sûr d’un répit…

— Comment ça ?

— Faut bien recharger de temps en temps, non ? On a encaissé plus de munitions qu’il y en a eu de brûlé durant toutes les guerres passées…

— Et alors ?

— Alors notre baleine volante a dû retourner faire le plein.

— Ça m’étonnerait.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— Rien, rien.

— Je suis devenu sourd ou on n’entend plus rien ?

— Ça ne prouve pas grand-chose.

— Non mais c’est une réalité.

— Ça ne signifie pas que ça va durer…

— J’ai appris à savourer l’instant présent. Mais c’est vrai que je suis un être simple, fruste, que je n’ai pas l’âme retorse d’un politicien !

Sheppard se racla la gorge à son tour.

— Gouverner, c’est prévoir, dit-il.

— Gouverner, c’est donner libre cours à sa mégalomanie, oui, ricana Cavendish. C’est gérer ses intérêts propres, surtout !

— Je ne vois pas ce qu’il y a à gagner par ici…

Le Sheppard que l’éclaireur avait rencontré dans le miroir lui avait raconté qu’il était venu là pour redorer son blason, chercher la notoriété, la gloire, bref que son action sur le terrain lui permettrait de rebondir, lui servirait de tremplin pour s’élever dans la hiérarchie.

Argumentation que Cavendish reprit à son compte, histoire de pousser son interlocuteur dans ses derniers retranchements.

Raisonnement que l'autre mit facilement à mal.

— Pour cela, il faudrait pouvoir quitter le Barillet, et c'est impossible, rappela-t-il. D'ailleurs, à ce sujet, je me demande pourquoi tu veux traverser le Territoire Rouge…

Cavendish se sentit de nouveau un cactus dans la gorge.

— C'est… c'est juste pour rattraper Jag, grommela-t-il.

— Et pourquoi prendre un tel risque ?

— Comment ça ?

— Puisqu'on ne peut pas sortir, juste changer de monde, pourquoi faire tout ce chemin ?

— Pour brouiller les pistes, inventa l'éclaireur. Jag a Dave Osborne à ses trousses ; il le croit responsable de la mort de son fils et a juré qu'il n'aurait de cesse avant de lui avoir fait passer le goût du pain.

— Alors là, ton ami est plutôt mal parti !

— C'est pour ça qu'il essaie de faire perdre sa trace.

— Il ne sera en sécurité dans aucun des mondes du Barillet, tu peux me croire.

— À ce point-là ?

— Osborne a des contacts partout.

— On verra bien, éluda Cavendish.

— J'ai bien une idée…

— Ah oui ?

— Ton ami, il ne connaît pas les pouvoirs de ce produit qu'il trimbale ?

— L'Ambrame ? Non ! Il sait qu'il a des effets curatifs mais pas qu'il peut permettre de rajeunir. Pourquoi ?

— Parce qu'elle est peut-être là, la solution…

— Comment ça ?

— En en absorbant ce qu'il faut, il pourrait lui aussi faire un saut en arrière, juste pour changer d'apparence.

— Ouais, c'est pas idiot, approuva mollement l'éclaireur.

— Tu ne sembles guère convaincu…

— Si, si, se reprit Cavendish en se maudissant de sa tiédeur. C'est un fameux plan. Je m'en veux de ne pas y avoir pensé, ajouta-t-il pour faire bon poids.

— Ce sont parfois les choses les plus simples qui nous échappent. Souvent, on cherche ses lunettes alors qu'on les a sur le nez… Bon, ce n'est pas du tout ça, si tu veux avoir une chance de renseigner ton ami, il faut commencer par filer d'ici.

L'éclaireur soupira longuement. On y était. La boucle était bouclée. L'autre l'avait doucement ramené là où il voulait.

— On va se faire tirer comme un troupeau de bisons engagé dans un canyon, dit-il.

— Pense à Jacques…

— Jag !

— Oui, enfin pense à lui.

— Je préfère penser à moi d'abord ; j'ai pas envie de me retrouver transformé en écumoire !

— Si tu ne bouges pas, c'est ce qui finira par arriver…

— Allez-y, vous, au lieu de me tanner !

— Déontologiquement, je ne peux pas abandonner un enfant. Humainement non plus. Je n'oserais plus jamais me regarder dans une glace.

— Eh ! vous croyez vraiment ce que vous dites ?

— Bien sûr. Je me suis mis au service de mes semblables. La fonction publique crée des obligations. Et puis tu auras besoin de moi pour circuler…

— C'est surtout d'un gilet pare-balles dont j'aurais besoin, oui, ricana Cavendish.

— Un quoi ?

— Une armure !

— En se dépêchant, on a certainement une chance. On peut être loin avant qu'ils aient fait le plein de munitions…

— Ah ! parce que vous accordez du crédit à mes hypothèses, maintenant ? Et en admettant, même : on va courir jusqu'où ? Le

terrain est plat comme la main à des kilomètres alentour. Mais peut-être que vous vous connaissez une bonne planque tout près, un abri antiatomique ?

— Un abri quoi ?

— Rien, laissez tomber ; je plaisantais. Bon, eh bien, je vais me remuer…

Ce disant, l'éclaireur voulut joindre le geste à la parole, se décoller de terre, enfin du plancher, mais là une mauvaise surprise l'attendait. Il était quasiment incapable de bouger. Son corps refusait de lui obéir.

Affolé, il prit alors conscience de l'obscurité qui le cernait, ne put retenir un petit cri.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Sheppard.

— Rien, rien, répondit Cavendish en recouvrant insensiblement son calme.

Il n'était pas aveugle comme il l'avait craint un moment. Ce n'était pas la nuit qui l'enveloppait mais le soleil qui ne parvenait plus jusqu'à lui. Il n'était pas enterré mais recouvert de toutes sortes de matériaux arrachés au toit, aux cloisons, au décor de la roulotte lors de mitraillage.

Traumatisé par l'intensité du déluge, recroquevillé sur lui-même, dans la position du fœtus, les yeux fermés, il n'avait rien vu, rien senti.

En fait, les décombres s'étaient abattus sur lui sans le toucher, s'enchevêtrant, s'entassant, formant une espèce de dôme, voûte incrustée çà et là de minces fentes qui laissaient entrevoir des traits de lumière.

— Tu es bien sûr que tu vas bien ? demanda Sheppard d'une voix où perçait une pointe d'inquiétude.

Cavendish laissa passer quelques secondes. Il comprenait à présent pourquoi il avait dû demander à son interlocuteur de hausser le ton.

— Eh ! tu m'entends toujours ?

— Oui, oui ; vous affolez pas.

— Ça va ?

— Oui, mais il y a un problème… Je ne peux plus bouger.

— Tu es blessé ?

— Non, juste coincé.

— Coincé ?

— Enseveli sous les décombres, précisa l'éclaireur. Vous allez devoir me dégager.

— Oh non ! siffla l'autre.

— Quoi, c'est pas une tâche si avilissante ! Oubliez pas que vous vous êtes mis au service de vos semblables !

— Il ne s'agit pas de ça.

— C'est vrai que vous êtes blessé, se souvint Cavendish. Mais même avec un seul bras vous parviendrez à remuer ce tas de gravats et à me libérer.

Comme le silence s'installait, l'éclaireur revint à la charge.

— Je sais que vous êtes gaucher mais c'est pas un travail d'adresse, dit-il.

— En temps normal, ça ne poserait pas de problème, grommela Sheppard. J'aurais même assez de mes pieds…

— Eh ! quand vous aurez fini de parler par énigmes…

— Éloïse m'a fait remonter la corde, tout à l'heure, rappela l'autre. Je suis de nouveau bloqué dans cette maudite cuve !

CHAPITRE VIII

Pour le commun des mortels, rien ne ressemble plus à un escargot qu’un autre escargot.

Il en est de même des mules.

Charlotte était la mule-type. Rien ne la distinguait de ses consœurs. Elle avait de grandes oreilles, qu’elle agitait sans cesse pour chasser les mouches, une robe alezane, des dents longues et jaunes et un regard totalement inexpressif.

Bref, elle était terriblement banale.

Et si Josip l’avait trouvée exceptionnelle, c’était en d’autres temps car pour l’heure il la considérait comme quantité négligeable. Elle eût d’ailleurs été absente que le résultat ne s’en fût pas trouvé modifié. La confrontation se révélait vaine, parfaitement infructueuse.

Charlotte, pourtant, n’avait pas été avare de marques d’affection. D’abord, ses braiments avaient redoublé, puis elle s’était lancée dans une série de ruades du plus bel effet, jetant ses sabots au ciel comme pour remercier une divinité connue d’elle seule ; ensuite, calmée, elle s’était approchée de son maître, s’était frottée contre lui comme un chat en quête de caresses ; et enfin, elle avait fini par le gratifier de coups de tête de plus en plus puissants, l’assimilant presque à un punching-ball, à tel point qu’il avait fallu juguler ses assauts, ses preuves d’amour ne trouvant aucun écho chez Josip, lequel s’affairait durant ce temps à conserver un semblant d’équilibre sans que s’inscrive sur son visage le plus petit sentiment, qu’il soit d’énervement ou même de simple curiosité.

— Pour un bide, c’est un bide ! commenta Drago tandis que Tamanoir-Rampant, dévoré par un taraudant sentiment de

culpabilité, emmenait l'animal un peu à l'écart. Cette sacrée bestiole a pourtant tout fait pour se faire remarquer. Bon sang ! elle l'a secoué comme un prunier, elle lui a même léché les mains comme un véritable chien, et lui… rien ! C'est à se demander s'il n'est pas aveugle et dépourvu de système nerveux…

De son côté, Jag n'était pas plus optimiste. Il avait cru avoir eu une idée de génie et la réalité l'avait douché. Le fiasco intégral. Josip n'avait pas bronché. La venue de Charlotte ne lui avait pas tiré le plus petit frémissement.

— C'est peut-être encore trop tôt, avança Petite-Mésange. Il n'a pas bien récupéré.

L'Exécuteur gonfla les joues.

— Pas assez ou trop, souffla-t-il. Il a l'air complètement engourdi, physiquement comme intellectuellement. On dirait un idiot congénital.

— Ce n'est peut-être pas la peine d'en rajouter, grogna Jag.

— Il ne faut pas y voir de mauvaise malice, se justifia Drago. J'essaie simplement de voir la réalité en face. Sans être pessimiste, on peut reconnaître que son cas est plus sérieux qu'on le pensait.

— Et alors ?

— Alors il serait peut-être bon de reconsidérer la situation…

— Où veux-tu en venir ?

— Et toi ?

Le front de Jag se barra d'une portée de rides.

— J'ai peur de ne pas bien te suivre, dit-il.

— Tu veux toujours aller jusqu'à Réfugio ?

— On ne va pas revenir là-dessus, non ? Et maintenant moins que jamais !

— Il n'en est pas question, se défendit l'Exécuteur. D'accord, nous allons à Réfugio mais il va falloir prendre de nouvelles dispositions…

— Lesquelles ?

— Avec tous les périls qui nous entourent, il n'est plus question maintenant de se risquer à découvert, c'est-à-dire de voyager de

jour. Avec Josip dans cet état, ce serait suicidaire.

Comme Jag semblait sceptique, il précisa :

— En cas d'affrontement ou d'embuscade, et je ne parle pas d'une attaque aérienne, tu fais quoi ? Tu files te mettre à couvert ? C'est normal. Seulement Josip, lui, n'aura pas ce réflexe et il se fera massacrer. Alors évidemment, on peut le prendre en charge tous, ou bien même désigner quelqu'un en titre pour s'occuper de lui en cas de besoin mais à ce moment-là ce sera en plus son mentor qui aura toutes les chances d'y rester car il risque d'être difficile à manier. Résultat des courses : deux victimes, si ce n'est pas plus car il faut compter avec l'esprit de solidarité… À mon avis, attendre la nuit, c'est mettre toutes les chances de notre côté. De toute façon, c'est juste l'affaire de quelques heures.

— Oui, reconnut Jag. C'est vrai que c'est plus sage. Il vaut mieux arriver avec un peu de retard que pas du tout. Personne ne nous attend, après tout.

— Nous, non mais il y a Molly, rappela Petite-Mésange.

— Si elle a attendu cinq ans, elle peut bien attendre quelques heures de plus, ricana Drago.

— Je l'espère. Mais les femmes sont souvent fantasques et certaines digèrent mal les affronts, plaida la jeune femme.

— Il faudrait d'abord qu'elle soit là !

— Elle sera là, c'est une maîtresse femme.

— Comment une maîtresse femme pourrait-elle s'enticher d'un traîne-savates comme Josip ?

— Ce sont là les mystères du sentiment, répondit Petite-Mésange en fixant Jag. Les passions naissent sans qu'on puisse l'expliquer, sur un simple regard, sans aucune autre raison. D'ailleurs l'amour et la raison n'ont jamais fait bon ménage ; on ne peut marier l'eau avec le feu…

— Tout ça c'est bon lorsqu'on a vingt ans, le cœur tout neuf et la peau bien tendue, argumenta l'Exécuteur. Je ne sais pas trop quel âge à cette Molly, mais il faut avouer qu'elle doit avoir quelques heures de vol et qu'au lieu des ressemblances, elle doit être plus près d'une sorcière que d'un prix de beauté !

— Il n'y a pas que le physique.

— Oui, je sais, il y a la noblesse des sentiments, la grandeur d'âme, la bonté naturelle, l'obligeance, la déférence, la gentillesse, l'affabilité, la tendresse, la galanterie, bref tout ce qu'on peut avancer comme qualités lorsqu'il manque le principal, c'est-à-dire le véritable désir. Ce n'est plus de l'amour, c'est de la résignation.

— Le désir finit toujours par s'émousser mais on peut tout de même continuer à aimer. Mais je ne crois pas qu'un homme puisse comprendre cela. Enfin pas tous les hommes.

— Apparemment, je rentre dans la première catégorie !

— Vous seul êtes capable de vous situer.

— Oui… Bon, si on en revenait à notre affaire… On ne va tout de même pas prendre des risques parce qu'une femme risque d'avoir des humeurs. D'ailleurs, si elle l'aime, elle attendra. Et puis si elle s'en va, tant pis, notre ami n'aura rien perdu. D'autant que tout ça repose sur du vent, en définitive. Cinq années, ça fait un sacré bail ! Je ne suis pas sûr qu'ils puissent même se reconnaître…

— Oncle Josip n'aura pas oublié, dit la jeune femme. Il avait toujours le visage de Molly en lui. Il disait qu'elle illuminait son esprit. Et lorsqu'il se sentait moins sûr, que son image s'estompait dans son souvenir, il s'appliquait alors à la dessiner puis il comparait ensuite avec les portraits précédents.

Muet jusqu'alors, Jag poussa un rugissement.

— C'est vrai qu'il passait son temps à dessiner ! tonna-t-il. Il nous l'avait dit ! Ceux du Septième Monde l'avait même contacté afin qu'il établisse une carte détaillée du Territoire Rouge !

— Et alors ? s'étonna l'Exécuteur.

— Alors où sont ces dessins ? Il nous en a montré quelques-uns mais ça ne pouvait en aucun cas constituer toute sa production ; en cinq ans, il a dû en accumuler des ébauches, des croquis, des portraits !

— Pourquoi, tu veux ouvrir une galerie d'art ?

— Non mais j'aimerais bien mettre la main sur les portraits de Molly parce que s'il y a quelqu'un qui soit capable de provoquer un choc visuel chez Josip, c'est bien elle ; du moins son image.

— Eh ! Ce n’est pas si bête ! On fera peut-être quelque chose de toi si les gorets ne te mangent pas !

— C’est Petite-Mésange qu’il faut féliciter, déclara Jag. En fait, c’est elle qui a eu l’idée mais elle s’est arrangée pour que cela ait l’air de venir de nous…

— De toi, surtout, grogna Drago. Bon, c’est bien beau tout ça mais où ils ont pu passer, ces fichus dessins ?

Sans se concerter, animés par la même idée, les deux hommes se tournèrent vers Charlotte que Tamanoir-Rampant était en train d’attacher à l’un des piliers qui soutenait l’auvent, en furent pour leurs frais : l’animal était nu. C’est-à-dire qu’il n’était pas sellé et encore moins chargé de fontes.

D’abord déçu, Jag s’approcha, fit le tour de la mule sous le regard surpris de l’enfant qui n’en finissait pas de nouer la longe autour du pilier.

— Tu cherches quoi, une poche secrète ? gouailla l’Exécuteur étonné lui aussi par la manège de son compagnon.

— Ne me dis pas que tu as pris le temps de la laver, dit Jag imperméable à l’humour de Drago.

Comme l’enfant le fixait, les yeux agrandis par l’incompréhension, il expliqua :

— Ta blessure… Le sang, elle devrait être pleine de sang !

Hébété, Tamanoir-Rampant mit un certain temps à réaliser.

— Ah oui ! le sang, déglutit-il péniblement après s’être pénétré de la question. Il y en avait partout, c’est vrai, sur la selle, les sacoches… C’était poisseux, gluant, j’ai tout retiré en arrivant, avant de la mettre à l’abri…

— Tu as regardé à l’intérieur ?

— Non, je n’ai pas eu le temps… Mais à vrai dire, je n’y ai même pas pensé.

— C’est lourd ?

— Non, je peux tout ramener tout seul…

Sur ce, il s’élança au pas de course avant que Jag ait pu émettre le moindre son. Comme ce dernier s’apprêtait à le rejoindre, l’Exécuteur le retint.

— Laisse-le faire, dit-il. Il a besoin de se rendre utile, de compenser le sentiment de culpabilité qu'il éprouve vis-à-vis de Josip.

— Il n'est pas vraiment responsable, intervint Petite-Mésange. C'est juste un mauvais concours de circonstances…

— Il est jeune, il oubliera de toute façon. Mais pour l'heure, il faut qu'il bouge, qu'il aide à sa manière, commenta Drago. Ce n'est pas le moment de le tremper dans la guimauve, d'en faire un mistenflûte. Tiens, le voilà ! Eh bien, ce n'est peut-être pas lourd mais c'est volumineux !

Effectivement, les fontes ramenées par l'enfant étaient plus rebondies que la normale et recouvertes d'une croûte de sang séché, lequel n'avait par miracle pas endommagé ce qui se trouvait à l'intérieur.

Se chargeant de l'une des sacoches, Jag n'y découvrit que du matériel, c'est-à-dire des crayons, des pastels, des pinceaux artisanaux, fabriqués à base de poils de mammifères par Josip, des godets d'aquarelle, des tubes de gouache, des morceaux d'argile de différentes couleurs, ainsi que des pierres ramassées çà et là, au fil des étapes parcourues par le vieil homme. Il y avait également des boîtes remplies d'insectes morts et des chiffons dans lesquels étaient enroulés des oiseaux pétrifiés. Bref, tout un bric-à-brac sans grand intérêt.

Heureusement, la seconde sacoche, inventoriée par Petite-Mésange et Drago, se révéla plus payante. Elle était bourrée à craquer de feuillets dont certains étaient utilisés sur les deux faces.

L'inventaire s'annonçait interminable mais la jeune femme, fine mouche, songea que des portraits de cette importance devaient fatalement être regroupés et elle rechercha en priorité quelque chose qui ressemblât à un cahier, un recueil formé de feuillets plus épais, plus résistants, et aussi de meilleur qualité au niveau du grain du papier.

Il n'y avait qu'un seul bloc bien compact calé entre un fatras de feuilles volantes, pour la plupart plissées ou écornées, espèce de registre composé de bristols grand format rattachés entre eux par une reliure à spirale métallique.

L’ouvrage ne comportait rien sur aucune des couvertures et il fallut l’ouvrir, et le remettre à l’endroit, pour découvrir qu’il s’agissait effectivement d’un recueil de portraits.

Un examen rapide révéla que tous les cartons étaient employés. Il y en avait une bonne cinquantaine. Aucun ne portait la moindre légende. Pas de date. Rien d’autre qu’une succession du même visage, celui d’une femme d’un certain âge, aux cheveux bouclés, aux traits accusés, qui gardait cependant un parfum de jeunesse.

— C’est bien elle, c’est Molly ? fit Petite-Mésange.

S’ensuivit alors une plage de silence, chacun s’absorbant dans l’observation des différents portraits. Au fil des rectangles de carton, on comprenait que l’artiste travaillait seulement d’après son souvenir. Insensiblement, les contours du visage s’estompaient, ainsi que les ombres et les reliefs, au profit du nez et du regard. Un nez mutin, en trompette, et deux yeux immenses, pétillant à la fois de malice et de bonté.

— Il avait un drôle de coup de patte, siffla Drago. Arriver à rendre tant d’expression avec seulement du fusain et de la mine de plomb, chapeau !

— Je comprends qu’il ait tenu à être fidèle au rendez-vous, dit Jag. Et à la voir, je sais qu’elle sera présente.

Ces considérations expédiées, on passa au plat de résistance, c’est-à-dire à la confrontation entre Josip et son œuvre.

Le plus dur fut d’accrocher le regard de l’amnésique. Il déplaçait la tête mécaniquement, comme un automate, posant ses yeux n’importe où, et en général partout où il n’y avait rien à voir.

Afin de ne pas le brusquer, on se contenta de balader les portraits devant lui, de les maintenir dans son champ de vision, ce qui n’était pas une mince affaire ; pour un résultat catastrophique, si l’on songe que cela ne lui provoqua pas le plus infime sourcillement.

— On dirait qu’il est débranché, que ses yeux n’accommodent plus, qu’il voit sans voir ! gronda Drago.

Effectivement, Josip semblait totalement absent, étranger aux efforts que déployait le trio dans le but de lui dégeler la mémoire. Il ne marquait devant ce défilé de portraits qu’un profond

détachement. Rien d’autre. Pas une once d’intérêt, pas un atome d’énervement.

Il fallut bien se rendre à l’évidence, c’était le fiasco. Un échec d’autant plus cuisant que les moyens mis en œuvre cette fois étaient plus pointus, plus affinés. Et si Josip ne réagissait pas à la vue de la femme qu’il aimait, on ne pouvait que désespérer de son état.

— Je ne vois pas ce qui pourrait le débloquer à présent, soupira Jag, visiblement déçu. Il lui reste de la famille, des proches ?

Petite-Mésange secoua la tête.

— Pas à ma connaissance. Un homme comme lui, qui n’a jamais tenu en place, n’a jamais ressenti le besoin de faire souche.

— Voilà qui n’arrange pas nos affaires, fit Jag.

— Et encore moins les siennes, dit l’Exécuteur, ironique.

— L’image de Molly est une chose, mais Molly en est une autre, déclara la jeune femme. Il y a la chaleur, la profondeur du regard, le charme, le magnétisme, le parfum…

— C’est vrai qu’on peut réagir à une senteur, reconnut Drago. Mais je ne suis guère optimiste. Enfin, on verra bien !

Témoin muet des événements, Tamanoir-Rampant se racla la gorge.

— Il y a peut-être d’autres dessins intéressants là-dedans, émit-il en désignant la sacoche du menton.

— S’il faut tout lui montrer, on n’est pas sortis de l’auberge ! ricana l’Exécuteur.

Du même avis, Jag finit cependant par avoir un haussement d’épaules.

— On a le temps, on peut toujours jeter un coup d’œil ; on ne sait jamais.

Agenouillé autour de la sacoche, le trio commença alors un inventaire de la production pléthorique de Josip. Le meilleur côtoyait le pire. Il fallait quelquefois bien du talent pour deviner les intentions de l’artiste. Le plus clair de l’œuvre pouvait se classer en quatre catégories. On y retrouvait des dessins de plantes, d’animaux, des paysages et des portraits plus ou moins fouillés confinant quelquefois à la simple caricature.

C’est cette dernière spécialité qui attira le plus de commentaires. C’est également sur ce genre que se cristallisa l’attention.

Pratiques, les trois compagnons s’étaient partagé le travail, s’interpellant chaque fois qu’un portrait leur semblait présenter un quelconque intérêt.

En fait, ils ne s’arrêtaient que sur les gueules. Sur les visages parfaitement léchés. Sur les faciès qui avaient visiblement inspiré Josip.

Cependant, quelquefois, de simples caricatures dégageaient une telle puissance d’évocation, qu’elles rejoignaient la pile des têtes-capables-de-provoquer-un-déclic chez l’amnésique.

— Regardez celui-là, avec sa toque de fourrure et sa barbe, on dirait un ours ! s’exclamait régulièrement Drago en trouvant chaque fois une similitude plus ou moins avérée. Qu’est-ce que vous en pensez, on le met ou pas ?

Alors, selon, ses deux compagnons donnaient leur avis. Mais ils remarquèrent très vite que l’Exécuteur n’en faisait qu’à sa tête et que son choix prédominait. Chaque portrait distingué par ses soins atterrissait immanquablement sur la bonne pile. Si bien qu’au bout d’un moment les deux approuvèrent d’emblée, ne se donnant même plus la peine de relever la tête.

Comportement qui énerva rapidement Drago.

— Eh ! c’est pas bientôt fini cette fronde ? renifla-t-il. Ce n’est pas de ma faute si le sort me favorise en me mettant dans les mains les figures les plus marquantes ! Tiens ! voyez-moi celui-là : n’a-t-il pas un minois intéressant ? Eh ! vous regardez ou bien je donne tout ce qui me reste à manger à Charlotte !

Agacé, Jag finit par relever la tête puis attendit que Petite-Mésange également mise à contribution ait cessé son examen forcé.

— Là, je suis sûr de faire l’unanimité ! s’exclama l’Exécuteur en passant le feuillet à Jag. Une gueule pareille, c’est quelque chose ! Alors, qu’est-ce que t’en dis ? Eh ! ça ne va pas ? Qu’est-ce qui t’en dis ? Eh ! ça ne va pas ? Qu’est-ce qui t’arrive ?

Près de lui, Jag fixait le dessin, bouche béante, la mine grise, visiblement secoué.

— Hein, il te fait de l’effet celui-là ?

— Plus que tu ne penses, répondit Jag lorsqu’il se fut quelque peu ressaisi. Je connais cet homme. C’est Patch. Mon père adoptif.

CHAPITRE IX

— Eh ! tu es toujours là ?

— Non, je suis parti aux putes !

— Ne te fâche pas.

— « Déontologiquement, je ne peux pas abandonner un enfant. Humainement non plus. Je n'oserais plus jamais me regarder dans une glace », ânonna Cavendish. Quand je disais que gouverner, c'était avant tout gérer ses propres intérêts !

— Tu te trompes.

— Ben voyons !

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Non… Je ne suis tout de même pas assez stupide pour avaler vos sornettes ! Vous n'arrêtez pas de me tanner parce que vous avez besoin de moi, oui ! Pas pour mes beaux yeux ! D'abord pour que je vous aide à sortir de votre bauge, et ensuite pour que je vous emmène jusqu'à l'Ambrame !

— Tu te trompes, répéta Sheppard.

— Ça va, changez de refrain !

— Qu'est-ce que je pourrais faire ou dire pour te convaincre ?

— Rien, c'est perdu d'avance. Foutez-moi la paix !

— Je t'assure que je suis sincère.

— Gardez vos boniments pour les électeurs !

— Bon, je vais jouer cartes sur table. D'accord ?

— Vous feriez mieux d'économiser votre salive.

— C'est vrai que j'ai besoin de ton aide pour me tirer de là…

Cavendish eut un ricanement.

— C’est ça que vous appelez jouer franc-jeu ?

— Écoute, avant d’en tirer des conclusions !

— Qu’est-ce que vous allez encore me sortir ?…

— La vérité.

— Vous ne faites que répéter ce que j’ai dit !

— En partie, seulement.

— Ah ! parce que vous laissez tomber le deuxième volet du pian… L’Ambrame faisait pourtant partie de vos préoccupations, non ?

— Tu as tout dit.

— Quoi ? Vous pouvez pas parler plus net !

— Tu as tout dit en employant l’imparfait.

— Merde, vous croyez que c’est bien le moment de branler les mouches !

— C’est vrai que je m’intéressais à l’Ambrame mais c’était avant…

Cavendish poussa un profond soupir.

— Ça y est, vous recommencez ! Avant… Avant quoi ? Le déluge ? Jésus-Christ ?

Sheppard hésita un moment avant de répondre.

— Quand j’étais encore un guerrier de verre, révéla-t-il.

CHAPITRE X

— Tu crois qu'on est sur la bonne route ? s'inquiéta Drago en observant les parois qui s'élevaient autour d'eux, véritables murailles abruptes dont on distinguait à peine le faîte.

— On nous a conseillés d'emprunter le Défilé du Diable, dit Jag. L'endroit correspond, non ?

— Je ne vois pas comment il pourrait s'appeler autrement, grogna l'Exécuteur. Ce n'est même pas un défilé, tout juste une fissure ! Tu sais quoi ? J'ai l'impression de progresser entre d'interminables mâchoires, les maxillaires d'un monstre de pierre qui n'en finit pas de bâiller… Regarde un peu tout là-haut, c'est à peine si on aperçoit le ciel. On dirait un spaghetti bleu !

— Je ne te savais pas si lyrique.

— Et toi si confiant !

— Vas-y, crache ta bile…

— Il suffit qu'on t'indique un chemin, et tu t'y précipites !

— Tamanoir-Rampant a dit que c'était plus long mais plus sûr.

— Et toi tu te fies à la parole d'un enfant !

— Petite-Mésange avait l'air d'accord.

Drago leva les yeux au ciel.

— Ah ! alors, si Petite-Mésange avait l'air d'accord… !

— Qu'est-ce qui te ronge ?

— Rien, sinon que je me méfie, c'est tout.

— Avoue que là, au moins, on est à l'abri de l'oiseau de cristal.

— Oui mais en revanche on est à la merci d'une foule d'autres dangers.

— Ce qu'il y a de bien avec les lieux qui inspirent la peur, c'est qu'en général personne ne s'y risque.

— Même le gosse n'a pas insisté pour venir ! ricana Drago.

— On n'a pas voulu de lui.

— La belle affaire ! Un bouffeur de cancrelats comme lui se moque bien de ce qu'on lui dit ; s'il n'est pas venu, c'est qu'il y a anguille sous roche, c'est tout !

— Il est amoureux de Petite-Mésange.

— C'est tout ce que tu as trouvé pour le défendre ?

— On peut être amoureux à tout âge, non ?

— Quand même…

— Et je crois qu'il est également amoureux du jerrycan d'Ambrame, ajouta Jag.

L'Exécuteur eut un hoquet.

— Tu… Tu penses vraiment qu'il est resté pour ça ?

Jag haussa les épaules.

— L'Ambrame représente un véritable trésor pour le Peuple Rouge. Et celui qui le ramènera sera considéré comme un authentique héros…

— Si tu crois qu'il est capable de filer avec, pourquoi tu n'as pas pris de précautions ?

Un sourire étira les lèvres de Jag.

— Il faut savoir laisser les choses suivre leur cours, dit-il.

— Quand même, répéta Drago.

— En fait, j'ai tablé sur le fait qu'il était plus amoureux de Petite-Mésange que du jerrycan…

— Drôle de pari, grommela l'Exécuteur. Enfin, c'est toi qui vois… Mais si tu veux mon avis, le mieux, c'aurait été d'attendre la nuit, comme prévu.

— Je ne pouvais pas prendre le risque de rater Molly.

— Si elle est venue, elle attendra !

— Il faut toujours se méfier des réactions féminines.

— C'est vrai que les femmes sont de curieux animaux, reconnut Drago.

S'ensuivit un silence à peine troublé par le son des sabots des chevaux foulant un sol fait de poudre de pierre. Il régnait alentour une atmosphère de cathédrale. On y rencontrait le même froid humide et pénétrant, le même pesant, chargé de reproches quasi palpables.

— Tu es sûr qu'il s'agit bien de ton père ? demanda soudain Drago.

Jag poussa un profond soupir.

— On ne va pas revenir là-dessus. J'en suis convaincu, et s'il ne me ressemble pas, ou plutôt l'inverse, c'est parce qu'il m'a adopté. D'accord ?

Étrillé par le ton incisif de son compagnon, l'Exécuteur demeura un moment muet avant de revenir à la charge.

— Tout de même, éructa-t-il, il ne s'agit que d'un dessin.

— Une reproduction fidèle.

— On a tous un sosie, c'est bien connu ; tu peux te tromper.

Jag secoua la tête en signe de dénégation.

— Il y a cette balafre sur la joue droite, j'étais là lorsqu'une balle lui a frôlé le visage.

Drago se mura une nouvelle fois dans le silence. Il perdait son temps et sa salive. Aux mêmes questions, Jag répondait fatalement par les mêmes réponses. Alors à quoi bon insister ?

Lorsqu'il avait découvert le fameux portrait, Jag était d'abord resté quasiment sans réactions. Frappé d'hébétude. Cueilli à froid. Incapable de réaliser. À l'écouter, le portrait que l'on venait de lui glisser dans les mains était celui d'un homme appelé Patch. Son père adoptif. C'était à peu près tout ce qu'on avait pu lui tirer. Le premier choc encaissé, il s'était naturellement rabattu sur Josip, lequel n'avait pas plus réagi que ces dernières minutes. Perdant tout contrôle, il avait haussé le ton, commencé même à bousculer l'amnésique pour s'interrompre presque aussitôt, conscient de son lamentable comportement et du regard réprobateur des autres.

Alors, il avait décidé de partir, de précipiter le mouvement afin d'être certain de rencontrer Molly, cette dernière étant sans doute la seule à pouvoir sortir Josip de son néant.

Les périls subsistant, il avait d'abord projeté de s'en aller seul. Après concertation avec ses autres compagnons, Drago avait insisté pour être de la partie, mettant en avant la présence de Monsieur Seamus, le volatile était à son avis tout à fait capable d'anticiper l'arrivée intempestive de l'oiseau de cristal.

Et c'était ainsi qu'ils se retrouvaient tous deux à chevaucher l'un derrière l'autre en direction de Réfugio.

— Quoi, encore ? s'inquiéta soudain Jag.

— Hein ? J'ai rien dit ! se défendit Drago.

— Tu n'arrêtes pas de te racler la gorge.

— Peut-être bien mais en tout cas, je n'ai rien dit.

— Tu as des silences qui résonnent comme des reproches.

— Chacun entend ce qui lui revient. On appelle ça la voix de la conscience… C'est souvent plus ennuyeux que le tapage ambiant. Bon, tu veux savoir ce qui me chiffonne ?

— Je t'écoute.

— J'ai du mal à cerner ton comportement.

Jag, qui allait en tête, se retourna sur son interlocuteur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je m'interroge sur ton père…

— Je suis certain qu'il s'agit de lui, soupira Jag.

— D'accord, mais est-ce que ça change quelque chose ? Est-ce que ça remet tes plans en question, cette découverte ? En clair, j'aimerais savoir si tu veux toujours traverser. Je n'ai pas pour habitude de me mêler de la vie privée des autres, mais là, je suis tout de même concerné, non ?

Ce fut au tour de Jag de demeurer silencieux.

— À vrai dire, je ne sais plus très bien où j'en suis, révéla-t-il.

— Cet homme, Patch, tu le recherchais ?

— Pas vraiment… Enfin je devais surtout atteindre un point avant lui…

— Quel point ?

— Un… Tu ne vas pas me croire !

— Dis toujours.

— Un vaisseau spatial.

— Et alors ?

— C’est que ce n’est pas simple à expliquer.

— Vas-y, on verra bien.

Jag prit une profonde inspiration.

— Si je te raconte que j’ai en quelque sorte voyagé dans le temps, ça ne te choquera pas ?

— Qu’est-ce qu’on a fait en pénétrant dans le Barillet ?

— Là, c’était dans le futur.

— Oui ; et alors ?

— Alors j’ai retrouvé Patch mort, enfermé dans les flancs d’un immense vaisseau de l’espace transformé en cimetière spatial.

— Un mort, dans un cimetière, c’est dans l’ordre des choses, non ?

— Oui mais le vaisseau venait d’ailleurs, il s’était posé là par hasard et Patch y était entré par curiosité…

— Tu y étais ?

— Non mais c’est ce qui m’est arrivé dans les mêmes circonstances, alors j’en tire des conclusions.

L’Exécuteur hocha la tête.

— C’est probablement ce que j’aurais fait aussi, approuva-t-il. À moins que Monsieur Seamus me l’ait déconseillé, évidemment ! Bon, trêve de balivernes, qu’est-ce qui s’est passé ?

— Eh bien, j’ai découvert Patch mort.

— Et tu t’es donc mis en tête de le rattraper avant qu’il entre dans ce vaisseau, c’est ça ?

— Après avoir regagné mon époque, oui. En fait, le principal, c’était que j’arrive avant lui au vaisseau car je ne pensais pas pouvoir le rejoindre.

— Et c’était pour ça qu’il te fallait traverser le Territoire Rouge ?

— Oui.

— Et, évidemment, ce portrait remet tout en question…

— Oui car c’est la preuve que Patch est lui aussi entré dans le Barillet.

— Et tu voudrais pouvoir interroger Josip, savoir où et dans quelles circonstances il a rencontré ton père adoptif ?

— C'est normal, non ?

— C'est un réflexe naturel mais je ne suis pas sûr que ce soit très constructif à longue échéance.

— Tu penses qu'on ne peut pas modifier le destin, aller contre ce qui est écrit, c'est ça ?

Drago eut un haussement d'épaules.

— Je n'ai pas d'opinion bien arrêtée sur le sujet, déclara-t-il. Tout ce que je sais, c'est qu'il faudrait être stupide pour baisser les bras.

— Alors, j'ai raison, non ?

— Tu as raison de te battre mais j'ai peur que tu laisses tes sentiments t'aveugler…

— Comment ça ?

— Qu'importe que Patch soit en ce moment égaré dans un des univers du Barillet ? Puisque tu connais l'avenir, tu sais qu'il a fini par en sortir pour arriver jusqu'à ce vaisseau-cimetière. Alors fonce au lieu de tourner en rond ! Si ça se trouve, tu perds un temps précieux, tu aides la fatalité à s'accomplir en ce moment.

Jag arrêta sa monture, se retourna l'air sombre.

— Tout ce que tu me dis, j'y ai déjà pensé, crois-moi, souffla-t-il. Seulement, il m'est venu une autre idée à la vue de ce portrait… Une idée qui remet tout en question…

Drago fronça ses sourcils broussailleux.

— Je t'écoute, fit-il, visiblement intrigué.

— Le Barillet…

— Quoi, le Barillet ?

— Si j'y étais entré sans le savoir en voyageant dans l'avenir…

— Merde ! jura l'Exécuteur. Tu crois que c'est possible ?

Jag gonfla les joues.

— Il n'existe rien qui prévienne, pas de frontière… Regarde pour nous, sans Capucine et ses complices, on n'aurait rien su (6) !

— C'est vrai que c'est une possibilité dont tu dois tenir compte, reconnut Drago.

— C’est pour ça que j’aimerais que Josip reprenne ses esprits, expliqua Jag. Je lui demanderais s’il a jamais vu l’Arche, ou s’il en a entendu parler.

— L’Arche ? s’étonna l’Exécuteur.

— C’était le nom du vaisseau.

Drago eut une grimace.

— S’il l’avait vu, il l’aurait dessiné, non ?

— C’est probable ; mais on n’a pas examiné toute sa production.

— À qui la faute ? Tu ne pensais qu’à te mettre en route !

— Tu sais pourquoi, maintenant.

— Oui… Dis-moi, Patch, j’imagine qu’il n’est pas mort de vieillesse, sinon tu ne te remuerais pas tant… On l’a assassiné dans le vaisseau ?

Jag hésita un moment avait de se jeter à l’eau.

— Si je te raconte, tu ne me croiras pas, dit-il.

— Si tu ne me racontes pas, encore bien moins !

— Il est mort… métallisé.

— Quoi ?

— Je t’avais bien dit que tu ne me croirais pas.

— Je ne suis pas sûr d’avoir bien entendu ; tu as dit « métallisé », j’ai pas rêvé ?

Jag hocha la tête.

— C’est bien ça. Patch a été transformé en statue d’acier.

— Merde ! souffla l’Exécuteur. Avec toi, rien n’est simple !

— Une étrange créature baptisée Metallum qui avait la propriété de transformer tout ce qu’elle touchait en pur acier vivait dans le vaisseau, expliqua Jag. J’en ai d’ailleurs moi-même été victime… Enfin en partie, toute ma main droite jusqu’au poignet.

— Quelle force de frappe !

— Je n’ai pas eu bien le temps de m’en rendre compte, car elle a fini par se liquéfier.

— Hein ? s’étrangla Drago.

— Vraiment. Ce fléau, Metallum, était une saloperie !

— Était ?

— Avec Cavendish et d’autres compagnons du moment, nous avons réussi à réduire ce monstre, précisa Jag (7). Mais c’était arrivé dans le Futur. Pour l’heure, Metallum est toujours en activité…

— Si Josip avait vu ce vaisseau, tu ne crois pas qu’il aurait lui aussi tenté d’y pénétrer… et que par conséquent il ne serait pas là avec sa mémoire gelée ?

— L’Arche se trouve dans une zone désertique soumise à de violentes tempêtes qui charrient des tonnes de sable, lesquelles découvrent et recouvrent alternativement le vaisseau, dit Jag. Il faut tomber au bon moment. Josip a très bien pu fouler ce désert sans jamais rien découvrir. Le fait qu’il soit revenu ne prouve rien. Ce que j’aimerais savoir, c’est s’il a pu dialoguer avec Patch ? quelles étaient ses intentions et si lui-même a jamais entendu parler d’un vaisseau spatial ou du moins d’un grand navire de fer présent dans l’un des univers du Barillet…

L’Exécuteur approuva du chef.

— Évidemment, dit-il, il vaudrait mieux que tu en saches un peu plus long mais ça risque de prendre du temps. D’un autre côté, il serait stupide de traverser le Territoire Rouge et de sortir de ce satané manège pour avoir à y revenir. C’est vrai que…

Un son familier suspendit son discours. Le froufroutis créé par l’envol de Monsieur Seamus.

Jaillissant du haut-de-forme, l’oiseau marqua tout d’abord un temps d’arrêt, pour se situer, puis il monta soudain comme une flèche vers le ruban de ciel.

— Qu’est-ce qui lui prend ? demanda Jag.

— Difficile à dire, grimaça Drago en suivant l’essor du volatile, les yeux plissés.

Aussi vite qu’il s’était élevé, le corbeau inversa soudain son vol et amorça un méchant piqué qui fit craindre un instant le pire aux deux hommes. Mais il redressa avant d’arriver à leur hauteur et recommença à tourner au-dessus d’eux, tout ébouriffé, les plumes en bataille, véritable boule, hérissé comme un oursin.

— Il est souvent comme ça ? demanda Jag, à la fois étonné et inquiet.

— Seulement lorsqu'il pressent un danger. Un danger pour lui. Quelque chose qui vient du ciel. Un aigle, un zopilote ou un charognard du même acabit.

— Je croyais qu'il était de taille à se défendre tout seul, capable de descendre un éléphant d'un simple coup de bec…

Là, Jag exagérait à peine. Monsieur Seamus n'était pas doté d'un bec spécial, ni démesuré, ni long comme un avant-bras, ni non plus effilé comme une aiguille ou spiralé comme un tire-bouchon. Non, il était semblable à tous les autres corvidés. Simplement, comme il était atteint d'albinisme, que ses yeux rouges, fragiles, ne lui permettaient pas de lutter à armes égales avec ses congénères, eh bien, son maître avait trouvé une astuce, une ruse destinée à rétablir l'équilibre, le rapport de forces. Il lui enduisait régulièrement le bec de poison. Du concentré de venin de crotale diamantaire, quelque chose de particulièrement foudroyant. Un simple coup de bec au premier sang et en moins de trente secondes, tout était réglé, Jag avait d'ailleurs assisté à une intervention du volatile et il en avait conservé un étourdissant souvenir [8].

— Aucun combat n'est gagné d'avance, dit Drago. Regarde David et Goliath…

Paniqué, l'oiseau continuait à agiter furieusement ses ailes tout en montant et descendant sur place comme un yo-yo emplumé.

Tête levée, les deux hommes sentirent soudain leur souffle se bloquer.

Une forme oblongue, lumineuse, éblouissante venait de s'inscrire dans leur champ de vision rétréci.

Un poisson d'argent glissant dans des eaux azurées.

L'oiseau de cristal.

CHAPITRE XI

— Un quoi ? hoqueta Cavendish.

Sheppard se racla la gorge avant de lâcher :

— Un guerrier de verre.

— Qu’est-ce que c’est encore que ces salades ?

— Tu avais raison, et Éloïse aussi : je ne suis pas le véritable Angus Sheppard.

— Ah oui, coassa l’éclaireur, et vous êtes qui ?

— Je viens de te le dire : un guerrier de verre.

— Vous êtes sûr que vous n’êtes pas en train de perdre la boussole ?

— Je ne me suis jamais senti aussi bien !

— On est toujours euphorique dans ces cas-là…

— Quels cas ?

— Quand on s’alanguit.

— Mais je suis tout ce qu’il y a de solide !

— Tous les blessés en état de choc se prétendent invincibles, taillés pour vivre un siècle ou deux…

— Désolé, mais je me sens vraiment d’attaque.

— Tu parles ! Vous délirez, oui !

— Attends un peu, il n’y a pas si longtemps tu mettais mon identité en doute, et à présent que j’abonde dans ton sens, tu ne veux plus me croire.

— Éloïse vous a tiré dessus.

— Rien de bien grave !

— Quand même, vous avez reçu une balle et…

— Et quoi ?

— Et… Et il faut compter avec le sang qui s'écoule, l'affaiblissement…

L'autre eut un ricanement.

— Tu en sais plus long que je le pensais, on dirait.

— Si vous le dites…

— Oui, ce qui te choque, c'est que je sois encore vivant après avoir reçu une balle. Je me trompe ?

— Toutes les blessures ne sont pas mortelles.

— Alors j'aurais dû dire « entier » au lieu de vivant. C'est ça ?… C'est ça, bien sûr ! Qu'est-ce que tu sais, exactement ?

Ce fut au tour de Cavendish de s'éclaircir la voix.

— J'ai rencontré Sheppard avant de vous rencontrer vous, révéla-t-il. En fait, il m'avait envoyé à votre recherche. Je devais tout faire pour vous ramener…

— Tu es entré dans un miroir et tu as réussi à en sortir ?

— On m'y a fait entrer de force, et c'est dans cet étrange univers que j'ai rencontré Sheppard, raconta l'éclaireur.

— Et qui t'a tiré de là ?

— Personne. Sous l'emprise de l'Ambrame, j'ai de nouveau rajeuni ce qui m'a en quelque sorte éjecté. Dehors, j'ai retrouvé mon double. Nous nous sommes battus et il s'est littéralement cassé en milliers de morceaux…

— C'est effectivement notre lot à nous tous, les guerriers de verre.

— Si vous n'êtes pas Sheppard, pourquoi êtes-vous encore de ce monde après avoir reçu une balle ? s'étonna Cavendish. Et d'abord, qui êtes-vous ? Et d'où venez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de guerrier de verre ?

— Nous venons de Zartraz. Le monde des ténèbres.

— C'est un des mondes du Barillet ?

— Non, c'est un univers sans structures. Une immensité charbonneuse plongée dans la nuit éternelle. La seule lumière qui

illumine Zartraz vient des feux du ciel. Les orages sont nombreux là-bas. Nombreux et particulièrement meurtriers…

— Drôle d'endroit ! éructa Cavendish. Mais quel rapport avec les guerriers de verre ?

— Zartraz, c'est la désolation. Rien n'y pousse. Jamais de soleil. De la rocaille partout. Plus d'habitations, plus de villes car la foudre ne laisse rien debout. C'est un pays maudit. Une terre de malédiction. Dis-moi, ça évoque quoi ce nom pour toi ?

— Un coin où je n'irais pas passer mes vacances.

— Pas le site, le nom : Zartraz…

— Voyons ça… Zartraz… Zar-traz… Ah oui : c'est un palindrome, ça peut se lire dans les deux sens !

— Exactement. Tu sais pourquoi ? Parce qu'avant, Zartraz était le royaume du miroir. Les miroitiers de Zartraz n'avaient pas leur pareil. C'était une contrée très florissante. On s'y pressait entre gens de bonne compagnie. On faisait le tour du monde pour venir à Zartraz, pour y commander ou y acquérir un miroir. Ou simplement pour visiter les miroiteries, les glaceries, pour admirer le travail des paraisonniers, des étameurs. Les miroitiers de Zartraz officiaient pour des empereurs, des rois, des princes, mais personne ne pouvaient leur forcer la main et ils servaient seulement ceux qui leur plaisaient. Il y avait de la magie dans leur savoir-faire. Les reflets nés de leurs miroirs ne ressemblaient pas aux autres. Les hommes se trouvaient de la prestance, les femmes de la beauté, de la séduction, les vieux de la verdeur… Chacun retrouvait ce qui lui manquait.

— Flattez, vous séduirez, commenta l'éclaireur. Donner aux gens l'image dont ils rêvent, c'est caresser dans le sens du poil. Succès assuré !

— Agacés par la notoriété de Zartraz, des concurrents, menacés de ruine, ont commencé à faire courir des rumeurs, à évoquer des pratiques sataniques. Ces prodiges ne pouvaient s'expliquer autrement. Il y avait fatalement commerce avec le diable. Cependant, ce parfum de soufre, loin d'inquiéter, eut pour effet de rameuter la clientèle, de l'enfler jusqu'à la démesure et de faire naître également toute une armada de colporteurs vendeurs

d’amulettes et autres talismans. Des escrocs bien évidemment qui se servaient du nom de Zartraz pour écouler toute une production liée au monde des ténèbres. Et l’affaire prit une telle ampleur que Zartraz fut bientôt assimilée à Sodome et Gomorrhe, à l’antre du Malin.

« Comme telle, elle devint alors le cheval de bataille des Légions du Créateur, des prêtres musclés plus prompts à punir qu’à confesser ou à pardonner. Menés par Josaphat, un ancien berger devenu porte-parole de l’Éternel, les « légionnaires » exterminèrent toute la population de marchands forains ; après quoi, ils jugèrent les Maîtres Miroitiers, leurs ouvriers et leurs familles ; tous furent reconnus coupables de commerce avec le démon et brûlés en place publique. Puis, Josaphat, parlant pour le Très-Haut, condamna Zartraz, ville vouée au Prince des Ténèbres, à retourner justement et pour toujours à ces mêmes ténèbres. Et la prophétie s’accomplit. Des nuages d’un noir d’encre s’amoncelèrent au-dessus de Zartraz et bien au-delà, prémices d’un orage incroyablement violent dont le tonnerre fit exploser tous les miroirs du plus grand au plus petit, pulvérisant le plus infime éclat, le réduisant à rien, tandis que la foudre boutait le feu à toutes les constructions, à tous les ateliers, jusqu’à ce que l’endroit ne fût plus qu’un territoire de ruines. Depuis, la nuit s’est installée. Et les orages n’ont plus cessé.

— Sacrée histoire, renifla Cavendish. Mais je ne vois pas bien le rapport avec les guerriers de verre…

— J’y viens, ne t’impatiente pas. Je ne sais pas si tu le sais, mais il est très difficile d’anéantir à jamais. La nature humaine et l’autre, la nature tout court, ne se laissent pas dicter de conduite. Les fleurs viennent à bout du roc et les dos courbés finissent toujours par relever la tête. On peut tuer un homme, pas une idée. Le savoir, l’art, la tradition ont la peau dure. Les survivants de Zartraz, car il y en a eus, il y a toujours des survivants après les massacres, les naufrages et les catastrophes naturelles, ces rescapés donc n’ont plus eu qu’un but : recommencer. Tout reconstruire. Retrouver le lustre d’antan, et le merveilleux savoir-faire des anciens. Hélas, la malédiction demeurait et il était impossible d’ériger quoi que ce soit sous la menace omniprésente des feux du ciel. Alors les descendants des Maîtres Miroitiers et de leurs compagnons ont

décidé de fabriquer des miroirs capables de repousser l'obscurité qui baignait Zartraz ; des miroirs qui auraient le pouvoir d'emprisonner et de restituer l'image emmagasinée…

— Vous vouliez voler des paysages ? s'étrangla l'éclaireur. Vous rendre maîtres de pans de nature à partir de simples miroirs ? Mais c'est impossible !

— Si on t'avait dit un jour que tu rentrerais dans un miroir et que tu t'entretiendrais avec ce qui n'était au départ qu'un simple reflet, tu l'aurais cru ?

Cavendish marqua un temps de réflexion, désireux de remettre un peu d'ordre dans ses pensées. En fait, il ne savait plus très bien où il en était, ce qu'il devait croire. De toute façon, ce n'était pas le moment d'ergoter, de pinailler. En toute circonstance, avec Jag, ils avaient décidé de prendre les choses comme elles venaient, de faire face et de réfléchir ensuite. Dans ces temps tourmentés, il valait mieux accepter l'inconcevable et réagir en fonction si l'on voulait durer. À bien y réfléchir, ils avaient déjà connu des situations aussi insolites. Et depuis qu'ils avaient mis les pieds dans le Barillet, c'était le pompon ! Du moins pour ce qui le concernait car Jag et son nouveau compagnon devaient être loin à cette heure. Peut-être pas encore de l'autre côté du Territoire Rouge, mais en tout cas à l'abri des projectiles de verre et des miroirs maléfiques ! Loin des emmerdes de toutes natures. Loin de lui…

Une chape de désespoir s'abattit soudain sur l'éclaireur. À quoi bon se débattre, se préoccuper du pourquoi et du comment ? Jamais il ne parviendrait à rejoindre Jag. Il avait atteint le bout de sa route. Il allait finir là, transpercé à plus ou moins brève échéance par une rafale de balles de verre tirées par… par quoi, au fait ? Quitte à défuncter, autant connaître l'arme du crime !

— Eh ! ça va toujours ?

— Impeccable, les urines sont claires !

— J'avais peur que tu aies perdu connaissance, recouvert comme tu l'es…

— Non, non ; de ce côté-là, rien à redire. Par contre, il y a un truc qui me chagrine…

— Je t'écoute.

— Cet engin qui n'arrête pas de nous canarder, c'est quoi, au juste ?

— Aucune idée.

— Oh ! C'est lumineux comme un soleil et ça crache des balles de verre ! Balles de verre, guerriers de verre, ça nage dans les mêmes eaux, non ? D'abord, vous n'avez pas répondu à ma question tout à l'heure : pourquoi n'avez-vous pas explosé en morceaux lorsque Éloïse vous a tiré dessus ?

— Parce que j'ai désiré vivre plus que tout au monde.

— La belle affaire ! Tout le monde a envie de vivre !

— Pas les guerriers de verre. Tu sais pourquoi ? Parce qu'ils ont l'esprit suicidaire. L'âme noire. De ceux qu'ils remplacent, ils ne conservent que les mauvais instincts. Des pulsions qui les poussent à faire le mal. Alors, fatalement, de provocation en méfait, il leur faut peu de temps, dans le contexte présent, pour trouver une fin tragique.

— Nous sommes loin des miroirs capables d'emprisonner des sites lumineux, grogna Cavendish.

— On ne peut pas toujours tomber juste du premier coup.

— Peut-être bien, mais quand on cherche un remède, on ne répand pas dans la nature le fruit des recherches intermédiaires !

— Nécessité fait loi… Les Maîtres Miroitiers ont été obligés de s'expatrier pour mener leurs recherches à bien mais ils se sont vite rendu compte que leur savoir-faire tenait surtout à la qualité de l'étain dont ils disposaient sur le territoire de Zartraz. Un étain avec une bonne proportion d'antimoine…

— C'est de l'alchimie ! Vos miroitiers ne sont que des alchimistes, des sorciers, des enchanteurs… Pas étonnant qu'ils aient été brûlés en place publique ! Quand on veut prendre les patins du Seigneur, faut pas s'attendre à finir autrement qu'à la broche ! Il supporte mal la concurrence… Allez-y, que ça vous empêche pas de continuer surtout, c'était juste pour me dépoussiérer les cordes vocales ! De toute manière, j'ai jamais rien eu contre les alchimistes qui sont un peu les pères des physiciens. Mais poursuivez, poursuivez…

Un peu déconcentré par les commentaires de son interlocuteur, celui qui affirmait être le double de Sheppard resta un moment silencieux avant de reprendre son récit.

Ainsi, il raconta comment, ayant plié bagage pour les raisons que l'on sait, les Miroitiers de Zartraz, après bien des escales, avaient été contacté par des émissaires du Septième Monde du Barillet où on avait eu vent de leur incroyable projet. L'affaire les intéressait au plus haut point et ils étaient prêts à mettre au service de ceux du pays des ténèbres des ateliers dotés d'un matériel haut de gamme à condition de partager le fruit de leurs recherches. Un accord dans ce sens avait été conclu et les miroitiers avaient commencé à travailler en exigeant toutefois de conserver, en cas de succès, le secret entier sur leur découverte. Pas question de divulguer leur savoir-faire. Cette clause restrictive avait été aussitôt acceptée, leurs partenaires voulant juste disposer de quelques-uns de ces fameux miroirs le moment venu.

Cependant, même avec beaucoup de moyens, des techniques de pointe, les recherches piétinèrent. Et il fallut alors se rendre à l'évidence : l'âme des miroirs, ce qui faisait leur spécificité, était lié au sous-sol de Zartraz. Il fallait impérativement travailler à partir de minéraux extraits du pays maudit.

L'ennui, c'était que tout le territoire était la proie d'orages dévastateurs et meurtriers. Il ne demeurait plus rien de vertical sur toute l'étendue de Zartraz. Pas un mur. Pas un arbre. Pas un bosquet ou même une fleur. Rien. Zartraz n'était plus qu'un monde plat, un monde horizontal. Un désert calciné. Pire, même : quasiment vitrifié. Un endroit où plus personne ne pouvait demeurer. Pas question non plus d'organiser une vie souterraine car rien ne résistait aux ondes de choc générées par le tam-tam incessant du tonnerre.

Des volontaires furent alors recrutés avec pour mission de retourner sur place, de se procurer du minerai, et surtout de revenir. Une tâche difficile. Les malheureux ne savaient pas ce qui les attendait. Ils avaient à peine mis le pied sur leur territoire, n'avaient pas même parcouru cent mètres que la foudre mettait à mal la moitié

de leur effectif. Il faut dire que, hantés par la peur, ils avaient eu la sottise de se regrouper.

Forts de cette pénible expérience, ils se séparèrent, chacun jouant sa carte. La division ne fut pas plus fructueuse car dans ce pays « horizontal », la moindre éminence faisait office de paratonnerre. Marcher le dos courbé ne suffisait pas. Beaucoup l'apprirent à leurs dépens. Les survivants n'eurent plus qu'à ramper, le souffle court, la peur au ventre, ivres de la lumière vive des éclairs qui leur brûlait les rétines et du fracas permanent du tonnerre qui leur faisait vibrer les tympans.

Ceux-là n'étaient pas au bout de leur peine. Certains furent foudroyés car ils avaient eu l'incommensurable bêtise d'emmener de l'outillage, pelle, pioche, sans prendre la précaution d'en isoler les parties métalliques ; d'autres le furent tout pareillement car leur système d'isolation se révéla insuffisant ; d'autres encore car ils ne purent supporter la tension nerveuse et que, subitement pris de folie, ils s'élancèrent dans n'importe quelle direction, très vite court-circuité par des dards de feu qui jaillissaient du sol en même temps que du ciel d'encre.

Il n'y eut en définitive qu'un seul rescapé, duquel on ne put rien tirer pendant un moment car il se présenta complètement dépenaillé, les yeux éraillés, le teint hâve, incapable de proférer quelque chose de cohérent. Brisé nerveusement, recru de fatigue, il s'endormit d'un seul coup et rien ne put le sortir de l'espèce de coma dans lequel il avait sombré. En l'installant un peu plus confortablement, on s'aperçut que sa main droite était refermée sur un objet mais tous les efforts déployés pour lui ouvrir le poing demeurèrent vains et il fallut attendre son réveil pour découvrir qu'il s'agissait d'une boule de métal quasiment ronde de couleur blanche avec des reflets bleutés.

Revenu à lui, l'homme expliqua que cette sphère provenait de Zartraz, que le sol en était parsemé, et qu'il s'agissait de nodules créés par la foudre en s'abattant sur le sol. Le plus drôle, c'était que le rescapé ne s'était rendu compte de rien, qu'il avait empaumé la sphère sans en être vraiment conscient et qu'il l'avait ramenée sans le savoir.

Intrigués, les miroitiers étamèrent un miroir à partir de ce nodule qui contenait de l'étain, du vif-argent, de l'antimoine, de la potasse caustique et d'autres éléments difficilement identifiables. Et c'est ainsi, à leur grande surprise, car ils avaient agi sans trop y croire, c'est ainsi donc qu'était né le premier miroir capable de générer des doubles épris de liberté.

En fait, ceux qui furent baptisés par la suite « guerriers de verre » n'auraient jamais dû voir le jour, le phénomène de dédoublement, l'espèce de clonage instantané n'étant qu'une étape sur le chemin de la recherche.

L'affaire aurait d'autant moins dû avoir de suite que le comportement de la première créature issue du miroir fut atterrante. L'homme, un polisseur renommé, célibataire, timide à l'excès, n'avait jamais eu d'histoires. Son double se révéla vite odieux. Rempli de morgue, chicaneur, insolent, provocateur, le contraire de l'original en quelque sorte, il refusa de retourner dans le miroir et entendit mener sa vie, un quotidien fait de beuveries, de querelles, de rixes et de harcèlement sexuel vis-à-vis de toutes les femmes un tant soit peu désirables. À ce petit jeu, il ne tarda pas à se faire un tas d'ennemis et ce qui devait arriver survint, c'est-à-dire qu'il fut surpris en flagrant délit par un mari jaloux et réduit en miettes par un méchant coup de gourdin qui n'était destiné au départ qu'à lui tanner la couenne.

Surpris, sidérés par ce prodige, les miroitiers le furent encore davantage lorsqu'ils virent réapparaître, quelques heures plus tard, l'authentique polisseur, bien vivant. Le premier moment de stupeur passé, ce dernier raconta son odyssée. Il était resté prisonnier du miroir un certain temps puis en avait été éjecté d'un seul coup pour se retrouver au beau milieu de la foudre, des éclairs et du tonnerre, sur Zartraz. Tout d'abord épouvanté, il n'avait pas osé faire le plus petit geste ; puis bientôt assommé par le vacarme, aveuglé par les flashes des éclairs, il s'était relevé d'un bond et s'était mis à courir d'abord au hasard, droit devant lui, jusqu'à ce qu'il ait la chance de se repérer. Ensuite, il avait mis le cap sur la base actuelle des miroitiers, hors de Zartraz, lieu qu'il avait fini par rejoindre sain et sauf, à la stupéfaction générale.

Intrigués, ceux de Zartraz se livrèrent alors à une seconde expérience avec un souffleur cette fois, laquelle se déroula sensiblement de la même manière.

On multiplia alors les tentatives, à la fois pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas de coïncidences et aussi, et surtout, pour en tirer des enseignements. Il apparut alors que les prisonniers des miroirs demeuraient dans leur territoire de verre jusqu'à ce que leur double vole en éclats ; alors seulement ils étaient projetés dans le néant et finissaient invariablement par se retrouver sur Zartraz, dans la zone où avait été ramassé le nodule qui avait servi à étamer le miroir.

Apparemment, sans le vouloir, les miroitiers avaient trouvé un moyen de se téléporter par le biais d'une glace. Découverte qui, dans le contexte, il fallait bien l'avouer, ne servait pas à grand-chose. C'est du moins ce que l'on pensa dans un premier temps. Puis on se ravisa. Finalement, il y avait pas mal de positif dans cette trouvaille. D'abord, on était certainement sur le bon chemin. On progressait. Il fallait poursuivre, simplement. Multiplier les recherches en se servant des nodules générés par les feux du ciel. Bien sûr, les conditions climatiques demeuraient les mêmes, épouvantables, insupportables pour le commun des mortels… mais pas pour ceux qui avaient connu le baptême du miroir ! Il suffisait donc de les envoyer faire le plein avec un panier en leur donnant à chacun une zone différente afin d'obtenir une indispensable variété.

Ils partirent à six mais aucun ne revint. Les malheureux furent assaillis par la foudre et brûlés, racornis puis désintégrés avant même d'avoir accompli dix mètres en pays maudit.

Ce fut la consternation. Rien n'était résolu, bien au contraire. On plancha alors à nouveau. On expérimenta derechef, difficilement car les volontaires ne se bousculaient plus, et on finit par en tirer des conclusions. Il était évident que la protection acquise par l'effet de téléportation n'avait pas d'effet durable. Et elle n'était pas non plus répétitive. On ne pouvait se risquer deux fois sur Zartraz par le biais d'un miroir. Le phénomène de dédoublement ne jouait qu'une fois.

À partir de ces données, on échafauda de nouveaux plans. En premier lieu, on se heurta au nombre. La colonie ne comportait pas des masses d'adultes masculins et il ne faudrait pas longtemps pour

faire le tour de l'effectif. L'idéal, ç'aurait été de demeurer sur Zartraz en permanence, de parcourir sans cesse le pays des ténèbres en ramassant des nodules mais les conditions climatiques ne permettaient qu'un court séjour dans ce véritable enfer. C'est alors que l'on songea à enrôler une armée de collecteurs. Encore que le verbe « enrôler » fût un terme impropre. On pensa en réalité à employer des gens à leur insu en installant de ces miroirs dans d'autres lieux. Des endroits pas trop fréquentés afin que le phénomène n'ait pas trop de témoins. La zone la plus proche correspondait au Septième Monde mais il n'était évidemment pas question de prendre tout ou partie de cette contrée comme champ d'investigation. Il fallait aller au-delà. C'est alors que ceux du Septième Monde se proposèrent de dispatcher les miroirs.

— Et que quelques-uns atterrirent ici, grogna Cavendish.

— Tous, corrigea le double de Sheppard.

— Tous.

— Tous sauf ceux qui furent brisés malencontreusement en route. Et ce n'est pas fini, les arrivages continuent.

— Pourquoi le Territoire Rouge ? Il y a d'autres univers plus proches du Septième Monde, non ?

— Certainement mais c'est pourtant comme ça. Et ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Je t'ai juste expliqué l'historique des guerriers de verre.

— Et pourquoi vous n'avez pas réagi comme les autres en prenant ce qu'il y avait de plus noir chez Sheppard ? demanda l'éclaireur.

— Je n'en sais rien.

— Peut-être parce que tout était noir…

— Je n'en sais rien, répéta l'autre, mais ce que je sais, par contre, c'est que j'ai eu envie de vivre. J'ai immédiatement trouvé la vie belle. Je me suis senti bien. En parfaite harmonie avec tout ce qui m'entourait. Je me suis senti chez moi. J'étais comme l'ultime pièce d'un puzzle. À ma place.

— Pourtant, ce n'était pas normal ce comportement ; mon double à moi était teigneux comme tout !

— Je sais bien, mais je n’ai pas vraiment cherché à comprendre. Je suis peut-être le canard blanc de la couvée, l’exception, le ratage, ou bien le premier maillon d’une nouvelle chaîne. En tout cas, je n’ai eu qu’un désir : durer. Comme je me savais fragile au-delà de tout, j’ai entrepris de me trouver un endroit sûr où me mettre à l’abri…

— Et c’est comme ça que vous vous êtes retrouvé dans cette planque qui datait de la guerre de Sécession, sous Hilda, conclut Cavendish. Mais vous espériez quoi en vous réfugiant dans ce placard ?

— Survivre. Quelque chose en moi m’incitait à la patience. Instinctivement, j’avais la sensation de pouvoir m’en sortir, de devenir normal. Je sais que c’est parfaitement stupide mais c’est ce que je ressentais. Le problème, c’était le temps. Fallait-il compter en jours, en semaines, en mois, ou plus encore ? L’angoisse ne me quittait pas. Le moindre choc et je pouvais me briser. C’est pour cela que ton Ambrame m’intéressait au plus haut point : en rajeunissant, j’espérais changer et modifier tout mon métabolisme.

— Vous seriez peut-être retourné dans votre miroir, ricana l’éclaireur.

— Peut-être, mais tout valait mieux que cette interminable attente.

— En fait, Éloïse vous a libéré en vous tirant dessus.

— Paradoxalement, oui. Mais il s’en est fallu d’un rien pour que ça se termine mal !

— Et cette espèce d’oiseau de cristal, c’est quoi au juste ?

— Honnêtement, je n’en sais rien.

— Oh !

— Non, vraiment.

— Ça crache des balles de verre, au cas où vous l’auriez oublié…

— Ça a certainement un rapport avec Zartraz mais je ne peux pas t’en dire plus. Quel intérêt j’aurais à te mentir ?

— Chassez le naturel… Tu es le double d’un politicien, ça laisse fatalement des traces. Au fait, Sheppard, qu’est-ce qu’il est devenu ? Tu crois qu’il est parti rejoindre le bataillon des collecteurs de nodules ?

— C’est probable puisque je ne suis plus un guerrier de verre.

— Et comment on doit vous appeler ?

— Angus Sheppard.

— Mais vous n'êtes pas l'authentique sénateur !

— Je suis mieux que ça : je suis ce qu'il aurait dû être.

— Comment ça ?

— Je crois en l'Homme, je crois en un monde meilleur et je vais tout mettre en œuvre pour faire coïncider mes actes et mes principes. Je vais faire régner la concorde sur le Territoire Rouge.

Cavendish ne put retenir un gloussement.

— Eh bien, vous n'êtes pas au bout de vos peines !

— J'y passerai le reste de ma vie s'il le faut, mais j'y parviendrai. Mais pour cela, il faut avant tout que je sorte d'ici…

— Nous y revoilà ! La boucle est bouclée ! Vous allez rire, mais je vous crois. Je pense que vous êtes sincère en ce moment. C'est sûrement parce que vous êtes tout neuf, désireux de bien faire, pas encore gâté par les intrigues. C'est pour ça que je vais vous aider à filer d'ici. Et aussi parce que j'ai pas envie de voyager tout seul !

Ce disant, l'éclaireur regroupa ses membres, fit le dos rond, poussa, soupira.

— Rien à faire ! éructa-t-il. Cet enchevêtrement pèse des tonnes, j'arrive même pas à le faire frémir !

— Comment tu t'y prends ?

— Avec le dos.

— Essaie plutôt avec les jambes, la force de levier est plus importante. Allonge-toi.

— Eh ! c'est que vous êtes pas si bête, pour un politicard ! Voilà, j'y suis ! Bon sang ! C'est pas du pitchpin, même avec des leviers grand modèle ! Ah ! Ça parle, comme on dit ! Ça craque, ça gémit ; faut que ça vienne ou que ça dise pourquoi ! Alleeeez…

S'ensuivit un craquement sec puis un immense fracas avant que la roulotte soit envahie par un nuage de poussière.

— Eh ! qu'est-ce qui s'est passé ? s'alarma le nouveau Sheppard. Tu n'as pas réussi, hein, et tout s'est écroulé sur toi ? Tu m'entends ? Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai précipité la mort

d’un enfant ! Tout cela parce que je voulais remettre le monde en ordre…

— Oh ! vous mettez pas la rate au court-bouillon, et gardez vos remords pour d’autres causes, je suis vivant, grogna Cavendish. Cabossé de partout mais vivant ! Votre plan directeur a bien fonctionné, mais à l’envers : c’est moi qui me suis soulevé ; résultat des courses, je suis passé à travers le plancher !

— Et ça va, tu n’as rien ? Tu es sûr ?

— Certains je vous dis. Bon, je vous laisse car si je reste là à vous écouter, à répondre à vos inquiétudes, on n’est pas prêt de s’arracher de ce coin !

CHAPITRE XII

— Merde ! jura Drago. Le gosse avait raison !

Au-dessus d'eux, le curieux engin glissait dans le ciel, silencieux, irréel.

— Bon sang ! c'est tout à fait comme le gosse le prétendait, en plein ! poursuivit l'Exécuteur, le regard écarquillé.

— Parce que tu en doutais ?

— Nooon… Enfin, pas vraiment mais j'avais tout de même quelques arrière-pensées. Pas toi ?

— Non, mais je voyais ça autrement ; moins long, plus profilé. En fait, je m'attendais à découvrir quelque chose qui se rapprochait de l'hélicoptère, avec des rotors…

— Tu crois qu'il est sur nos traces ?

— Difficile à dire.

— Regarde, il semble suivre le défilé.

Effectivement, le mystérieux engin progressait juste au-dessus de la faille, comme s'il était monté sur des rails invisibles.

Quasi statufiés, les deux hommes demeurèrent un moment la tête en l'air jusqu'à ce que l'Oiseau de Cristal échappe à leurs regards, gommé par les méandres du canyon.

— S'il nous repérait, on serait mal, grogna Drago. Coincés entre ces murailles, on n'irait plus loin !

Pensif, Jag secoua la tête.

— S'il en avait après nous, on serait déjà morts, estima-t-il. Tu as vu comme il volait bas… À mon avis, il cherchait à se poser.

— Ici ? C’est impossible ! C’est tout juste s’il y a place pour un cheval !

— Regarde le ciel, il s’élargit imperceptiblement ; ça signifie que les parois s’évasent. Je ne serais pas étonné qu’il y ait comme une espèce de cirque un peu plus loin…

— Tu crois ?

— De toute façon, c’est sur notre chemin.

— Et s’il revenait, si c’était une ruse ?

— Ça m’étonnerait ; ce serait nous faire beaucoup d’honneur. D’ailleurs, observe Monsieur Seamus : il a retrouvé son calme…

Le corbeau avait en effet repris son volume habituel et il voletait aimablement autour des deux cavaliers, ses yeux rouges luisant comme des rubis. Puis, estimant sa tâche accomplie, il mit soudain le cap sur le sommet du haut-de-forme dans lequel il se faufila adroitement sans créer la moindre turbulence.

— Tu vois, argumenta Jag, l’alerte est passée. À nous de jouer maintenant, ajouta-t-il en se frottant les mains. Cet oiseau, on va le prendre au nid !

CHAPITRE XIII

Circonspect, Cavendish émergea de dessous la roulotte, s'arrêta un instant, autant pour habituer son regard à la vive lumière du jour que pour prendre la température ambiante.

Semblable à un lézard au sortir de sa cachette, il demeura une bonne minute à l'affût avant de se risquer plus avant. Puis, à demi rasséréné, il se redressa lentement et scruta le ciel tout en prenant soin de ne pas s'éloigner de son abri, prêt à y replonger à la moindre menace.

Il aperçut dans un premier temps les deux soleils, en éprouva un bref soulagement. De ce côté-là au moins, tout baignait dans l'huile. Le Territoire Rouge était toujours en phase. C'était déjà ça.

S'enhardissant, l'éclaireur se décolla petit à petit du véhicule tout en se dévissant la tête à fouiller la voûte céleste. Un grand désert bleu.

Définitivement soulagé, il s'avança néanmoins prudemment entre les reliefs du Cirque. À droite, devant, derrière, tous azimuts, c'était la désolation. Toutes les voitures avaient été touchées mais avec plus ou moins de gravité. La leur était sans conteste celle qui avait le plus dégusté. Elle était totalement ruinée, affaissée au centre comme si elle avait été éperonnée par un navire volant. Les différents tirs avaient agi à la manière d'une étrave. Les parois tenaient encore mais nul doute qu'un prochain assaut pulvériserait l'ensemble.

Cette dernière pensée étrilla le coureur de pistes. Il fallait se remuer, ne pas chancir ici. Prendre rapidement du champ.

Dans cette optique, il accéléra tout en promenant un peu partout un regard affûté, surveillant aussi bien les cieux azurés que les décombres du bordel ambulant.

Son cœur se serra soudain lorsqu'il découvrit, juste au-dessus de lui, une poignée de rapaces qui tournoyaient lourdement.

Cavendish ne put retenir une bordée de jurons. Ces satanés volatiles étaient déjà là ! Comme d'habitude, invisibles l'instant d'avant, ils semblaient surgir du néant, avertis par on ne savait quel sens mystérieux dès que le malheur avait fait son œuvre. Saloperies de bouffeurs de cadavres ! Charognards !

Sans savoir pourquoi, l'association oiseau de mauvais augure et mort amena l'éclaireur à évoquer Drago et son sinistre corbeau. L'autre ressemblait vraiment à un croque-mort. Comment Jag avait-il pu s'encombrer d'un tel compagnon ? Un tueur. Un mercenaire. Exécuteur, tu parles ! Un assassin, oui ! Rien d'autre. Un type qui avait le meurtre dans le sang. Dans les gènes. Un drôle d'énergumène qui allait jusqu'à trimbaler un oiseau dans son chapeau. Et pas n'importe quel oiseau, s'il vous plaît ! Un corbeau avec des yeux rouges et le bec enduit d'un poison violent. Fallait vraiment être asocial pour se mettre en ménage avec un volatile ! Et ce bégaud de Jag qui ne s'était rendu compte de rien… C'était un bon garçon mais un peu limité quelquefois au niveau des perceptions extra-sensorielles. Sûr qu'avec un tel équipier, il n'irait pas loin. Comment faire confiance à un individu qui ne pensait qu'à trucider son prochain, à courir après une cible, comme on disait dans le jargon du métier ?

Un bruit tira le coureur de pistes de ses méditations, le ramenant à des préoccupations plus terre à terre. Il s'agissait d'un souffle.

S'approchant d'une roulotte renversée, foulant un tapis de vaisselle éparpillée par l'embardée, il découvrit deux chevaux épargnés par la mitraille. Allongés sur le sol, prisonniers de l'enrênement, du timon et du poids de leurs compagnons d'attelage, ils mouraient à petits feux, quasi résignés, les yeux fixes, n'exerçant plus leur ultime révolte qu'à travers leurs naseaux.

Lorsqu'on a pour quotidien de courir après l'horizon, le cul vissé sur une selle, on finit par considérer le cheval autrement que comme

un animal utilitaire. Il devient un authentique compagnon et cela d'autant plus que la survie du cavalier dépend souvent de sa monture. Bien sûr, il y a et il y aura toujours des animaux plus intelligents, plus attachants que d'autres, mais quand on est bouffeur de poussière, on a le respect du cheval.

Cavendish n'échappait pas à la règle. Le spectacle de ces bêtes en péril lui fut d'autant plus insupportable que ces deux malheureux ongulés pouvaient constituer une planche de salut inespérée. Il fallait absolument les tirer de là, et au plus vite.

Un dilemme se posa alors à l'éclaireur : devait-il d'abord s'occuper des chevaux ou bien sortir le double de Sheppard de son chaudron ? Évidemment, à deux ce serait plus facile mais les deux infortunés bestiaux tiendraient-ils jusque-là ? Et puis pouvait-on compter sur l'autre, blessé par Éloïse ? Allez savoir ! À bien y réfléchir, dans son état, il ne serait même pas en mesure de s'arracher du cuvier et ce n'était pas lui, Cavendish, haut comme trois pommes à genoux, avec des bras comme des brindilles qui pourraient le remonter à la surface.

Un craquement tira le coureur de pistes de son débat intérieur.

Puis un autre encore, qu'il identifia instantanément : on marchait derrière lui, sur la vaisselle ; les assiettes se brisaient sous le poids…

La gorge sèche, il se retourna vivement, ne put réprimer un cri de frayeur en découvrant la lame étincelante d'un rasoir au-dessus de lui.

CHAPITRE XIV

Jag avait vu juste.

Les parois du défilé s'évasèrent de plus en plus franchement pour soudain donner accès à une espèce de clairière naturelle, une place circonférentielle d'une trentaine de mètres de diamètre.

Un cirque que les deux hommes devinèrent de loin et dont ils s'approchèrent silencieusement en abandonnant leurs montures un peu plus avant à l'abri d'un coude à angle droit.

Avisant une plate-forme sur leur gauche, ils s'y hissèrent rapidement mais avec prudence, poussés par une curiosité dévorante mais attentifs à ne pas signaler leur présence par une chute de pierraille.

Parvenus à pied d'œuvre, ils s'allongèrent et, tapis au sol, commencèrent à s'intéresser à ce qui se passait devant eux.

— Tu avais raison, commenta Drago en posant délicatement son haut-de-forme près de lui : il est bien là !

Effectivement, l'Oiseau de Cristal avait entrepris d'atterrir et il était à présent en point fixe au-dessus de la clairière, comme suspendu par un fil invisible, incroyablement immobile.

Simultanément, le reste du décor leur apparut. Outre quelques énormes rochers qui crevaient çà et là un sol fait de sable, de poussière minérale et d'une végétation rabougrie, il y avait deux chariots lourdement chargés, flanqués pour ce qui était visible de matelas amarrés à grand renfort de cordages, véhicules curieusement disposés de chaque côté du cirque ; il y avait également, un peu à l'écart, une vingtaine de chevaux parqués dans

un enclos de fortune et à peu près autant d'hommes occupés à fouiller ça et là ce même sol pelé avec des râteaux de bois.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ? s'inquiéta Drago en fronçant les bosquets qui lui servaient de sourcils. Tu crois qu'ils aplanissent le terrain pour faciliter son atterrissage ?

Jag eut une moue dubitative.

— Ça m'étonnerait, il ne lui faut pas toute cette place.

Intrigués, ils cessèrent cependant de s'interroger pour concentrer de nouveau leur attention sur l'étrange engin qui avait commencé d'amorcer sa descente sans tanguer, conservant une assiette parfaite.

— Sacré pilote ! constata l'Exécuteur.

— Sacré boucher, aussi, qui tire sur tout ce qui bouge, rappela Jag.

— Ils sont peut-être deux…

— Peut-être, mais ça ne change rien ; celui qui contemple sans s'indigner est tout aussi coupable que celui qui massacre.

— Il y a les ordres, la hiérarchie. La pression subie par les subordonnés. C'est un éternel sujet de débat.

— Pas là. Il ne s'agit pas d'un conflit ordinaire. La lutte est tout à fait inégale. Cet engin est d'une tout autre époque, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour s'en apercevoir…

Le spectacle qui s'offrait à eux était très édifiant. Il y avait une réelle cassure entre ces hommes affairés à gratter le sol avec des outils de fabrication artisanale, ces chariots, ces chevaux et cette incroyable machine volante, éblouissante masse oblongue qui se rapprochait lentement du sol sans bruit et sans rien provoquer alentour, c'est-à-dire pas le plus petit frémissement parmi les rares touffes d'herbe, pas plus que le moindre envol de poussière.

— On dirait une projection, fit Drago. Tu sais, de ces images en trois dimensions…

— Un hologramme.

— Oui, c'est ça. Tu ne trouves pas ?

— J'ai du mal à réaliser. Un hologramme ne tire pas des balles de verre.

L'Exécuteur inspira profondément en avançant les lèvres.

— Ça, on ne l'a pas encore vu…

— Tu n'y crois pas ?

— Ce n'est pas ça mais j'ai besoin de me rendre compte par moi-même.

— Pourquoi Tamanoir-Rampant nous aurait-il menti ?

— Il ne s'agit pas de ça ; simplement, je suis comme toi : je m'attendais à trouver un véritable engin volant et ce… cette espèce de bloc de verre étincelant me laisse un peu sur ma faim.

— Il faut quoi, pour te convaincre ? Qu'il redécolle et qu'il nous prenne pour cibles ?

— Non, mais j'aimerais juste en savoir un peu plus long.

Plus loin, devant eux, les hommes continuaient de vaquer à leur singulière occupation. Certains, de temps à autre, déterraient et ramenaient à eux de mystérieux objets qu'ils secouaient rapidement pour les débarrasser de ce qui les maculait avant de les glisser dans des sacs de toile qui leur battaient la cuisse, accrochés à leur ceinture.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien ramasser ? demanda Drago.

Jag eut une grimace de perplexité.

— Je n'en sais fichtre rien, avoua-t-il. Par contre, ce qui m'étonne davantage, c'est l'indifférence qui règne ici. Tout se déroule comme s'il ne se passait rien de spécial.

— Parce que ce doit être normal ; la routine s'installe vite.

— Quand même ! Regarde ces hommes, ils n'ont rien de commun avec cet engin volant.

— Tu ne veux tout de même pas prétendre qu'ils ne le voient pas, que tout se passe à leur insu ?

— Non, bien sûr. Ce qui me surprend, c'est leur manque d'intérêt. Il me semble qu'à leur place j'arrêterais de racler la terre et je poserais mon menton sur le bout du manche de mon râteau pour voir atterrir ce drôle d'oiseau.

— La répétition émousse le pouvoir d'étonnement. Tiens, regarde les chevaux, ils ne bougent pas d'une oreille. En revanche, il y a une chose que je ne comprends pas…

— Une seule ?

— Non, mais ça me tarabuste malgré moi.

— Et alors ?

— Les chariots.

— Oui ?

— Comment ont-ils pu arriver jusque-là ?

Jag demeura un instant sans voix.

— C'est vrai qu'on peut se poser la question, admit-il, même si ce n'est guère le moment.

— Je sais bien mais on n'est pas toujours maître de ses pensées.

— Le défilé allait en s'élargissant, il doit être assez vaste de l'autre côté pour le passage d'un chariot.

— C'est une possibilité… Eh ! mais qu'est-ce que tu fais ? s'étrangla soudain l'Exécuteur en voyant son compagnon humidifier de sa salive le dessus du canon de sa Winchester avant de l'enduire de poussière.

— Je me méfie du soleil sur le métal.

— J'avais compris, merci ! Ce que je te demande, c'est ce que tu vas faire avec cette arme ?

— Remettre les pendules à l'heure.

— Tu n'espères tout de même pas détruire cet engin avec du calibre 30/30 ?

— Non. Encore qu'il ne soit pas prouvé qu'il résiste aux balles.

Les yeux de Drago s'illuminèrent.

— Le pilote. Tu vas t'en prendre au pilote, c'est ça ?

— Exactement. Au pilote et au reste de l'équipage.

— Ce n'est pas très élégant comme procédé.

— Peut-être, mais c'est tout ce que j'ai trouvé pour rétablir l'équilibre des forces. Je doute que l'un de ces gratteurs de terre soit capable de faire voler notre oiseau ; alors il sera inutilisable. Et puis question élégance, comme tu dis, je n'ai pas de leçons à recevoir de ces bouchers.

— Évidemment, souffla l'Exécuteur. Mais ensuite, tu comptes te colleter avec tous ces manieurs de râteaux ? Tu penses peut-être

les abattre aussi au titre de complices ?

— Bien sûr que non !

— Ils ne vont sûrement pas rester les deux pieds dans le même sabot.

— Je m’en doute mais l’effet de surprise va les coller un moment sur place et ça nous permettra de filer.

— Attends, quand tu parles de filer, tu n’espères tout de même pas passer en force ?

— Non.

— Tu veux faire demi-tour ?

Jag eut un haussement d’épaules.

— Ce n’est pas dans mes habitudes mais, là, on n’a pas vraiment le choix. De toute façon, même sans anéantir l’équipage, on n’aurait certainement pas pu passer. Notre présence aurait été mal appréciée et vu le rapport de forces… Tu avais une autre solution ?

— Pas vraiment ; simplement, j’aurais bien aimé voir ce drôle d’oiseau d’un peu plus près. Avec un peu de chance, on aurait même pu monter à bord et se faire déposer aux confins du Territoire Rouge… Sans compter qu’en interrogeant les membres d’équipage, on aurait pu en apprendre un peu plus long sur ce qui se trame par ici, sur ce type rempli de billes rouges et blanches qui ressemblaient trait pour trait au père de Petite-Mésange (9).

Jag conserva un instant le silence. Son compagnon parlait d’or mais la conjoncture n’était guère favorable.

— Le nombre joue contre nous, rappela-t-il lorsqu’il eut fait le tour de la question. À deux, on ne pèserait pas bien lourd ; la moindre fausse manœuvre et ce serait le plongeon.

— On pourrait revenir en force, rameuter les hommes de Schenectady par l’intermédiaire de Tamanoir-Rampant…

Jag secoua la tête.

— Rien ne dit que cet engin va rester longtemps au sol. Il n’est peut-être là que pour refaire le plein de carburant et de munitions. Si on prend le risque de le laisser reprendre l’air, il y a de fortes chances pour qu’il nous tombe dessus avant qu’il soit longtemps.

— On pourrait attendre la nuit…

— On pourrait, c'est vrai mais ça ne modifierait pas la loi du nombre. De plus, rien ne dit que cet endroit soit la seule base de cet engin. Et puis là, je vais parler pour ma chapelle, il y a aussi que je suis plutôt pressé de rejoindre Réfugio. Mais ça, même si c'est important à mes yeux, ça reste secondaire dans mon esprit. À mon avis, ce qui est vital, c'est de clouer cette saloperie au sol par n'importe quel moyen. Et cette possibilité, nous ne l'aurons pas deux fois.

— Tu as raison, finit par reconnaître l'Exécuteur. C'est vrai qu'il vaut mieux tenir que courir.

Sur ce, ils se turent car l'étrange masse oblongue venait d'entrer en contact avec le sol au centre du cirque.

Fascinés, les deux hommes retenaient leur souffle devant l'extravagant spectacle. Privé de la lumière solaire qui n'arrivait plus jusque-là, l'engin avait perdu de sa superbe. Il était composé d'un verre gris verdâtre qui n'était pas sans rappeler les bouteilles que l'on trouve sur les plages, jouets du ressac, polies par le sable, les galets, les coquillages, et ternies par le sel marin.

Tel quel, il ressemblait de manière aiguë à une baleine, improbable cétacé émaillé de drôles de protubérances, de bosses, de renflements, curieuses inégalités qui, lors des vols, accrochaient la splendeur des deux soleils.

Cette nouvelle apparence, pour banale qu'elle fût, ne rassurait pas pour autant les deux hommes. En perdant de sa magie, de sa magnificence, l'engin ne faisait que gagner en extravagance. En effet, comment cette chose invraisemblable pouvait-elle voler ?

Décontenancé, Jag épaula la Winchester, fit monter une balle dans le canon en manœuvrant le levier de sous-garde, puis chercha un appui.

Près de lui, Drago n'en finissait pas d'avaler sa pomme d'Adam.

— Ça va aller ? s'inquiéta-t-il. Tu te sens d'attaque ?

Jag répondit d'un signe de tête, préoccupé. Il n'aimait pas trop ce qu'il allait faire, c'est-à-dire tirer sur un ou plusieurs hommes qui ne s'y attendaient pas, mais il n'avait pas le choix. C'était le seul moyen de mettre fin au massacre, de préserver ce qui demeurait du Peuple Rouge.

— Tu ne veux pas que je te remplace ? proposa l'Exécuteur, conscient du malaise.

Jag secoua de nouveau la tête en émettant simultanément un bruit de bouche agacé. Le silence s'installa alors, facilitant la concentration de Jag.

Allongé, faisant presque corps avec la rocaille, il se positionna, prenant le sommet de l'engin pour cible, ne sachant de quel côté le pilote et ses éventuels compagnons allaient apparaître.

Un trou en guise d'estomac, il gonfla à bloc sa cage thoracique avant de canaliser sa respiration. Calme, il devait rester calme. Et prendre son temps. Laisser à tous les membres d'équipage le loisir de quitter l'étrange oiseau de verre et de s'en éloigner suffisamment. Il fallait les isoler, les laisser se mettre à découvert. Et ensuite ouvrir le bal. En espérant qu'ils ne seraient pas trop nombreux. En tablant sur trois, on ne devait pas être loin de la vérité. Deux pilotes, un mitrailleur… C'était raisonnable comme prévision. De toute façon, peu importait le nombre : ce qu'il fallait, c'était que chaque coup porte, que chaque projectile couche son homme.

Une méchante idée vint soudain tarauder Jag qui le glaça : et s'il avait affaire à des femmes ? Mais cette éventualité quitta son esprit aussi vite qu'elle y avait pris forme : jamais une femme ne serait capable de tirer sur tout ce qui bouge. Il n'y avait que les hommes pour pratiquer ce genre de sport.

Fortifié, Jag s'intéressa alors à ce qui se passait sur le terrain. Du côté de l'engin, rien ne bougeait. Il ressemblait de plus en plus à un rocher glauque, à un cachalot hérissé de nombreuses concrétions ou à un énorme spermatozoïde de verre. Une curieuse masse qui ne laissait rien transparaître de ce dont elle était capable. Une nouvelle fois, Jag se demanda comment une telle chose pouvait voler ? Puis, dans la foulée, il se demanda ce qu'il faisait là, s'il n'était pas fou ? Il avait dû rêver. Il n'avait pu voir ce bloc oblong traverser le ciel, assister à son atterrissage…

Soudain pétri de doute, il ne put s'empêcher de jeter un regard sur son compagnon, lequel connaissait manifestement les mêmes affres.

— C'est l'attente qui nous mine, souffla-t-il en surprenant le manège de Jag. Mais rassure-toi, on n'a pas eu la berlue : ce truc volait bel et bien, alors ce n'est pas le moment de s'interroger.

Pour donner plus de poids à son discours, l'Exécuteur dégaina les deux revolvers de sa ceinture d'armes, les amena devant lui, bien en évidence.

— Je vais te faire un appui, expliqua-t-il, disperser cette piétaille, l'empêcher de se regrouper, d'organiser même un semblant de riposte.

Une rumeur monta tout à coup du cirque. Un des gratteurs de terre, un ancien, la tête surmontée d'un chapeau noir à larges bords qui maintenait à grand-peine une abondante et longue chevelure blanche comme l'hermine, apostrophait les autres, poing levé.

S'ensuivit un moment de flottement, chacun regardant l'autre, comme si la semonce ne le concernait pas. Puis il y eut des hésitations, des velléités, qui dégénérèrent encore en tergiversations avant qu'un nouveau coup de gueule ne débloque les comportements.

Alors, sous les yeux attentifs des deux hommes, les manieurs de râteau se réunirent par petits paquets tandis que quatre d'entre eux, regroupés deux par deux, s'ébranlaient en traînant leur outil derrière eux.

De leur point d'observation, Jag et Drago suivaient la scène avec perplexité. Ce qui se déroulait en contrebas les laissait plutôt pantois. Personne n'avait bougé lors de l'atterrissage et voilà qu'à présent tout le monde semblait s'écarter de l'engin. Il fut bientôt évident que les deux groupes distincts, qui marchaient en sens opposé, se dirigeaient vers les chariots.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir en tête ? grogna Drago. Ils ne vont tout de même pas dérouler un tapis rouge aux occupants de cette foutue baleine volante !

Arrivés à hauteur des chariots, les deux équipes se mirent alors simultanément à déficeler les matelas qui les flanquaient ce qui ne manqua pas de renforcer le trouble des deux observateurs.

— Du diable si j'y comprends quelque chose ! siffla l'Exécuteur.

Mêmement décontenancé, Jag s’était quelque peu relevé, cherchant lui aussi à donner un sens à ce qui se tramait dans l’espèce de clairière.

Les cordages dénoués, la paillasse tomba de part et d’autre révélant un panneau de bois d’environ un mètre sur deux, lui-même entouré de deux larges sangles.

En fait, il s’agissait d’une sorte de coffre. Un coffre aux dimensions respectables et pourtant pas plus épais que le poing. Jag et Drago en prirent conscience en voyant les deux équipes desserrer les sangles. Ce qu’ils avaient tout d’abord assimilé à un simple panneau n’était autre qu’une vaste boîte dont on dégageait le couvercle.

Cette opération menée à bien, on releva le battant révélant alors un nouveau capiton.

— Merde ! grommela Drago en promenant son regard d’un chariot à l’autre, qu’est-ce que c’est que ce cérémonial ?

Puis la protection fut soulevée à son tour et ce qui apparut alors laissa Jag et Drago bouche bée.

Chaque coffre renfermait une glace.

Un vaste miroir.

Frappés de stupeur, les deux hommes ne surent que demeurer sans voix à considérer un spectacle qui les dépassait complètement. Ils n’eurent cependant pas le loisir de s’interroger plus avant.

Les inattendus miroirs mis à jour, ceux qui avaient été « volontaires » pour cette tâche s’écartèrent ostensiblement, se rabattirent de chaque côté des chariots avant d’être bientôt rejoints par les différents groupes de racleurs de terre.

Puis tout ce joli monde se tourna vers le curieux engin, attendant manifestement qu’il se passe quelque chose, réveillant par là même l’attention de Jag et Drago qui se positionnèrent derechef, parés à toute éventualité.

Tendu, souffle coupé, Jag, un œil fermé, l’autre accroché à la ligne de mire, eut soudain l’impression que sa vue lui jouait des tours. Il cligna alors à plusieurs reprises de la paupière afin de

s’assécher l’œil, de lutter contre la sensation de trouble qui le gagnait.

Mais il eut beau s’activer, rien n’y faisait. Sa cible, en l’occurrence la longue masse de verre glauque, sa cible donc ne lui apparaissait plus de manière distincte. C’était comme si ses contours se gommaient insensiblement.

Désorienté, notre homme s’apprêtait à se confier à son voisin lorsque tout se précipita.

L’engin sembla prendre du volume, enfler démesurément et il fallut un moment à Jag pour se rendre compte qu’il ne faisait en réalité que se dissocier, exploser silencieusement en fines particules qui s’élevaient jusqu’à accrocher les rayons obliques des deux soleils.

Un étrange nuage se forma alors qui demeura un instant en suspension, telle une nébuleuse. Puis, brusquement, les particules se regroupèrent, se ressoudèrent pour constituer une sphère qui se mit à tourner rapidement sur elle-même avant d’éclater, de se scinder en deux boules de moindre volume, deux masses bien compactes qui s’élevaient et redescendaient, comme ces balles de ping-pong que l’on voit dans les stands de tir, propulsés par des coussins d’air ou des jets d’eau.

Elles parurent se liquéfier tout à coup mais le « flot » qui s’en échappa, au lieu de retomber au sol, fouetta l’air avant de s’étirer et de se détendre comme un serpent pour aller frapper simultanément et respectivement les miroirs, y pénétrer, s’y fondre, y disparaître, laissant le vide entre les charriots, et Jag et Drago médusés.

— Bon sang, ce truc vient de se volatiliser, siffla l’Exécuteur. Comme ça, sous nos yeux ! Tu as vu toi aussi ou bien j’ai rêvé ?

— C’est exactement ce qui vient de se passer, confirma Jag. Non seulement ce truc, comme tu l’appelles, vient de s’évanouir littéralement mais il est rentré dans les miroirs !

— Merde, c’est pas possible !

— Tu as vu comme moi.

— Tout de même… C’est peut-être ces deux soleils qui finissent par nous chambouler l’esprit…

Jag secoua la tête.

— Non, cet engin s’est bien dématérialisé sous nos yeux ; nous n’avons pas eu d’hallucinations.

— Quand même… Et le pilote, et les membres d’équipage ? Personne n’est sorti, c’est incroyable !

— Tout est incroyable depuis que nous avons mis les pieds dans l’Univers du Barillet ; alors il faut faire avec, c’est-à-dire accepter tout ce que l’on voit et réagir en conséquence…

— Eh ! Qu’est-ce que tu vas faire ?

— Je viens de te le dire : réagir en conséquence, répondit Jag en épaulant à nouveau.

— Mais tu vas tirer ou quoi ?

— Dans la cage de l’Oiseau de Cristal.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Les miroirs… C’est là qu’il est entré… Je vais les réduire en miettes pour l’empêcher de se rematérialiser.

— Tu crois que ça va marcher ?

— Ça ne coûte rien d’essayer.

— Ça me rappelle une histoire que j’ai lue dans le temps…

— Une baleine qui tirait des balles de verre ?

— Non, une petite fille qui entrait elle aussi dans un miroir… Elle s’appelait Aline… Non, Alice.

— Et qu’est-ce qu’il lui arrivait ?

— Elle rencontrait tout un tas de gens, d’animaux, de choses, enfin d’objets… En fait, autant que je m’en souvienne, il s’agissait d’un parcours initiatique. Enfin il y avait deux lectures.

— Et elle finissait pas ressortir de son miroir ?

— Oui ; enfin il me semble… Juste quand on s’apprêtait à lui trancher la tête.

— Comme quoi il vaut toujours mieux rester à sa place, dit Jag. C’est pour ça que je vais m’appliquer à bloquer ce drôle d’oiseau dans ses drôles de cages.

— C’est vrai qu’il vaut toujours mieux rester à sa place, s’exclama soudain une voix derrière les deux hommes. Non, non : on ne bouge

pas ; on ne se retourne pas ; on reste allongé, les mains bien à plat, doigts bien écartés… Je prétends pas être un fin tireur mais à cette distance, avec mon juxtaposé à canons sciés, je me fais fort de souffler vos deux têtes. À présent que vous vous voilà prévenus, c’est à vous de voir… Personnellement, j’aime pas trop tirer sur ce qui peut pas se défendre. D’autant moins qu’on aura sûrement besoin de vous en bas…

Complètement pris au dépourvu, Jag ne put retenir la question qui lui brûlait les lèvres.

— Comment nous avez-vous repérés ? demanda-t-il.

— On a un poste de garde en bas, un peu en amont, pour se préserver des gêneurs… Une espèce de grotte invisible pour ceux qui viennent vers le cirque dans ce sens… Vous êtes passés en courant, le nez en l’air, sans rien soupçonner. Ensuite, je n’ai eu qu’à vous approcher mais vous étiez tellement absorbés… Bon, maintenant vous allez redescendre tels que vous êtes, sans vous retournez en laissant vos armes où elles sont… Le chapeau, vous pouvez l’emmener ; l’artillerie, je m’en charge !

Coincés, les deux hommes s’exécutèrent.

CHAPITRE XV

Le cri de frayeur poussé par Cavendish s'étrangla dans sa gorge lorsqu'il s'aperçut que les doigts qui tenaient le rasoir étaient à la fois garnis de bagues de toutes sortes et déformés par de sérieux rhumatismes articulaires.

Il comprit en l'espace d'un millionième de seconde qu'il avait affaire à une femme d'un certain âge et cela eut pour effet de désamorcer sa peur.

Au-delà de la lame d'acier luisante, il découvrit un visage qui ne fit que renforcer ce qu'il venait de ressentir. La femme qui se trouvait devant lui était le symbole même de la grand-mère type. Elle ressemblait trait pour trait à ces vieilles dames qui illustrent les chromos et autres boîtes de friandises, ces aïeules dégoulinantes de gentillesse, de bonté que l'on représentait penchées sur leurs fourneaux, à confectionner avec soins des cookies ou des confitures, ou bien à faire sauter sur leurs genoux couverts de robes à dentelle des bambins suçant leur pouce ou s'empiffrant de tartines débordantes de marmelade. Elle avait le même visage délicieusement fripé, les mêmes cheveux bleus, étaient mêmement vêtue d'une longue robe blanche resserrée sous la poitrine qui lui descendait jusque sur les bottines. Telle quelle, il ne lui manquait plus, pour ressembler à une élégante de magazine, qu'une ombrelle, une paire de gants blancs et un bibi surmonté d'un oiseau en kapok guignant trois cerises vernies.

Instantanément, le coureur de pistes sut qu'il n'avait rien à redouter de la vieille femme, que le rasoir qu'elle avait en main n'avait pas fonction d'arme.

— C’est pour Brutus et Bucéphale, déclara-t-elle soudain d’une voix sans timbre en agitant sa dextre prolongée du coupe-chou. C’est tout ce que j’ai trouvé pour les dégager.

Rassuré, Cavendish ne put cependant réprimer un frisson. Jamais il n’avait conversé avec un robot mais il n’était pas sûr qu’une créature bionique ne montrât pas plus de chaleur dans ses échanges oraux que la vieille femme. On aurait dit qu’elle récitait un texte pré-enregistré, qu’elle débitait des paroles dont le sens lui échappait totalement.

Impressionné, l’éclaireur s’empara précautionneusement du rasoir en conservant le regard rivé sur son interlocutrice. Il avait sans nul doute affaire à la propriétaire du Cirque. Comment se prénommait-elle, déjà ? Mary… ? ou Mavie plutôt… ? Non, c’était Molly, il s’en souvenait à présent. C’était ainsi que Hilda et Éloïse l’appelaient. À la voir, on aurait tout imaginé sauf qu’elle fût une mère maquerelle.

Cavendish en avait connu pas mal mais aucune n’avait sa fraîcheur. Bien sûr, elle était loin de paraître vingt ans, faisait bien son âge ; simplement son visage, malgré les flétrissures du temps, demeurait serein, n’était marqué d’aucun des stigmates habituels de la profession, c’est-à-dire l’empâtement des traits, la bouffissure due à l’abus de bonne chère, d’alcools, aux trop nombreuses nuits blanches, aux milliers d’étreintes pas toujours agréables, aux coups destinés par des clients ivres ou des protecteurs prompts à réprimer la mollesse de leur cheptel. Non, on ne notait rien de tout ça chez la vieille femme. À croire qu’elle n’avait jamais payé de sa personne, qu’elle était directement passée du stade de femme « honnête » à celui de taulière. Ce n’était pas dans les mœurs mais après tout, pourquoi pas ?

Avalant péniblement sa salive, le coureur de pistes resta un moment comme statufié, le rasoir à la main, ne sachant comment amorcer la conversation.

Puis, soudain, il découvrit ce qui rendait Molly différente. C’était son regard. Ou plutôt son absence de regard. Souvent, ce sont les yeux qui trahissent le passé des individus. Leur manque d’éclat, leur peu de vivacité indiquaient à coup sûr une grande lassitude morale ou physique, quand ce n’était pas les deux à la fois.

Molly, elle, ne laissait rien filtrer de tout cela. Elle n'était pas aveugle, ni dépourvue de globes oculaires, mais ses yeux n'avaient plus de couleur, comme si d'en avoir trop vu les avait usés.

— Quand même, toute une vie pour en arriver là, reprit-elle de sa voix monocorde. C'était bien la peine ! Si j'avais su…

Interdit, Cavendish chercha une phrase réconfortante mais le spectacle de désolation qui s'étalait alentour lui noua la gorge, l'empêchant de débiter les banalités d'usage. Son interlocutrice avait raison de désespérer de l'existence. Son fonds de commerce était vraiment réduit à rien. À part la paire de chevaux qui frémissait encore derrière lui, il ne restait pas grand-chose de récupérable. Cependant, la vieille femme n'était pas à la rue pour autant. Les bagues qui couvraient ses doigts bistournés avaient au moins autant de valeur que l'infrastructure du Cirque. Et il lui restait également un collier de perles, des boucles d'oreilles discrètes mais pas spécialement bon marché, ainsi que plusieurs bracelets en or massif qui la mettaient définitivement à l'abri du besoin.

— Toute une vie pour en arriver là, répéta la vieille femme. Mes filles, je les secouais bien de temps en temps, mais c'était pour leur bien, pour qu'elles se rendent compte qu'on n'a jamais rien sans rien, qu'il ne faut jamais se relâcher si on veut arriver à quelque chose. La clientèle, il ne faut jamais la mécontenter. Plaire, toujours plaire. Tout ce que je leur apprenais, c'était pour elles. Pour leur avenir. Elles ne le savaient pas, mais le Cirque, j'allais le leur donner. C'était mon cadeau de mariage. Je voulais leur faire la surprise. Si j'avais su, je leur en aurais parlé avant, ça aurait au moins adouci leurs dernières heures. Mais pourquoi, pourquoi s'en prendre à nous qui n'avons fait que du bien ? Pourquoi les hommes mettent-ils tant d'acharnement à massacrer, à détruire, au lieu de construire un monde meilleur ? Pourquoi ? J'aurais dû leur dire pour le Cirque… J'aurais dû leur dire que je les aimais comme mes filles… On ne se livre jamais assez… Et pourquoi ce n'est pas moi qui suis partie ? Qu'est-ce que je vais faire, à présent ?

Cavendish se racla la gorge.

— Vous ne deviez pas vous marier ? risqua-t-il.

— Si, répondit la vieille femme. Heureusement qu'il me reste Josip… J'espère qu'il sera là… Lui qui se plaignait de notre différence de situation, qui se trouvait trop pauvre pour moi, eh bien, il va être content : j'ai tout perdu. Il faudra qu'il me prenne telle que je suis… J'ai bien quelques économies mais elles sont enfouies sous les décombres de ma voiture et je n'ai pas envie de tout retourner pour les récupérer. Il faut savoir accepter son destin sans rechigner. C'est toujours le ciel qui décide, finalement. Eh bien, je me plierai à ses exigences. Josip et moi vivrons comme des ascètes, ce sera merveilleux. Avec ce qui me reste en banque à Réfugio, nous mènerons une existence quasi monacale dans le ranch que je possède à Big Field. Il s'occupera de notre cheptel et moi j'organiserai une réception par semaine, histoire de ne pas perdre contact avec le monde extérieur…

En ayant suffisamment entendu, l'éclaireur laissa la vieille femme à ses projets et s'affaira à libérer les deux chevaux dont le souffle se raréfiait. La chose accomplie, il fit faire quelques allées et venues aux malheureuses bêtes, autant pour les désengourdir que pour les remettre en confiance. Ensuite, indifférent aux propos que Molly continuait de déverser, il récupéra tout le harnachement dont il pouvait disposer, prépara un des chevaux pour la vieille femme, l'approcha d'elle.

— Voilà de quoi regagner Réfugio, dit-il. Le problème, c'est que je n'ai pas trouvé de selle et qu'il va vous falloir monter à cru…

Tirée de sa logorrhée, Molly considéra l'animal de son regard vide.

— C'est Brutus, il faut le tenir, il a la bouche forte, déclara-t-elle.

Puis ses yeux délavés se portèrent soudain sur Cavendish, le fusillèrent littéralement et il lui fallut un moment pour comprendre ce que la vieille femme attendait de lui. Posant un genou à terre, il baissa la tête, sentit bientôt un soulier peser sur son épaule, eut la nuque balayée par un paquet de dentelles.

Un nuage de patchouli l'entoura lorsqu'il se redressa pour voir Molly installée à califourchon sur le dos de la bête, les rênes bien en main.

— Monter à cru n'est pas une affaire, dit-elle alors de sa curieuse voix détimbrée. Mon cul en a vu d'autres !

Sur ce, elle pressa les flancs de l'animal qui s'ébranla aussitôt dans un nuage de poussière.

Incrédule, Cavendish la regarda s'éloigner. Drôle de bonne femme ! Certainement sincère lorsqu'elle parlait de ce qu'elle ressentait pour ses pensionnaires, mais avant tout femme de tête et à ce titre peu encline à pleurer trop longtemps sur elle-même et encore moins sur les autres. L'homme qu'elle devait retrouver n'allait pas être à la noce tous les jours avec une compagne de cet acabit. Mais à chacun sa croix, et bien beau encore quand on pouvait choisir son enfer !

Le coureur de pistes se secoua : il avait assez perdu de temps, le nouveau Sheppard devait se faire un sang d'encre dans sa marmite.

— T'en as mis un temps, râla effectivement ce dernier lorsque l'éclaireur l'eut rejoint. Cette fois, j'ai bien cru que tu avais filé !

— Je ne vous aurais pas laissé croupir dans ce chaudron, répliqua Cavendish. Pour une fois que je rencontre un homme politique intègre, pas question de le laisser sur le bas-côté !

— Tu ne me crois pas, hein ?

— Mais si, mais si. La preuve : je suis revenu. Tenez, attrapez ça et attachez-vous sous les bras !

— Attends un peu, tu n'espères tout de même pas me remonter tout seul ?

— Pas plus que je compte vous voir vous sortir de là par vos propres moyens. J'ai improvisé une espèce de monte-charge, c'est ce qui m'a retardé. Allez, affolez-vous un peu ! Ça y est ? C'est pas trop tôt ! Maintenant, mettez-vous le dos contre la paroi et accrochez-vous à la longe pour éviter les secousses. Et prévenez-moi quand vous serez à la surface.

— Où tu vas ?

— Commander mon treuil, je voudrais pas qu'il s'emballe.

Une fois à l'extérieur, Cavendish récupéra l'extrémité de la longe qui pendait sous la fenêtre, la relia à l'enrênement de Bucéphale qui

attendait placidement que l'on s'occupe de lui, en bon cheval d'attelage.

À partir de là, tout fut un jeu d'enfant et le nouveau Sheppard se retrouva bientôt à l'air libre à s'émerveiller de tout ce qui l'entourait, allant et venant comme un prisonnier dans sa cellule, clignant des yeux comme un oiseau de nuit pris dans le pinceau d'un projecteur.

— Hé, quand vous aurez fini de vous agiter, on pourra peut-être s'esbigner ! râla l'éclaireur.

— Tu ne peux pas comprendre ce que l'on ressent quand a été longtemps comme moi enfermé dans la pénombre à respirer un air frelaté. Je découvre te monde, je communie avec la nature. C'est formidable d'exister !

— Ce qui serait encore plus formidable, c'est de continuer à vivre, grogna le coureur de pistes, vous allez vous décider ou quoi ?

— C'est que je ne suis jamais monté à cheval…

Cavendish eut une grimace. C'était vrai qu'il avait affaire à une espèce de clone, un être hors du commun aux réactions totalement imprévisibles.

— Je pensais que vous aviez toutes les facultés de Sheppard, maugréa-t-il, agacé, toutes ses qualités physiques et intellectuelles. En fait, vous n'êtes rien qu'un reflet, une enveloppe creuse comme un bambou.

— Je te trouve bien sévère.

— Réaliste, seulement ! Mais c'est de ma faute aussi, comment j'ai pu croire un seul instant à toutes vos salades ? Comment j'ai pu accrocher à une combine aussi vaseuse ?

— Je ne t'ai jamais menti, simplement, il faut me laisser le temps.

L'éclaireur eut un ricanement.

— Ben voyons ! Laisser le temps !… Donner du temps au temps !… Autant de formules creuses qui ne servent qu'à justifier l'incapacité, l'incompétence ! Tous les politiciens demandent du temps. Tu parles ! Ce qu'ils veulent avant tout c'est qu'on leur laisse le temps de se remplir les poches, oui ! Ah ! les canailles ! Les scélérats !

— Tu ne devrais pas te mettre dans des états pareils… Lorsque je réclamais un peu de temps, c'était juste pour me mettre en condition, pour rentrer dans la peau du personnage.

— C'est pas le moment d'avoir des états d'âme, des angoisses de comédien !

— Si on ne peut plus exprimer ce que l'on ressent ! Il faut que tu te mettes dans la tête que tout est inédit pour moi. Bien sûr, je suis « né » avec une certaine expérience, mais je reste malgré tout un peu différent et chaque sensation, chaque action est une découverte.

— Faudrait voir à vous mettre en prise directe vite fait !

— Évidemment que je sais monter à cheval, mais il n'en reste pas moins que je ne l'ai jamais personnellement fait.

— Eh bien, c'est le moment de franchir le pas ! Allez, il faut filer pendant qu'on le peut encore ! Je dois retrouver Jag et vous devez faire régner la concorde sur le Territoire Rouge !

— Quels beaux programmes ! tonna soudain une voix derrière les deux hommes.

Une décharge électrique secoua Cavendish. Ces intonations à la fois rauques et grasses… c'était impossible !

Se retournant d'un bloc, il crut que le ciel lui tombait sur la tête : devant lui se tenait l'authentique Angus Sheppard.

CHAPITRE XVI

De près, la chevelure du meneur des gratteurs de terre était moins blanche qu'il y paraissait ; pas sale, mais marquée ça et là de taches jaunâtres comme on en rencontre souvent chez les vieux.

Si l'homme était âgé, il n'en était pas diminué pour autant. Contrairement à d'autres, il se tenait droit comme une barre et son regard vif, pénétrant, indiquait une grande vitalité. Il était plutôt mince mais on le devinait robuste, encore capable de rosser tous ses compagnons pourtant tous beaucoup plus jeunes, lesquels avaient d'ailleurs filé doux lorsqu'il avait donné de la voix.

À le voir, on aurait pu penser qu'il avait exercé un métier de meneur d'hommes, officier par exemple, mais la vue de ses mains aux doigts abîmés remettaient les pendules à l'heure : jamais un militaire en fin de carrière n'aurait présenté de telles altérations. Ces mains appartenaient à un manuel, il n'y avait d'ailleurs qu'à observer celles des autres membres de l'assistance pour s'en convaincre. Tous faisaient partie du même monde et l'homme à la tête chenue, fort de son existence, faisait plus que diriger les opérations. Il était celui qui sait, qui décide ; celui à qui l'on s'en remet corps et âmes. Un authentique patriarche.

— D'où sortent-ils ? grogna-t-il en promenant ses yeux scrutateurs sur Jag et Drago.

— Je les ai surpris là-haut, allongés sur une plateforme, expliqua l'homme qui les avait piégés. À ce que j'ai cru comprendre, ils se proposaient de mettre le Faucon hors d'état de voler.

— C'est vrai, ça ? demanda l'ancien en s'adressant aux deux prisonniers.

Jag se racla la gorge.

— On tenait juste à pouvoir voyager tranquille, dit-il.

— Le Faucon s'en est pris à vous ?

— Non, mais on a vu ce qu'il était capable de faire et on ne tenait pas à ce que ça nous arrive…

— Vous ne risquiez rien.

Comme Jag semblait mettre sa parole en doute, l'autre ajouta :

— Le Faucon ne s'en prend qu'aux Indiens.

Muet jusque-là, Drago jugea utile de se mêler à la conversation, histoire de faire diversion, de ne pas laisser Jag montrer son indignation. Il ressentait le même sentiment de révolte mais il fallait de temps en temps savoir masquer ses réactions et il n'était pas du tout certain que son compagnon soit en mesure de se refréner. Et ce n'était pas vraiment le moment de faire de la provocation. La loi du nombre ne jouait pas en leur faveur. Quelques minutes auparavant, ils auraient facilement pu renverser la situation, se rendre maître de celui qui les avait débusqués, avec ou sans l'aide de monsieur Seamus et de son bec enduit de venin foudroyant ; ils s'étaient d'ailleurs concertés à ce sujet, dans un chuchotis, durant leur descente, et avaient jugé plus judicieux de laisser les événements suivre leur cours, malgré les risques encourus, dans le but d'en apprendre un peu plus long sur ce qui se tramait dans le secteur. Alors il y avait urgence à se contenir, à ne pas donner libre cours à ses pulsions.

— Comment on aurait pu le savoir ? éructa-t-il. Mettez-vous à notre place ! Sans comptez que des engins comme ça, on en a jamais vus ! Comment vous appelez ça : un faucon ? C'est vrai que ça vole, mais ça n'a rien d'un oiseau ! Et comment ça marche ? Et où vous l'avez eu ? Et où il est, maintenant, ce foutu volatile ? Il est tout de même pas entré dans ces miroirs, comme on l'a cru ?

L'ancien considéra son interlocuteur avec froideur.

— Ça fait beaucoup de questions pour quelqu'un qui se trouve du mauvais côté du fusil, grogna-t-il.

— C'est qu'il y a tout de même de quoi s'en poser, non intervint Jag. On n'est pas obligé de vous croire sur parole lorsque vous

affirmez que votre… faucon ne s’en prend qu’aux Indiens.

L’autre eut un haussement d’épaules.

— Peu importe que vous me croyiez ou non. Qu’est-ce que vous faites dans le coin, d’abord ?

— On va à Réfugio, répondit Jag.

— Quoi faire ?

— On recherche quelqu’un.

— À l’heure qu’il est, tout le monde recherche quelqu’un.

— Un homme, précisa Jag.

— Chacun ses goûts, ironisa l’ancien, déclenchant alors une tempête de rires.

— Il s’agit de mon père, soupira Jag.

Puis, portant la main à hauteur de poitrine dans le but évident de fouiller dans sa veste, il ajouta :

— Je peux ?

— Il faudrait être sacrément inconscient pour tenter de sortir une arme, observa le vieux.

— C’est juste un portrait.

— Vas-y ; c’est ta vie, après tout.

Précautionneusement, Jag fit voir le jour à un rouleau de papier qu’il déroula avant de le tendre à son interlocuteur, lequel l’examina avec soin avant de secouer la tête.

— Jamais vu, dit-il en lui retournant le dessin.

— On pourrait peut-être le faire circuler ? proposa Jag.

L’autre eut un nouveau mouvement négatif du chef.

— On ne se quitte jamais ; personne n’a vu ton père.

Il s’ensuivit alors une rupture, un silence que Jag s’appliqua à rompre.

— Je peux vous demander ce que vous faites ? interrogea-t-il après s’être éclairci la gorge.

— Tu peux, renifla l’ancien. On n’a pas à rougir de notre gagne-pain, hein, les gars ? Nous sommes des ramasseurs d’os de bisons.

Comme Jag et Drago le fixaient, visiblement intrigués, il poursuivit :

— On nous les paie dix dollars la tonne, rendue à n'importe quelle gare ou port. Enfin, on nous les payait, car à présent nous sommes bloqués ici. Mais ça ne nous empêche pas de continuer ; comme ça, on sera fin prêts lorsque tout redeviendra normal et qu'on pourra à nouveau aller et venir à notre guise.

— Des os de bisons, grimaça l'Exécuteur, pour quoi faire ?

— Des peignes, des manches de couverts, des bibelots de toutes sortes ; on s'en sert aussi pour raffiner le sucre. En les broyant, on en tire également de l'engrais. Tout est bon dans le bison ! Et ici, c'est une véritable mine. Ce défilé servait de piège naturel aux Indiens. Ils n'avaient qu'à diriger les bêtes par là et il ne restait plus qu'à venir les achever et les dépecer. Ce coin, c'est un paradis, pour nous !

— Mais vous en faites quoi, de vos ossements, s'inquiéta Jag, puisque vous ne pouvez plus les écouler ?

— On les stocke. On a acheté du terrain près de la gare de marchandises de Réfugio ; c'est là qu'on s'est établi et qu'on ramasse nos denrées.

— Et de quoi vous vivez ? demanda Drago.

— De ça, répondit l'ancien en désignant, des deux bras tendus, les miroirs de nouveau recouverts de leur protection. Du Faucon. On nous paie pour le promener sur le Territoire Rouge. Pour nous, c'est du pain béni ! Avant, on était au Kansas ; là-bas il fallait sans arrêt se colleter avec les Comanches. On les avait toujours sur le dos, ils étaient toujours là, à nous étriller. C'était terrible, on ne pouvait même plus dormir. Alors on a plié bagages et on est venu atterrir ici. Bien sûr, on est coincé mais pour le reste, c'est le rêve : il suffit de lâcher le Faucon et on n'a plus à s'inquiéter de ces foutus chasseurs de scalps ! On peut vaquer à nos occupations sans crainte de finir avec une flèche dans le dos. Que demander de plus ?

L'homme qui avait piégé Jag et Drago, un géant à la tignasse rouge, aux oreilles décollées, le teint blafard, poussa alors un gloussement.

— Je crois pas que votre discours les enchante, ricana-t-il. Je les ai écoutés un moment avant de me découvrir et ce qu'ils voulaient, c'était mettre le Faucon hors d'état de nuire pour rétablir l'équilibre des forces. Ces deux-là sont des amis des Indiens.

— C'est vrai ? demanda le patriarche.

— On a toujours eu pour règle de vivre en harmonie avec notre entourage, dit Jag.

— Nous aussi, assura l'ancien, mais on ne peut pas cohabiter avec des sauvages qui ne pensent qu'à vous arracher le cuir chevelu.

— Ils étaient là les premiers.

Le vieil homme eut un soupir.

— Il paraît qu'avant nous, sur cette terre, il y avait des bêtes monstrueuses, gigantesques… Elles ont disparu ; tout est appelé à disparaître. Le fils remplace le père ; la mouche est mangée par la grenouille, qui est à son tour victime d'une buse ; c'est comme ça, on n'y peut rien. C'est la loi de la nature.

— C'est une politique à courte vue, estima Jag. Demain, il n'y aura plus d'indiens, plus de bisons.

— Demain… C'est aujourd'hui qu'il faut vivre.

Jag se tut. Il usait sa salive pour rien. Jamais il ne parviendrait à convaincre son interlocuteur et de toute façon la farce était jouée. Il aurait beau faire, il ne pourrait infléchir le cours de l'Histoire. S'il devait se démener, c'était pour retrouver Patch.

— On est loin de Réfugio ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Le vieux inspira longuement.

— Tout dépend du moyen de locomotion.

— Nous sommes à cheval ; nos montures sont restées dans le défilé.

— Vous étiez à cheval, corrigea le Patriarche.

Comme les deux hommes le fixaient, quelque peu déroutés, il ajouta :

— Vous comprendrez aisément que je ne peux pas prendre le risque de vous laisser aller… Vous en savez trop, et avec vos idées, nul doute que vous reviendriez très vite… Je respecte tous les points

de vue mais j'ai charge d'âmes. Je dois veiller sur ma communauté, lui assurer de quoi survivre. C'est moi qui ai voulu prospecter ce coin ; c'est de ma faute si nous sommes bloqués ici, alors je me dois d'être prudent à l'extrême, de ne pas commettre d'erreur de jugement…

S'interrompant un instant, le vieux désigna sa troupe du menton.

— Ce sont tous de braves garçons, des travailleurs acharnés, je dois les protéger, ainsi que leurs femmes, leurs enfants… Ce que je veux vous dire, c'est que je ne vous en veux pas personnellement mais que je n'ai pas le choix…

À ce stade, le vieil homme fit claquer ses doigts, provoquant un remous alentour. Tout le monde s'écarta vivement et il ne demeura bientôt près des deux prisonniers que le géant roux, qui continuait de braquer sur eux son fusil à canons sciés, et le meneur des ramasseurs d'os.

— Vous vous posiez des tas de questions sur le Faucon, déclara ce dernier, eh bien, vous allez pouvoir vous faire une opinion !

Éberlués, Jag et Drago virent alors les deux hommes se reculer précipitamment. Surpris, ils demeurèrent un moment immobiles, interdits, à tenter de comprendre ce qui se tramait. Puis les paroles du patriarche se frayèrent un chemin dans leur esprit tourmenté et ils réalisèrent soudain ce qui les attendait.

La gorge sèche, sans se concerter, ils se dévissèrent la tête, cherchant une ultime confirmation à ce qu'ils venaient d'imaginer. Il ne leur fallut pas longtemps pour acquérir une certitude. De chaque côté des chariots, deux hommes étaient affairés à démasquer les étranges miroirs.

— Ils… Ils sont en train de libérer leur saloperie de baleine volante ! chevrota Drago. Et nous sommes en plein dans la trajectoire ! Il faut s'arracher de là vite fait !

Alors, sans plus se soucier de rien, et surtout pas de l'arme du géant roux toujours braquée sur eux, ils esquissèrent un mouvement de suite vite avortée. Il était déjà trop tard.

D'abord, ils sentirent leur peau se granuler partout sur leur corps ; leurs cheveux se redressèrent, se tendirent et Drago n'eut que le

temps de rattraper son haut-de-forme littéralement éjecté de son crâne.

Puis un éclair jailli des miroirs les aveugla ; simultanément, la splendeur les enveloppa et ce fut comme si une chape de glu s’abattait sur eux, une glu glacée qui les bloqua sur place, les gelant instantanément jusqu’à la moelle des os.

Alors le souffle leur manqua et ils perdirent conscience.

CHAPITRE XVII

Cavendish avait du mal à en croire ses yeux.

Pourtant, cet homme aux jambes courtaudes, aux cuisses épaisses, au ventre rond comme une barrique, à la poitrine garnie de méchants poils grisâtres, aux épaules tombantes, au cou taurin surmonté d'une tête pas bien avenante si l'on songe qu'elle ressemblait à un gros melon dans lequel on aurait planté un cigare, ce type vêtu en tout et pour tout de bas noirs à résilles, d'un porte-jarretelles du même ton émaillé de jolis boutons de rose de couleur rouge et d'un slip arachnéen également noir, ce bipède, c'était bel et bien l'authentique sénateur Angus Sheppard.

— Eh oui ! tu ne rêves pas, c'est bien moi ! grasseya le nouvel arrivant. Je croyais qu'on avait passé un deal tous les deux : tu devais me ramener celui-là, ricana-t-il en désignant son double, et moi je me chargeais de faire de toi un Président ! Heureusement que je ne t'ai pas attendu !

Assommé, Cavendish ne sut que demeurer bouche bée.

— Apparemment, tu m'avais oublié, hein ? Ne dis pas le contraire, car si j'en crois ce que je viens d'entendre, tu t'apprêtais à filer avec mon double, non ? Il me ressemble, remarque bien…

Retrouvant ses esprits, le coureur de pistes retrouva également sa verve.

— Pas vraiment, éructa-t-il, il est honnête ! Et puis il n'éprouve pas le besoin trouble de se travestir…

Sheppard gonfla les joues.

— C'est parce qu'il est tout neuf ! Moi aussi j'ai eu ma période cœur pur, mais j'ai changé. En fait, c'est plus subtil que ça : ce n'est

pas nous qui changeons délibérément, ce sont les autres qui nous obligent à modifier notre comportement, il faut s'adapter ou disparaître !

— On peut toujours renoncer, refuser les tripatouillages les magouilles, les compromissions…

— On peut aussi renoncer à vivre. Qu'est-ce que tu fais de la vocation ?

— Le moment est peut-être venu de passer la main. Vous vouliez faire de moi un Président, pourquoi ne pas mettre votre science politique au service de Bis ? Ce serait le moyen de recoller à vos aspirations premières.

— Bis ? grimaça Sheppard.

— Votre double. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Muet jusqu'alors, le double du sénateur jugea bon de se manifester.

— Comment êtes-vous sorti du miroir ? interrogea-t-il.

Sheppard ne put retenir un ricanement.

— Non mais, je rêve ! Tu l'entends ? fit-il en s'adressant à Cavendish. Voilà qu'il me vouvoie ! Il me snobe, ma parole !

— Je vous disais qu'il était différent.

— Différent, mon cul ! Sans moi, il ne serait rien, il n'existerait même pas ! Il me doit tout, ce trou-du-cul, et le voilà qui me parle comme à une merde de chien ! Quand même, je ne vais pas me laisser insulter par un reflet, une image tirée d'une glace par je ne sais quelle diablerie !

— Vous vous plaigniez de ne pas avoir d'enfant, vous n'avez qu'à le considérer comme votre fils, dit l'éclaireur. Dans certaines sphères, les enfants vouvoient leurs parents. Et puis il est plutôt gentil de s'inquiéter de votre sort.

— Ce n'est pas de la sollicitude, gronda Sheppard. Mes oreilles savent faire la différence entre l'intérêt sincère et le dépit ! Cet usurpateur digère mal ma réapparition, oui ! Car mon retour bouleverse ses plans, le renvoie à sa condition d'ersatz. À son néant !

— On pourrait peut-être remettre toutes ces discussions à plus tard et filer d'ici pendant qu'il est encore temps, proposa le coureur de pistes.

Sheppard parut soudain prendre conscience de la réalité.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? s'inquiéta-t-il brusquement. Qui a fait ça ? Les Indiens ? Où sont Molly et ses filles ?

— Molly est en route pour Réfugio et toutes ses pensionnaires sont mortes, répondit Cavendish. Et ce carnage, nous le devons à un curieux engin volant qui crache des balles de verre.

— Quand tu auras fini de te payer ma tête !

Cavendish eut un haussement d'épaules.

— Vous êtes libre de ne pas me croire mais c'est pourtant la vérité. Si on vous avait dit qu'un jour votre propre reflet vous emprisonnerait dans un miroir, vous l'auriez cru ?

Bis profita du désarroi de l'authentique sénateur pour revenir à la charge.

— Comment êtes-vous sorti du miroir ? répéta-t-il.

L'autre poussa un rugissement.

— Encore !

— Si j'insiste c'est parce que c'est important pour vous.

— Et comment, que c'est important que je sois de nouveau à l'air libre ! Par contre, pour toi, c'est tout le contraire. Ta carrière est terminée, étouffée dans l'œuf !

— Il est cassé ? interrogea Bis.

— Quoi ? De quoi tu parles, imposteur ?

— Le miroir, il est cassé ?

— Non. Pourquoi ?

— Comment êtes-vous sorti, alors ?

— Ça te travaille, hein ? Tu aurais préféré qu'il soit en miettes, afin que je ne te ramène pas là d'où tu n'aurais jamais dû t'échapper ! Parce ce que je vais t'y ramener !

Cavendish tenta de calmer le jeu.

— Allons, allons, dit-il, vous n'allez pas vous bouffer le nez. Pensez plutôt aux avantages que vous pourrez tirer de la situation.

— Quels avantages ? s’étrangla le véritable Sheppard.

— Le partage des tâches, par exemple.

— Mmmouuis, c’est peut-être une idée à creuser, convint le sénateur. C’est vrai qu’il pourrait me remplacer pour certaines cérémonies sans importance, ou bien lors de déplacements à risques. Tous les grands chefs d’état ont un sosie.

— Je crois que ça ne servirait à rien, émit Bis.

— Tiens donc ! grogna Sheppard. Et pourquoi ça ? Parce que ce n’est pas assez valorisant à tes yeux, peut-être ?

— Simplement parce que vous ne devriez pas être là… Dis-lui, toi, ajouta Bis en s’adressant à Cavendish.

L’éclaireur fit un bond.

— Que je lui dise quoi ? coassa-t-il, complètement pris au dépourvu.

— Qu’il n’est pas à sa place.

— Moi, vos histoires… Démerdez-vous !

— C’est bien, petit, intervint l’authentique Sheppard. Tu te rattrapes. Je savais bien que tu avais l’étincelle !

Le coureur de pistes fit claquer sa langue contre son palais.

— Doucement, pas de récupération, se défendit-il. Je ne roule pour personne. Je veux juste filer d’ici au plus vite et retrouver Jag. Et si vous aviez deux sous de bon sens, vous vous accorderiez au lieu de vous chanter pouilles !

— Comment pourrais-je m’entendre avec quelqu’un qui ne pense qu’à m’expédier je ne sais où ? tonna Sheppard. Quelqu’un qui a des poignards dans les yeux ? Je ne pourrais plus dormir plus aller à dos découvert !

— Je ne suis pas un assassin ! se récria Bis.

— Pas encore, mais le geai qui se pare des plumes du paon finit toujours par se débarrasser de son modèle !

Un peu à l’écart, Cavendish considérait la scène avec consternation. Il avait l’impression d’assister à une querelle enfantine. Il avait devant lui deux vieux enfants, deux frères jumeaux caractériels. Quoique cette dernière comparaison ne collât pas complètement à la réalité. Car en y regardant d’un peu plus près, on

découvrait que les deux hommes ne se ressemblaient pas trait pour trait. Bis n'était que le reflet de Sheppard, et à ce titre il était l'envers de son modèle. Ce n'était pas flagrant lorsqu'on les voyait séparément, mais il y avait cependant une nette différence. Et si Sheppard se reconnaissait parfaitement en Bis, c'était précisément parce qu'il était l'image que lui avait toujours renvoyé les miroirs.

— Bon, vous vous décidez, ou quoi ? s'impatienta l'éclaireur. Parce que moi, si vous continuez, je vous plante là !

— Je remets ce coucou dans son nid et nous partons ! tonitrua Sheppard.

— J'ai peur que ce ne soit pas si simple, dit Bis.

Le sénateur eut un gloussement.

— Tout à l'heure, tu avais des vapeurs rien qu'à l'idée de monter à cheval, grasseya-t-il, alors le temps que tu sois en mesure morale de faire face à un affrontement physique, je t'aurais déjà ramené chez toi !

— Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, mais pour vous, déclara Bis.

— Tu n'espères tout de même pas m'effrayer avec des phrases creuses ? Si c'est le cas, tu vas être déçu !

— Vous ne devriez pas être là, s'entêta Bis.

— Peut-être bien mais c'est comme ça !

— Vous devriez être sur Zartraz, poursuivit Bis.

Cette sortie désarçonna totalement Sheppard.

— Quoi ? Zartraz… Qu'est-ce que c'est encore que cette invention ?

— Il devrait être sur Zartraz, répéta Bis en s'adressant à Cavendish. Tu le sais bien, toi…

L'éclaireur sembla manquer d'air.

— Je le sais, je le sais, c'est vite dit ! se défendit-il. Je ne vois qu'une chose : c'est qu'il est là !

— Justement, ce n'est pas normal, insista Bis.

— Qu'est-ce que vous manigancez encore, tous les deux ? s'inquiéta Sheppard.

— Rien, renvoya le coureur de pistes. Il y a simplement que rien ne se passe comme prévu. Comme Bis avait pris votre place, vous auriez dû disparaître, être projeté sur un monde appelé Zartraz, un coin maudit plongé à jamais dans les ténèbres…

— Vous vous foutez de moi !

— Non, non ; c'est normalement ce qui aurait dû se produire. Vous vous souvenez de vos compagnons d'infortune, de ceux qui avaient connu les mêmes déboires que vous et qui se volatilisaient soudain, sans raison apparente ? Eh bien, ils se retrouvaient sur Zartraz.

À ce stade, Cavendish s'interrompit un instant avant de reprendre la parole en s'adressant plus particulièrement à Bis.

— Quoique, à bien y réfléchir, tout n'est peut-être pas si extraordinaire que ça… En fait, le processus n'a pas été respecté.

— Comment ça ? demanda le double du sénateur.

— Les originaux ne disparaissaient qu'à la mort de leur sosie… et vous êtes toujours vivant, non ?

Attentif, sourcils froncés, l'authentique Sheppard mâchouilla un moment son mégot de cigare avant de se laisser aller à rire.

— Eh ! Vous n'espérez tout de même pas que je vais tomber dans un tel panneau ? dit-il.

Comme les deux autres le fixaient, interdits, il poursuivit :

— Vous voulez me faire croire que mon sort est lié à celui de mon double, c'est ça ? S'il disparaît, moi aussi… C'est un peu gros et ça ne va pas m'empêcher de le ramener à sa niche !

Comme il s'ébranlait, marchait sur Bis dans le but évident de passer à l'acte, ce dernier recula, affolé, avant de ramasser un morceau de bois dans les décombres.

— Si tu penses m'arrêter avec un manche à balai ! s'exclama le sénateur.

Toujours un peu en retrait, Cavendish restait silencieux. Ces deux-là commençaient à le fatiguer. Tout le fatiguait, d'ailleurs. Il se sentait las. Tout lui échappait. Et puis la peau lui pesait. Tiens, pour un peu, il se serait allongé là, au milieu du désastre, et il aurait attendu le retour de l'espèce d'oiseau de verre, ou bien d'être mordu

par un crotale, ou bien dévoré par des chiens de prairie. Voilà ce qu'il aurait aimé. Mais la voix de Bis le ramena à la réalité.

— Dis-lui puisqu'il ne me croit pas, hurlait-il, dis lui que je vais le casser en morceaux !

— Ce n'est pas ça qui me convaincra ! gloussa Sheppard.

— Dis-lui ! Dis-lui qu'il a certainement pris ma place, qu'il est devenu un Guerrier de Verre ! lança Bis en reculant toujours.

— Qu'est-ce que c'est encore que ces balivernes ? gronda le sénateur en marquant un temps d'hésitation.

— Ce sont les doubles qu'on appelle des Guerriers de Verre, tenta d'expliquer l'éclaireur. Parce qu'ils sont effectivement en verre, prêts à se briser au moindre choc.

— Alors c'est lui qui est en verre, et pas moi, décréta Sheppard avec bon sens. Il a peur que je le casse, c'est ça ?

Cavendish poussa un soupir.

— C'est un peu plus compliqué que ça, souffla-t-il. Bis a passé ce cap, c'est une espèce de mutant. Si vous ne me croyez pas, regardez son épaule gauche. C'est une balle qui a fait ça ; s'il avait été en verre, il n'existerait plus…

Les traits de Sheppard se crispèrent, marquant sa perplexité.

— Comme les rôles se sont en quelque sorte inversés, continua le coureur de pistes, il n'est pas interdit de penser que vous avez changé de… nature.

Les yeux du sénateur s'écarquillèrent.

— C'est ridicule, dit-il. Je n'ai pas changé, je l'aurai senti.

— Il y a un moyen bien plus simple de le savoir, émit Cavendish. Il suffit de vous faire subir un choc.

Sheppard se racla la gorge.

— C'est grotesque, éructa-t-il. Ce coup, vous ne voudriez pas me le donner sur la tête, par hasard, pour pouvoir filer tranquillement ?

Cavendish eut un haussement d'épaules.

— J'ai eu à me colleter avec mon double, révéla-t-il. Eh bien, je n'en ai pas cru mes yeux lorsqu'il s'est fracassé contre quelque chose de plus dur que lui.

— Mais moi, j'ai toujours été fait de chair et de sang !

L'éclaireur gonfla les joues.

— C'est une possibilité et on est bien obligé de l'envisager. Maintenant, c'est vous qui voyez…

Plus troublé qu'il n'aurait voulu le laisser paraître, Sheppard resta un moment à se mordiller l'intérieur des joues avant de se ressaisir.

— On va bien voir, tonna-t-il.

Ce disant, il se mit à fouiller dans les débris qui jonchaient le sol, se releva bientôt avec quelque chose d'étincelant à la main. Un morceau de vitre qu'il observa un moment avant de l'appuyer sur son avant-bras gauche. Puis, inspirant profondément, il le fit remonter d'un geste rapide jusqu'au poignet, sans soulager la pression.

— Et voilà ! clama-t-il alors, en exhibant son bras marqué d'un sillon vermillon. Je pense que le doute est levé. C'est bien du sang que j'ai dans les veines, pas de la pâte de verre.

Il s'ensuivit alors un silence que Bis brisa bientôt.

— C'est impossible, fit-il en secouant la tête avec obstination. On ne peut pas être deux, ce n'est pas dans l'ordre des choses.

— C'est bien mon avis, approuva Sheppard, c'est pourquoi je vais remettre bon ordre à tout cela en te renvoyant au royaume du tain !

Un masque d'effroi se plaqua sur le visage de Bis.

— Non, surtout pas ! glapit-il en reculant. Il ne faut pas qu'on se touche !

— C'est tout ce que tu as trouvé, rigola le sénateur. Tu as peur de quoi ? Que nos peaux s'accordent, que l'on ne puisse plus vivre l'un sans l'autre ?

— Vous ne pouvez pas comprendre. La mécanique du miroir nous a déstructurés… Nous sommes à la fois complémentaires et incompatibles…

— Tu es le bien et je suis le mal, c'est ça ? ricana Sheppard. Et il vaut mieux éviter de mélanger torchons et serviettes. C'est une place de prêtre que tu aurais dû viser, pas une charge d'homme publique !

La peur quitta soudain Bis. L'épouvante qui déformait ses traits s'évanouit lui laissant une face étrangement reposée, presque sereine. Simultanément, il cessa de reculer, tendit les mains devant lui.

— En fait, je n'étais pas fait pour vous remplacer, dit-il attendant calmement son singulier adversaire, mais pour vous empêcher de nuire. C'est tout aussi exaltant.

Puis s'adressant à Cavendish, il lança :

— File ! Sauve-toi pendant qu'il est encore temps !

Effaré, l'éclaireur ne sut que demeurer immobile, à tenter d'appréhender les avertissements du double du sénateur. Il n'était pas le seul à se poser des questions. Ébranlé, Sheppard lui-même avait stoppé son avance, essayant de décrypter les paroles de son vis-à-vis.

Un hennissement déchira alors le silence et Bucéphale, calme jusque-là, se cabra comme une figure de proue avant de prendre le galop et de filer ventre à terre dans un nuage de poussière.

— File ! répéta encore Bis en se tournant vers Cavendish. Il n'est peut-être pas trop tard !

— Ça suffit ! gronda Sheppard. Tu ne t'en tireras pas avec des phrases creuses !

S'avançant, il saisit son double par les poignets, déclenchant un incroyable phénomène.

Instantanément, des éclairs jaillis de nulle part s'abattirent sur les deux hommes dans un abominable concert de crépitements.

Les yeux écarquillés, Cavendish assista alors à un spectacle apocalyptique. Soudés par les incessantes décharges électriques, Bis et Sheppard tressautaient sur place, comme secoués par un sol pris de fièvre.

La gorge sèche, l'éclaireur vit tout à coup leurs vêtements s'enflammer, brûler comme des torches. Curieusement, les singuliers adversaires ne semblaient pas ressentir les brûlures ; si Sheppard affichait une incompréhension mêlée de terreur, Bis, lui, paraissait tout à fait calme, détendu.

Puis les éclairs bleutés redoublèrent, saturant l’air de senteurs d’ozone. Cavendish sentit sa peau se granuler, ses maxillaires se contracter, sa bouche s’emplir d’une saveur âcre qui lui hérissa les papilles.

Déglutissant avec peine, il s’aperçut tout à coup que les deux hommes avaient cessé de soubresauter. Leurs visages avaient perdu toute expression, leurs yeux étaient figés.

Et tout à coup il réalisa qu’ils étaient en train de changer de couleur. De blanc-rosé, ils viraient insensiblement au rouge cuivré.

La panique le gagna alors. Il n’y avait aucune raison pour que tous ces foutus éclairs ne s’intéressent pas à lui d’ici peu, lorsqu’ils en auraient fini avec leurs deux malheureuses victimes.

Un trou en guise d’estomac, il promena lentement son regard alentour, histoire de repérer une issue possible. Ce qui lui apparut ne releva pas le niveau de son moral. Le coin était saturé d’arcs électriques. La pire des toiles d’araignée… S’arracher de ce coin n’allait pas être facile. Peut-être qu’en rampant…

Portant de nouveau son attention sur Bis et Sheppard, Cavendish eut un hoquet. Les deux hommes ressemblaient à présent à une sculpture en bronze ancien. Et des fumerolles commençaient à se dégager de l’extravagante masse. L’ensemble se consumait.

C’est alors que le vent se leva. Un vent aussi soudain qu’étrange qui attisa le feu, générant de larges plaques rougeâtres et pétillantes un peu partout sur les corps, en activant la combustion.

L’éclaireur remarqua alors que les éclairs, contrairement à ce qu’il avait cru jusque-là, ne venaient pas frapper les deux hommes mais en jaillissaient. Pour l’heure, ils commençaient à se raréfier. Cela ne le rassura nullement. D’autant moins que le vent changea brusquement, cessa de tourbillonner pour souffler de plein fouet. C’est du moins ce que le coureur de pistes pensa tout d’abord. Mais il s’étonna bientôt de ne pas avoir le souffle coupé par les rafales comme c’est le cas lorsqu’on tente de progresser en pleine tempête.

La peur fit alors place à la curiosité et Cavendish promena alentour un regard un peu plus acéré. Devant lui, Bis et Sheppard avaient pris une vilaine teinte noirâtre, achevaient de se consumer en dégageant des volutes de fumée que le vent rassemblait et

emportait formant une singulière tresse immatérielle, un serpent bleuté et spiralé qui s'étirait avant de disparaître un peu plus loin à une cinquantaine de mètres de là, dans l'embrasure de la porte d'une roulotte couchée sur le sol.

Un frisson parcourut l'échine de l'éclaireur. Il demeura quelques secondes sourcils froncés à se demander s'il n'était pas victime d'une hallucination. Ce n'était pas possible, ce curieux vent ne pouvait pas s'engouffrer dans cette roulotte.

Soudain, un pan de la masse calcinée qui restait des deux hommes se détacha, tomba sur le sol avant de rouler, de rebondir et de disparaître à son tour dans le véhicule.

Cavendish nota alors que les quelques éclairs qui subsistaient encore filaient eux aussi jusque-là.

Mais il n'eut pas le temps de s'interroger plus avant car le vent s'enfla encore, se transforma en ouragan. Un cyclone déroutant si l'on songe qu'il n'avait pas d'effet sur le décor, qu'il n'entraînait rien de ce qui jonchait le sol, pas un éclat de bois, pas plus qu'un grain de sable, qu'il ne s'attaquait qu'à l'espèce de tumulus charbonné, lequel s'effritait insensiblement sous son action, laissant filer des traînées d'escarbilles qui traversaient l'air en rougeoyant avant de continuer à s'engloutir dans la roulotte.

La réalité apparut alors à l'éclaireur. Pas étonnant qu'il n'ait pas le souffle coupé par la bourrasque : ce vent ne soufflait pas, il attirait ! Il agissait à la manière d'un puissant aimant, de manière bizarrement sélective, n'emportant dans ses rets invisibles que les reliefs des deux hommes. Et le siège de ce diabolique aspirateur se trouvait à n'en pas douter au cœur de cette roulotte encore à peu près intacte, quoique gisant sur le flanc.

Un déclic se fit dans la tête de Cavendish. Cette voiture était, à coup sûr, celle qui avait recelé Sheppard et le miroir maléfique. C'était en effet celle qui avait le moins souffert de l'attaque de l'espèce d'oiseau de verre. On pouvait donc en déduire que ce foutu miroir était toujours en place et qu'il « récupérait » ce qui lui avait appartenu.

De fait, Bis et Sheppard, rassemblés dans une fin aussi horrible qu'inattendue, achevaient de se désagréger. Il ne demeura bientôt

plus d’eux qu’une espèce de flaque noire, puis plus rien qu’un sol net, vierge de toute empreinte.

Un instant, Cavendish pensa que tout était rentré dans l’ordre, si tant est que l’on puisse se rattacher à une quelconque notion de logique dans une telle situation. Anticipant la suite des événements, il se vit seul au milieu de la désolation, reprenant ses esprits, son souffle et son moral, puis scrutant les cieux afin de se rassurer et enfin partir en direction de Réfugio à petites foulées en espérant rejoindre Bucéphale en chemin.

Il ne se trompait que sur l’essentiel car, loin de s’apaiser, l’étrange vent se focalisa sur lui. Ses cheveux se tendirent, ses vêtements se gonflèrent et il dut se rejeter en arrière pour ne pas être emporté. Mais il eut beau déplacer son centre de gravité, rien n’y fit : la curieuse tempête maintenait son emprise, la renforçait même.

Les paroles de Bis lui revinrent alors en mémoire. Le malheureux lui avait conseillé de filer avant qu’il soit trop tard. Quel crédit fallait-il apporter à ces avertissements ? Pourquoi devrait-il, lui, être concerné par toutes ces diableries ? Il n’avait rien à voir avec cette saloperie de miroir !

Un frisson lui parcourut l’échine. Non, ce n’était pas possible. Le fait qu’il ait été, lui aussi, durant un moment victime de cette glace ne pouvait entrer en ligne de compte… Le miroir ne pouvait le réclamer.

La suite lui prouva le contraire. L’aspiration se concentra brusquement sur son visage et il eut l’horrible impression qu’on lui arrachait les joues, que ses yeux allaient gicler de leurs orbites. Puis il se mit à manquer d’air, tomba à genoux, bouche ouverte, à demi asphyxié.

N’offrant pratiquement plus de résistance, il roula sur le sol comme un buisson d’épineux chahuté par la tempête.

Alors, inexplicablement, le phénomène cessa. Retrouvant sa liberté d’action, Cavendish demeura allongé à récupérer, n’en croyant pas ses sens. Ainsi, c’était terminé, ce fichu miroir avait enfin fini de nuire, de s’en prendre à des innocents.

Son souffle retrouvé, l’éclaireur se releva précautionneusement, s’affaira machinalement à remettre de l’ordre dans sa mise, à se débarrasser du sable qui collait à sa peau.

C’est alors que la terrible attraction se réactiva.

Totalement pris au dépourvu, le coureur de pistes décolla du sol, s’engouffra dans l’embrasement de l’entrée de la roulotte, cogna durement contre le plafond avant de glisser contre la paroi du couloir, d’être volé par une porte ouverte et de fondre sur le miroir, de se précipiter à sa rencontre en hurlant.

Contrairement à ce qu’il attendait, l’impact ne lui causa aucune douleur. Il pénétra dans le miroir comme s’il crevait la surface d’une eau dormante.

Il eut alors une vision fugitive du décor inversé de la salle d’eau de la roulotte, ce territoire de verre où il avait rencontré le sénateur Angus Sheppard puis il plongea dans le noir absolu, s’enfonça dans le néant.

Il y eut ensuite comme une explosion et il distingua, au loin, sous lui, une ligne, un horizon de lumière qui déchira les ténèbres, s’écarta comme une paupière, s’ouvrit sur une espèce d’œil dont la pupille rouge commença à rétrécir jusqu’à disparaître, sphère qui s’éloignait à une vitesse folle, créant un vide qui entraîna Cavendish dans un curieux tunnel tapissé d’écailles lumineuses. Peu à peu, insensiblement, le boyau se resserra autour de lui. Les écailles de lumière s’enfoncèrent dans son corps, l’amputant, le démembrant jusqu’à ce qui ne soit plus qu’une conscience.

Alors, débarrassé de son enveloppe, aérien, il flotta, dériva d’une paroi à l’autre du tunnel, décidé à se poser la masse cotonneuse qui montait vers lui à une allure vertigineuse.

L’impact fut cette fois plus violent que ce qu’il attendait. Ce ne fut pas une douleur brutale, insupportable, mais une succession de maux semblables à ceux que l’on ressent lorsque la circulation sanguine se rétablit dans des extrémités anesthésiées par le gel.

Ce n’était pas le choc qui créait cet état de malaise mais la sensation singulière de reprendre possession de son corps.

De son esprit aussi.

Le sol était de nouveau dur sous lui. Il soupira. Il ne tombait plus. Était-il d’ailleurs jamais tombé ? N’avait-il pas plutôt perdu connaissance en boulant sur le sol ?

Ouvrant les paupières, il aperçut un ciel bleu, limpide. Il soupira derechef. C'était bien ça : il avait rêvé. Ses sourcils se froncèrent cependant quand il réalisa qu'il n'y avait au-dessus de lui qu'un seul soleil.

Inquiet, il se redressa, s'assit, ressentit un coup au cœur en découvrant qu'il était sur une plage, seul, loin des vestiges du Cirque de Molly, loin du Territoire Rouge, loin de Jag aussi.

Se relevant, il observa les alentours, cherchant une présence, une habitation, une trace de vie.

Comme son champ de vision demeurait vide, il se consola en pensant que, s'il ne savait rien du monde où il venait d'atterrir, au moins, avec son apparence enfantine, les risques demeuraient limités.

À demi rassuré, il s'avança vers l'océan proche. Il avait toujours aimé marcher dans les vagues ; ça fortifiait les chevilles et ça évitait d'avoir à se laver les pieds…

CHAPITRE XVIII

La première chose que Jag aperçut en reprenant conscience fut une espèce de dôme translucide, surface qu'il mit peu de temps à identifier. Cette surface, cette apparence… Il se releva sur un coude en soupirant : c'était bien ça, il était dans l'Oiseau de Cristal. Ou dans le Faucon, au choix. Dans le poste de pilotage plus exactement. Un habitacle terne d'où il était impossible de distinguer quoi que ce soit du monde extérieur. Il s'étonna. Comment dans ces conditions pouvait-on piloter ce singulier engin ?

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il s'inquiéta soudain de son compagnon d'infortune. Où était donc passé Drago ? Avait-il réussi à échapper à ce piège infernal ?

Un curieux renflement attira soudain son attention. Quelque chose qui affleurait au plancher de verre glauque à un mètre de là.

Intrigué, il se rapprocha en glissant sur le sol, mit un moment à identifier cette bosse qui ressemblait à… Incrédule, Jag dut cependant se rendre à l'évidence : c'était bien le haut-de-forme de Drago. Le nid de Monsieur Seamus. On le devinait d'ailleurs en transparence.

Un trou en guise d'estomac, Jag découvrit soudain le visage de l'Exécuteur, puis son corps, l'ensemble noyé dans le plancher de l'Oiseau de Cristal.

L'horreur rejeta Jag en arrière. Drago était bien là mais il n'avait pas eu sa chance, s'était trouvé directement injecté dans la masse de l'engin lors de sa rematérialisation.

Affolé, il jeta un regard alentour dans le but de repérer un objet dont il puisse se servir pour défoncer le plancher et libérer

l’Exécuteur de son cercueil de verre.

Mais il eut beau se dévisser la tête, rien ne répondit à son attente. L’engin, dont on devinait les superstructures, était entièrement recouvert, phagocyté par le verre. Il ne restait rien du tableau de bord, rien des commandes. Rien d’apparent en tout cas. On retrouvait le même phénomène dans les contrées froides. La glace se déposait partout et ses couches se superposaient jusqu’à rendre méconnaissable les choses les plus diverses. Il fallait attendre la fonte pour se faire une idée. Mais là, en l’occurrence, il n’y aurait pas de redoux…

Les sièges des pilotes ressemblaient à deux tumulus, deux igloos sur une banquise. Il était impossible de savoir si des corps se trouvaient là-dessous et il aurait fallu un marteau-piqueur ou quelques bâtons de dynamite pour se faire une idée. Enfermé là-dedans, on ne pouvait rien savoir. Tout dépassait l’entendement.

Paniqué, Jag se fouilla, chercha quelque chose dans ses poches ou sur lui, qui permette une quelconque action. Peine perdue. Il n’avait rien, en dehors de l’ardillon de la boucle de sa ceinture, qui puisse attaquer ce drôle d’oiseau.

Incapable de passivité, il voulut se lever, n’y parvint pas, ressentit une vive douleur au niveau des chevilles, s’aperçut avec horreur qu’il était prisonnier du plancher.

La vérité lui apparut alors, effroyable : il s’enlisait doucement, rejoignant Drago dans son tombeau translucide. Il comprit que l’Exécuteur avait dû être absorbé par le Faucon alors qu’il était sans connaissance.

Serrant les dents, Jag tenta de s’arracher de ce piège insidieux, sans résultats. En fait, il obtint l’effet inverse comme s’il s’agitait sur un banc de sables mouvants. Son bassin s’enfonça dans le sol, puis ce fut le tour de son torse, de ses épaules. Il n’eut bientôt plus que la tête et le bras droit en surface. D’ultimes coups de reins ne modifièrent pas le cours des événements ; incapable de résister plus longtemps, il finit par s’abandonner, coula dans l’affreux bain, fut bientôt recouvert à son tour, semblable à ces animaux bloqués dans la glace ou plongés dans des solutions plastifiées avant d’être commercialisés comme porte-clés.

D’instinct il bloqua sa respiration et attendit la mort, surpris de ne pas éprouver plus de peur, plus de regrets, plus de révolte, lui qui n’avait jamais accepté l’inéluctable.

Puis, insensiblement, il comprit qu’il ne disparaissait pas vraiment, qu’il entrait en symbiose avec quelque chose de vivant, qu’il rejoignait un ensemble constitué de consciences multiples.

Soudain, il fut comme connecté. Des milliers d’informations l’envahirent, des flashes explosèrent dans son néant, générant des images qu’il reçut comme autant de coups de poing. En l’espace de quelques secondes il sut tout ce qui concernait l’Oiseau de Cristal. Il comprit aussi qu’il en faisait désormais partie, comme Drago, comme des tas d’autres victimes, que l’engin avait besoin d’eux pour fonctionner, qu’il se servait de leur conscience comme énergie, qu’il les utiliserait au mieux jusqu’à les vider de toute substance, de toute intelligence. Alors, leurs corps, transformés, seraient recyclés et métamorphosés en munitions. En balles de verre. L’Oiseau de Cristal avait pour mission de « pacifier » le Territoire Rouge. D’anéantir les autochtones.

Soudain, et bien qu’il eût les yeux toujours fermés, Jag eut une vision de l’extérieur. Comme s’il se trouvait assis aux commandes de l’engin. Il s’élevait doucement, devait rejoindre un objectif précis. Une espèce de caravane. Une des voitures contenait un miroir qui devait être pulvérisé.

Jag vit le sol s’éloigner. Le Faucon quittait le défilé du Diable. Dégagé des parois du canyon, il vira et se dirigea vers son objectif. Sous l’engin, le sol défilait à vive allure. Tout se passait dans le silence le plus total. Jag aurait voulu communiquer avec Drago mais c’était impossible. L’Exécuteur n’avait pas dû reprendre conscience ou alors son tour n’était pas venu de « servir ». Car Jag avait lui sensation d’être en phase. L’engin l’utilisait. Il ne pilotait pas vraiment mais faisait fonction de relais.

Une tache apparut tout à coup sur le sol. Une tache mouvante. Un cavalier. Le Faucon piqua, fondit sur l’équipage. Il s’agissait d’une femme. Une blanche. L’image de la cavalière emplit soudain tout le cockpit et Jag eut un coup au cœur en reconnaissant Molly.

C'était bien elle, les portraits de Josip lui ressemblaient trait pour trait.

Le Faucon remonta, puis vira, et Jag comprit avec horreur qu'il allait mitrailler la vieille femme pourtant blanche et inoffensive. Il semblait qu'elle fît partie de l'objectif. À ce titre, elle devait être éliminée.

Jag hurla. Du moins il voulut hurler mais aucun son ne franchit ni sa gorge ni sa prison de verre. L'émotion le fit comme disjoncter et sa vision de l'extérieur s'interrompit. Il réintégra son corps, ses membres.

Rempli de fureur, de désespoir, Jag essaya de s'arracher de cette geôle solide. Mais il eut beau faire, il ne bougea pas d'un millimètre. La pression alentour était trop forte. D'ailleurs il n'avait pratiquement plus de sensation, ne pouvait plus commander aucun de ses muscles.

Vidant ses poumons, il se risqua à une ultime tentative. Il fallait qu'il aille jusqu'au bout. Pas question de renoncer avant d'avoir tout essayé. Se concentrant, il fit appel à toute son énergie, projeta une image de lui où il enflait de partout, gonflait jusqu'à briser la gangue de verre qui l'enserrait. Il fallait qu'il réussisse, c'était vital. Il ne pouvait laisser assassiner Molly. Il avait besoin d'elle pour réveiller la mémoire de Josip. Il fallait qu'il sache où il avait rencontré Patch.

Il devait, il était condamné à réussir.

Une horrible douleur fusa soudain le long de son bras droit pour exploser dans sa main, qui le mit en joie. Jamais il n'avait éprouvé autant de plaisir qu'en ce moment. Puis, un froid intense l'envahit soudain qui baigna tout son corps avant de se concentrer sur sa cage thoracique. Bon sang, cette souffrance, il l'avait déjà ressentie… Oui. C'était ça, dans l'Arche ! Juste avant que sa main droite ne prenne la consistance de l'acier [10] ! Mais alors, cette douleur dans le bras droit…

Commandant à ses doigts, il eut la surprise de les sentir répondre, se contracter. Il sentit ses ongles griffer le verre.

La boule d'angoisse qui lui obstruait la gorge se dématérialisa. Le ciel l'avait entendu. Cette main d'acier, c'était la réponse à ses attentes. Et tant pis s'il devait la conserver éternellement !

Ramenant ses doigts, il ferma le poing… Cette simple contraction suffit à créer une fissure dans la gangue de verre. Fêlure que Jag transforma rapidement en faille en entreprenant un mouvement tournant de la main.

Le Faucon connut alors le syndrome du pare-brise. Fusant d'un point central, des milliers de craquelures étoilèrent bientôt la totalité de l'engin qui explosa presque aussitôt en innombrables parcelles.

Délivré, Jag se sentit tomber, eut peur de s'écraser au sol mais il ne découvrit rien sous lui ni alentour qu'une pluie d'éclats de verre, une espèce de comète scintillante filant vers on ne savait quelle destination. Comète dont il faisait partie. Il ressentit tout à coup une intolérable sensation d'étirement. Il comprit que le Faucon était en train de se dissocier pour gagner sa base, c'est-à-dire ses miroirs, et que lui avait toutes les chances de suivre le mouvement.

Il y eut un flash, une lueur aveuglante, et il eut l'impression de s'enfoncer dans de la lave en fusion.

Il venait d'entrer dans le miroir. Cette fois, c'en était fini de ses chances de retrouver Patch, de l'empêcher de pénétrer dans l'Arche…

Plongeant dans un noir absolu, il s'enfonça dans le néant.

Il eut alors une pensée pour Cavendish. Lui non plus, il n'était pas prêt de le revoir, de l'entendre jurer. Et Drago, où était-il passé ?

Mais il cessa de s'interroger car il y eut soudain comme une explosion et il distingua, sous lui, une ligne, un horizon de lumière qui déchira les ténèbres, s'écarta comme une paupière, s'ouvrit sur une espèce d'œil dont la pupille, rouge, commença à rétrécir jusqu'à disparaître, sphère qui en s'éloignant à une vitesse folle l'entraîna dans un curieux tunnel tapissé d'écailles lumineuses.

---

1 Lire Jag nº 22 : *Cloaque Bay*.
2 Lire Jag nº 29 : *Les Portes de Lumière*.
3 Lire Jag nº 29 : *Les Portes de Lumière*.
4 Lire Jag nº 32 : *Ceux du Miroir*.
5 Lire Jag nº 28 : *L'Univers du Barillet*.
6 Lire Jag nº 28 : *L'Univers du Barillet*.
7 Lire Jag nº 23 à 27 : *La Saga de L'Arche*.
8 Lire Jag nº 28 : *L'Univers du Barillet*.
9 Lire Jag nº 32 : *Ceux du Miroir*.
10 Lire Jag nº 24 : *La Mort Métal*.